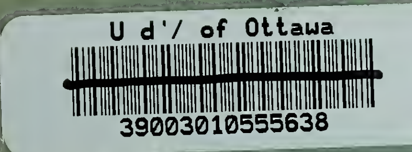
LECTURES SPIRITUELLES POUR LE TEMPS DU CAREME







MASSILLON.

MASSILLON

LECTURES SPIRITUELLES

POUR

LE TEMPS DU CARÊME

DISPOSÉES PAR

P. GŒDERT E. M.



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DIÉ.

Je ne puis qu'applaudir à votre dessein de donner à la piété des fidèles un aliment aussi substantiel que celui de vos Lectures spirituelles.

La lecture en famille, la lecture de l'Évangile, de la vie des Saints et de pieuses méditations, était un usage éminemment chrétien dans les familles d'autrefois. Le maintenir, là où il existe encore; le réveiller, là où il est quelque peu assoupi; le faire naître, là où il n'est pas en honneur: tel est le triple but que vous poursuivez. J'aime à penser que vous aurez la satisfaction de l'atteindre, car la collection que vous offrez à la piété de vos lecteurs se recommande à la fois par la grande autorité des sources auxquelles vous puisez et par l'heureux choix des emprunts que vous leur avez faits.

C'est ce qui me détermine à répondre favorablement à votre appel, en donnant à votre œuvre la bénédiction que vous réclamez, et en recommandant vos Lectures *à l'attention des familles chrétiennes.*

† ALPHONSE-GABRIEL,
Évêque de Saint-Dié.

ÉVÊCHÉ DU MANS.

Des lectures tirées des meilleurs auteurs et choisies par vous, ne peuvent qu'être très utiles à ceux à qui vous les destinez.

Je vous souhaite donc de nombreux lecteurs et bénis de nouveau votre zèle avec la vive et fidèle affection d'autrefois.

† MARIE-PROSPER,
Évêque du Mans.

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS.

J'ai communiqué à Son Eminence le Cardinal votre projet de publier, sous le titre de Lectures spirituelles *une série d'ouvrages dont les chapitres seraient empruntés aux grands Maîtres de la Vie chrétienne et religieuse.*

Persuadée que les âmes qui cultivent la vraie dévotion dans le monde trouveront dans vos nouvelles publications un réel profit, Son Eminence me charge de vous transmettre, avec ses encouragements et ses vœux pour le succès de votre Bibliothèque de Lectures spirituelles, *de paternelles bénédictions pour l'initiateur intelligent et judicieux qui va mettre à la portée d'un plus grand nombre les écrits savants et pieux des meilleurs auteurs.*

Recevez, en même temps, l'expression de mes sentiments tout dévoués en N.-S.

Ern. Cauly,
vic. gén., prot. apost.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Permis d'imprimer :

Paris, le 12 mars 1901,

X. Bureau,

Vic. gén.

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Eglise et des grands maîtres de la vie spirituelle. D'autre part, il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes les pages appropriées aux sujets que l'on veut étudier ou revoir.

Nous avons cru faire œuvre utile en nous chargeant de ce travail préparatoire, en puisant aux sources les plus autorisées, et nous avons groupé en un volume tout ce qui a été dit de plus remarquable et de plus complet sur chaque sujet. Tantôt les lectures se rapportent à une époque spéciale de l'année, telles que l'Avent, Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, etc. Tantôt ces lectures ont pour objet Dieu, Jésus-Christ, la très Sainte Vierge ou les Saints. D'autres volumes sont consacrés aux vertus, aux sacrements, aux devoirs du chrétien, etc.

Cette collection nouvelle de chefs-d'œuvre, consacrés par l'expérience, judicieusement choisis au milieu de tant de richesses accumulées pendant des siècles, ces meilleures pages de notre belle littérature chrétienne conviennent à toutes les âmes de bonne volonté. Non seulement les Membres du Clergé et des Communautés religieuses trouveront profit à puiser dans cette bibliothèque spéciale, mais nous nous adressons encore et tout particulièrement aux personnes pieuses qui vivent dans le monde. Ces volumes leur éviteront bien des recherches et leur faciliteront ce saint exercice de la lecture spirituelle tant recommandé par le doux saint François de Sales aux âmes qu'il dirigeait dans les voies du salut.

Notre but a donc été de créer un répertoire spécial pour toutes

les personnes pieuses, quelles que soient leur condition et leur vocation.

Toutes, nous l'espérons, se serviront avantageusement de notre nouvelle collection pour s'éclairer, se diriger et s'affermir dans la vie surnaturelle.

Chaque volume forme un tout complet et indépendant.

Le premier volume de la collection est de Bourdaloue et se rapporte au temps de l'Avent.

Le second volume est de Saint Augustin et se rapporte au temps de Noël et de l'Épiphanie.

Le troisième volume de la collection est de Bossuet et sert de préparation au Carême.

Le quatrième volume est de Massillon et se rapporte au carême proprement dit.

Le cinquième volume est du P. Ventura et traite de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le sixième volume est de Louis de Grenade et parle des Fêtes de la très sainte Vierge.

AVERTISSEMENT

Les lectures de ce volume sont extraites du grand carême de Massillon et comportent vingt et une lectures pour trois semaines. Nous les avons disposées pour faire suite à celles du précédent volume de notre collection (1); elles correspondent donc aux trois semaines qui suivent le dimanche de la Quadragésime. Néanmoins, ces lectures peuvent se faire avec profit en tout autre temps.

Le volume suivant donnera des lectures sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les trois dernières semaines du Carême.

Nous avons fait précéder chaque lecture d'un résumé pour les personnes disposant de peu de temps. On peut aussi chaque jour lire à la fois le résumé et le développement, l'un le matin et l'autre le soir. C'est un excellent moyen de mieux se pénétrer des grandes vérités qui doivent occuper l'âme pendant ce saint temps du Carême.

Nous avons fait quelques coupures et de discrètes retouches au texte original dans le but de rendre ces lectures plus appropriées aux besoins de notre époque, tout en respectant religieusement l'œuvre de l'auteur. Ces modifications portent spécialement sur la ponctuation fort défectueuse et sur quelques expressions ou tournures vieillies.

Enfin, nous donnons une notice biographique, remarquablement traitée par M. l'abbé Z. Tourneur et

(1) Bossuet. — Lectures spirituelles préparatoires au carême.

*

spécialement écrite pour ce volume. Nous en exprimons à l'auteur notre plus vive reconnaissance.

Nous attirons encore l'attention de nos lecteurs sur la lecture préparatoire, déjà reproduite en tête des autres ouvrages de notre collection. On ne saurait trop se retremper dans l'esprit des saints, en suivant leur méthode, pour mieux s'acquitter de cet exercice de la lecture spirituelle, qu'ils ont tous regardé comme très important.

P. Goedert.
E. M.

(*Voir en tête de ce volume les autres ouvrages de la collection.*)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

J.-B. MASSILLON

Évêque de Clermont,
Membre de l'Académie française.

En 1719, l'Académie française ouvrait ses portes à un nouvel élu, et Mme du Tencin nous fait part de l'impression produite par cette réception : « Comme on avait été surpris d'entendre à la Cour un solitaire parler avec une si grande connaissance du monde, on fut étonné, lorsqu'on entendit son discours, de trouver dans un homme de communauté, *un bon goût, un bon ton, une bonne grâce* dont n'approchait point le langage des beaux esprits les plus distingués. »

Ce solitaire, cet homme de communauté, s'appelait Jean-Baptiste Massillon, évêque de Clermont, né à Hyères, en Provence, le 24 juin 1663, et fils d'un pauvre notaire sans fortune et sans aïeux.

Il avait fait ses études au collège des Pères de l'Oratoire dans la même ville, et déjà, comme par un instinct d'éloquence, il répétait à ses jeunes condisciples « d'un ton agréable et animé » les plus beaux passages des sermons qu'il avait entendus à la chapelle. Il sentait grandir dans son esprit un goût particulier pour les orateurs et les poètes, et celui qu'on devait appeler « le Cicéron » et « l'Isocrate » de la France, déjà sans doute, au gracieux Virgile, unissait le doux et tendre Racine, qui venait de quitter le théâtre et se reposait de ses chefs-d'œuvre dans un douloureux silence.

François Massillon destinait son fils au notariat, mais il dut céder à cette vocation ainsi révélée et aux instances des Pères de l'Oratoire, qui se plaisaient à voir en ce jeune homme l'honneur de leur Ordre. Il y entra en effet vers 1681, à l'âge de dix-sept ans.

Suivant l'usage, il fut employé quelque temps à faire les fonctions de régent dans différents collèges ; cependant, ses supérieurs le destinaient à la chaire, et comme il se trouvait à Vienne en 1693, lorsque mourut l'archevêque Henri de Villars, il dut, *par obéissance*, prêcher une oraison funèbre, qui fut fort goûtée

Le succès qu'il y obtint le désigna plus tard pour rendre les mêmes devoirs à M. de Villeroi, archevêque de Lyon, en 1698. Dès lors, sa voie était toute marquée ; mais l'humble jeune homme fut effrayé de sa réputation naissante et écrivit au général de l'Oratoire « qu'il ne se sentait point né pour la chaire, et qu'une philosophie ou une théologie lui conviendrait mieux ». Cependant ses supérieurs, après l'avoir ordonné prêtre, l'appliquèrent au ministère de la prédication ; alors il résolut d'échapper pour toujours « au démon de l'orgueil » et s'enfuit dans l'austère retraite de l'abbaye de Sept-Fonts pour y prendre la règle et l'habit de la Trappe.

Mais, un jour que l'abbé, médiocre littérateur, le chargea de rédiger une réponse à un mandement de M. de Noailles, ce prélat fut si charmé « en recevant de cette Thébaïde une réponse des plus polies » qu'il exigea le retour du novice à l'Oratoire, ne voulant pas « qu'un si grand talent demeurât caché sous le boisseau » et « se chargeant, disait-il, de sa fortune. » Aussi après avoir été professeur de rhétorique dans quelques villes du Forez, Massillon fut appelé en 1696, par le P. de la Tour, à diriger le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Il avait alors trente-trois ans.

Encouragé par le cardinal de Noailles à cultiver l'éloquence de la chaire, il entendit prêcher Bourdaloue qui en tenait alors le sceptre, et le pieux jésuite s'empara aussitôt de l'âme et de l'esprit du jeune oratorien. Quant

aux autres prédicateurs en vogue, il leur trouvait « bien de l'esprit et bien du talent » mais se proposait, s'il prêchait, « de ne pas prêcher comme eux ». Si, en effet, l'on en croit La Bruyère et Massillon lui-même « l'éloquence de la chaire était encore embarrassée d'emphase et de trivialités » ; on y trouvait des idées alambiquées, des rapprochements bizarres, des hyperboles outrées, des subtilités précieuses, des jeux de mots, des proverbes, voire même des rébus. « Saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce parlaient alternativement : les poètes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères : on y parlait latin et longtemps devant des femmes et des marguilliers ; on a parlé grec : il fallait savoir prodigieusement pour parler si mal ». Massillon comparait cette éloquence affectée et oiseuse « à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées et qui, très agréables à la vue, sont très nuisibles à la récolte ».

Dans les conférences qu'il fit à ses jeunes clercs, il sut déjà plaire par une grâce sans apprêt, d'aimables négligences, avec un style à la fois correct et animé : c'était du nouveau.

En 1698, il fut chargé d'une mission à Montpellier, à l'époque de controverses ordonnées par Louis XIV contre les Protestants. Il y succédait à Bourdaloue dont la gloire et le souvenir n'empêchèrent pas cependant toute la ville d'admirer le nouvel orateur ; mais c'est surtout au carême de 1699, prêché dans l'Église de l'Oratoire, à Paris, que Massillon se révéla comme un éloquent novateur. Le Père Bourdaloue lui-même l'encouragea de sa présence et prédit la renommée de son disciple et rival : « il grandira, dit-il, et je diminuerai ». Tout au moins sortait-il de la voie commune des mauvais orateurs et même tranchait-il nettement avec la méthode de son illustre devancier. Son éloquence, non seulement s'éloignait du mysticisme pédantesque, des comparaisons barbares, de la science profane et déplacée, mais encore coulait ample et limpide, avec cha-

leur et bon sens, du cœur de l'orateur dans l'âme de ceux qui l'écoutaient, pour y remuer les plus doux sentiments.

Bourdaloue, par une exposition claire des raisonnements solides, une logique sévère, serrée, impitoyable, enchaînait son auditeur, fortement, simplement, ou bien jetait l'épouvante dans les âmes, « disant les vérités à bride abattue, et frappant comme un sourd à droite, à gauche, par devant, par derrière. Sauve qui peut ! »

Massillon plus calme, plus tolérant, la persuasion sur les lèvres, attirait doucement par le charme irrésistible de sa parole.

Au moment où il paraissait en chaire, on sentait qu'il était vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait faire entendre. Il avait d'abord l'air modeste et recueilli, parlait les yeux baissés, sans efforts, sans mouvements, presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible qui répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait, et on l'écoutait dans un silence profond. Il parlait avec la simplicité d'un enfant, mais sa parole ne s'en insinuait pas moins avec art dans les cœurs, descendait dans les consciences, analysait les passions pour en démêler les intérêts et les ressorts les plus secrets, pour en faire des peintures si vives, si fines, si ressemblantes que chacun était étonné et honteux de se reconnaître. Cet art très savant était pourtant revêtu de la diction la plus facile, la plus élégante et la plus pure, dont l'harmonie charmait les auditeurs.

Mais il y avait des instants où son âme n'était plus maîtresse d'elle-même, il fallait qu'elle éclatât de toutes façons : par le regard, par la voix, par le geste.

Sa tête alors se relevait, son visage se colorait, sa main frémissait au-dessus de la foule émue. Il était superbe ainsi et Baron s'écriait : « Voilà un orateur et nous ne sommes que des comédiens ! » pendant que, vivement touchés de ce qu'ils venaient d'entendre, les élèves du bon Rollin retournaient à leur collège, dans

un profond silence. Vraiment Massillon était du petit nombre de ceux que la nature fit éloquents.

A la fin de l'année 1699, il prêcha l'Avent à Versailles, pour la Cour. Il parut sans orgueil, mais sans crainte, devant ce brillant auditoire : Devant Louis XIV, au comble de sa puissance, jouissant à loisir des fruits de sa gloire, et ne prévoyant pas que les malheurs allaient venir avec la veillesse et qu'il pourrait bientôt, s'il en avait le courage, prendre rang parmi ceux que Massillon salue dans sa première parole : « Bienheureux ceux qui pleurent ! »

Les courtisans furent d'abord étonnés, puis émus. Au temps de leur jeunesse brillante et passionnée, ils avaient entendu Bossuet avec les splendeurs et la force de cette vive imagination qui les frappait de terreur. A l'âge de la réflexion et de la maturité, âge de la politique et de l'ambition, ils avaient suivi avec plaisir Bourdaloue dans ses puissantes argumentations, ses analyses profondes, ses portraits et ses allusions qui excitaient tant leur curiosité.

Ils trouvaient maintenant un grand charme à cette éloquence entraînante, toujours élégante et pourtant naturelle, qui à tous involontairement rappelait Racine.

Le grand roi suivit cette voix, consolante jusque dans ses reproches, qui « le conduisait dans la solitude et parlait à son cœur. » Il prêta volontiers l'oreille aux leçons de cette sagesse, austère au fond, mais voilée d'élégance, de grâce et d'harmonie. Il daigna faire à Massillon le plus magnifique et le meilleur des éloges : « Mon Père, lui dit-il, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle et j'en ai été content, mais quand vous avez parlé, je suis bien mécontent de moi-même. »

Quel fut le résultat de cette prédication ? Mme de Sévigné nous le laisse entrevoir : « On sème souvent dans une terre ingrate quand on sème à la cour, c'est-à-dire que les personnes qui sont fort touchées des sermons sont déjà converties et les autres atten-

dent la grâce, souvent sans impatience ; l'impatience serait déjà une grande grâce. »

Revenu à Paris, Massillon en devint la merveille. De toutes parts on recourut à sa direction et sa popularité devint universelle : « Ce diable de Massillon, disait une femme du peuple, remue tout Paris, quand il prêche. » On cite le cas du comte de Rosenberg, qui blessé à la bataille de Marsaille, ne voulut pas d'autre confesseur que lui et renonça, entre ses mains, à toutes les pompes et à toutes les frivolités du monde.

L'année 1704, qui vit s'éteindre Bossuet et Bourdaloue, laissa Massillon maître incontesté de la chaire, et au second carême qu'il vint prêcher à la cour, Louis XIV fut si charmé, qu'il lui fit la promesse de le demander tous les deux ans. Mais certaines calomnies empêchèrent le roi de tenir sa parole, car on lui représenta Massillon comme un théologien dangereux et pis encore.

Le rude hiver de 1709 avait réduit bien des pauvres à la misère ; Massillon éleva en leur faveur une voix toujours écoutée et les bourses s'ouvrirent largement : même, le bon Rollin eut fort à faire pour contenir le zèle échauffé de ses élèves, qui, pour faire l'aumône, se condamnèrent à de rudes privations. Cette même année, Massillon prononça l'oraison funèbre du prince de Conti, et en 1710, celle du Dauphin, mêlant à l'éloge du royal élève, celui de ses deux maîtres : le duc de Montausier et Bossuet.

En 1715, il fut choisi pour rendre les derniers devoirs à Louis XIV. Prenant pour texte les paroles de Salomon : *Ecce magnus effectus sum*, voilà que j'ai été grand, Massillon prononça lentement ces paroles, puis il fixa ses yeux sur l'assemblée en deuil, les ramena sur le sarcophage élevé au milieu de la nef, s'arrêtant, confondu, devant cette tombe qui renfermait tant de majesté et de grandeur ; enfin il releva la tête et s'écria d'une voix ferme et grave en regardant le ciel : « Dieu seul est grand, mes frères ! » paroles qui tombèrent au milieu d'une profonde émotion, sur une assemblée

frappée d'une si grande leçon et d'une telle éloquence.

Deux ans plus tard, le Régent, pour se faire pardonner quelques choix moins heureux, nomma le P. Massillon à l'évêché de Clermont, et l'appela à prêcher le Carême de 1718 devant le roi Louis XV, âgé de huit à neuf ans. C'est dans ce « Petit Carême » que Racine paraît avoir laissé le plus de trace sur le style de Massillon. Cet ouvrage est peut-être plus relu que les autres du même genre, par les gens du monde, parce qu'il traite d'objets moins sévères, sur une matière et dans un style proportionnés à l'auditoire et aux circonstances. D'Alembert l'appelle « l'un des modèles de la prose et de l'éloquence française ». Sans souscrire absolument à cette appréciation, on peut constater toutefois que l'esprit si frivole du jeune roi en conserva longtemps une forte impression.

En 1719, l'évêque de Clermont fut reçu à l'Académie française par le futur cardinal de Fleury. Mais, dès lors l'orateur et l'académicien firent place à l'évêque : Massillon ne quitta plus son diocèse que pour venir prononcer à Saint-Denis, en 1723, l'oraison funèbre de Madame la duchesse d'Orléans, mère du Régent. Il s'employa désormais à oublier certaines discordes religieuses du temps, où d'ailleurs il avait joué un rôle conciliant et pacificateur. Il s'occupa activement du bien de son diocèse, adressant d'énergiques réclamations au cardinal Fleury, en faveur de ses diocésains accablés de trop lourds impôts, consacrant avec tendresse à l'instruction des pauvres ces mêmes talents tant de fois applaudis par les grands de la terre : il préférait l'attention simple et recueillie d'un auditoire moins brillant et plus docile aux brillants éloges des courtisans incrédules.

« Il mourut comme était mort Fénelon et comme tout évêque doit mourir, sans argent et sans dettes. » D'Alembert ajoute : « Ce fut le 28 Septembre 1742 que l'Église, l'éloquence et l'humanité firent cette perte irréparable ».

Après avoir été admiré par les philosophes du XVIIIe siècle, et sans doute à cause de cet excès d'admiration, Massillon tomba presque dans l'oubli, au commencement de notre époque. Aujourd'hui une critique plus impartiale et plus éclairée l'a remis en lumière et, sans pitié pour ses réels défauts, veut qu'on le replace au rang qu'il mérite parmi nos grands orateurs et nos bons écrivains.

Les théologiens peuvent, à juste titre, lui reprocher de faire une trop grande part à la morale, au sentiment et à la philosophie, et de pousser parfois jusqu'à l'excès la sévérité évangélique. Il n'a pas toujours su tenir le juste milieu. Les hommes de lettres déplorent à leur tour l'abus qu'il fait de ses belles qualités : « Son élégance même, écrit S. de Sacy, finit par avoir quelque chose d'affadissant... il parle un peu pour parler. Sa richesse de langage dégénère en un luxe malheureux, et par moment on croirait presque lire un dictionnaire d'expressions fleuries ».

L'admiration, en partie méritée, qu'on a eue pour le Petit Carême a fait oublier la partie la meilleure de son œuvre : ses sermons, dont bon nombre ne sont pas connus et cependant montrent, sous un nouveau jour, le talent si riche de Massillon. On y goûte souvent le charme d'une douce mélancolie et d'une familiarité simple.

Somme toute, comme écrivain, malgré ses défauts qui ne sont que l'excès de ses qualités et la monnaie dont on paye de réelles beautés, Massillon restera toujours l'un des modèles de notre langue pour l'harmonie, pour l'abondance, pour la richesse incomparable de son style. Mais, pense le critique cité plus haut, la qualité qui le fera surtout apprécier des hommes de notre temps, c'est « sa profonde connaissance du cœur humain et ce terrible dialogue entre la passion et la foi qui fait le fond de tous ses discours. Massillon est le plus philosophe de nos orateurs chrétiens. Dans un siècle éminemment religieux, on a pu lui préférer Bourdaloue.

Bourdaloue parlait un langage compris de tout le monde alors. On comprendra Massillon, tant qu'il y aura des passions en lutte contre la loi morale. »

La lecture de ses sermons sera toujours un véritable plaisir et un profit pour les amis de la religion et du bon goût.

Z. TOURNEUR.

LECTURE PRÉPARATOIRE

DE LA LECTURE SPIRITUELLE

Ce serait une erreur de croire que la lecture spirituelle est un exercice exclusivement réservé aux personnes consacrées à Dieu dans l'état religieux ou dans le sacerdoce. Sans doute, ces âmes privilégiées sont fidèles à faire cette lecture spirituelle chaque jour, et les règles de leurs ordres divers indiquent même le moment spécialement affecté à cet exercice. Mais les personnes qui vivent dans le monde en ont un besoin plus grand et doivent s'y adonner le plus possible, si elles veulent se maintenir dans cette atmosphère de piété où la vertu est plus facile, le péché plus rare, le devoir plus doux, le bonheur plus grand.

Saint Jean Chrysostôme s'écrie, dans son troisième discours sur Lazare : « Toujours, oui, toujours je vous exhorterai, non seulement à prêter une oreille attentive et réfléchie à nos discours, mais encore à lire assidûment dans vos maisons les saintes Écritures ; et ce conseil, je n'ai jamais manqué de le donner à ceux qui ont avec moi des entretiens particuliers. Et qu'on ne me fasse pas cette réponse froide et digne des plus vifs reproches : « Je suis enchaîné aux fonctions du bar-« reau, engagé dans la gestion des affaires publiques ; « j'exerce une profession mécanique ; j'ai une femme et « des enfants à nourrir, une maison à gouverner ; je suis

« engagé dans le siècle, la lecture des livres saints n'est « pas mon affaire, je n'en ai pas le loisir. C'est l'affaire « de ceux qui ont renoncé au monde et qui, relégués « dans la solitude au sommet des montagnes, n'ont point « d'autre occupation que celle-là. »

« Que dites-vous, ô mon frère? Ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints livres, mille embarras vous en détournent? Eh! mais, je vous y trouve plus obligé que ces solitaires... vivant dans la retraite, les solitaires jouissent dans le port d'une sécurité parfaite. Mais nous qui voguons en pleine mer, bon gré, mal gré, sommes en butte à mille occasions de péchés, le secours des saintes Écritures nous est d'une indispensable nécessité. Ceux-là ne peuvent être blessés parce qu'ils sont loin du combat. Mais vous qui êtes toujours en campagne et comme criblés de blessures, c'est plus souvent qu'il vous faut prendre des remèdes...

« Non, mes frères, non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture habituelle des saints livres. Quel bonheur si par un contact fréquent avec les maximes salutaires des saintes lettres, nous pouvons enfin nous assurer notre salut... Ce que le marteau, l'enclume et les tenailles sont aux artisans, les livres des apôtres, les oracles des prophètes le sont aux chrétiens...

« Gardons-nous donc bien de négliger d'acquérir ces bons livres, pour nous mettre à l'abri des plus mortelles blessures. N'entassons pas cet or; mieux vaut pour trésor des ouvrages qui forment le cœur à la vertu.... »

« De même que le fer, dit saint Augustin, si l'on ne s'en sert pas, engendre la rouille, de même l'âme si elle ne s'exerce fréquemment par des lectures pieuses, laisse germer en elle les péchés. »

Saint François de Sales écrivait à Mme la présidente Brulart : « Je voudrais qu'il ne se passât aucun jour sans que vous donnassiez une demi-heure ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel. » Et dans une autre lettre à une dame mariée, le doux

évêque disait : « Lisez le plus souvent que vous pourrez, mais peu à la fois et avec dévotion. » Dans son *Introduction à la vie dévote*, il complète ce conseil : « Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres, missives que les saints vous eussent envoyées du ciel pour vous montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller... »

L'un des maîtres de la vie spirituelle, le P. Berthier, nous assure que « les avantages des lectures de piété sont presque infinis. Dans la prière, ajoute-t-il, c'est nous qui parlons à Dieu et dans la lecture c'est Dieu qui nous parle : en priant, nous pouvons donner dans l'illusion; au lieu qu'un livre plein de l'esprit de Dieu nous guide sûrement et nous rappelle même dans le droit chemin si nous avions eu le malheur de nous en écarter. Quand nous sommes dans la tiédeur un livre de piété peut être l'instrument dont la grâce se sert pour nous rétablir dans la ferveur ; et quand nous ne savons plus nous entretenir avec Dieu, ce livre sur lequel nous jetons les yeux peut nous inspirer des lumières. Ce livre nous retrace les exemples des saints, condamne notre indifférence, rappelle le souvenir des jugements de Dieu, rapproche de nous le moment de l'éternité, dissipe les illusions du monde, répond aux faux prétextes de l'amour-propre, donne des armes pour résister aux passions. C'est un moniteur qui reprend en secret, un ami qui ne peut être soupçonné de nous tromper, un juge qui décide sans partialité, un prophète qui annonce la vérité sans flatterie. Il n'est ni opportun, puisqu'on le quitte et qu'on le reprend quand on veut ; ni contradicteur, puisqu'il produit ses pensées sans disputer contre les nôtres; ni indiscret puisqu'il donne des avis sans savoir si nous les suivrons; ni susceptible de jalousie, puisqu'il nous laisse toute liberté de déférer à ses conseils ou de préférer ceux d'un autre.

« Combien de pécheurs ont été rappelés à la pénitence par la lecture d'un saint livre !... C'est la parole de Dieu qui pénètre toutes les facultés de l'âme, tantôt comme une rosée bienfaisante, et tantôt comme un coup de foudre. On est quelquefois attiré par les douceurs ineffables de la sainte charité, et quelquefois atterré par la crainte des vengeances divines. Le Seigneur paraît ou miséricordieux ou terrible, ou Jésus en croix, ou Jésus jugeant les vivants et les morts ; ou le ciel avec tous ses charmes, ou l'enfer ouvrant ses abîmes...

« Mais, remarque le même auteur, une lecture faite sans attention est une perte de temps, une source d'ennui, un aliment de paresse et la preuve d'une tiédeur concentrée dans le fond de l'âme. Notre attention aux lectures de piété doit être sérieuse, soutenue et animée de l'esprit de prière... »

Toujours au sujet de la manière de faire la lecture spirituelle, le vénérable Louis de Grenade nous donne ces conseils précieux : « Il faut la faire, non point à la hâte et comme en courant, mais avec lenteur et réflexion, s'appliquant à saisir le sens des paroles et à savourer par la volonté les vérités qu'elles expriment. Quand nous rencontrons un passage touchant, arrêtons-nous-y un peu, et faisons une espèce de halte, pour réfléchir à ce que nous avons lu et produire une courte prière (1) ».

Saint Bernard ajoute « qu'il est bon de cueillir, en lisant, quelques fleurs de dévotion et de piété, d'interrompre le fil de la lecture par quelque prière en rapport avec la pensée qui nous a frappés. Cette prière nous élève vers Dieu, s'entretient avec lui et en obtient toujours quelques faveurs (2) ».

« Un bon livre, dit saint Alphonse Rodriguez, ne doit pas se lire une seule fois ; reprenez-le entre vos mains, la seconde lecture vous touchera plus que la première,

(1) De l'oraison et de la considération, l. 5.
(2) De mod. orand., VII et VIII.

et la troisième plus que la seconde; vous y trouverez toujours un nouveau goût, comme l'éprouvent ceux qui lisent avec un véritable dessein de profiter. Au contraire, c'est une coutume très louable et très utile que celle de quelques-uns, qui ne rencontrent rien dans un livre de piété qui fasse quelque impression sur eux, qui ne prennent aussitôt le soin de le marquer pour avoir ainsi toujours quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur et de quoi se consoler dans les temps de sécheresse et d'afflictions (1) ».

Saint Bonaventure n'est pas moins explicite : « Lisez la vie et les enseignements des saints, dit-il, afin de trouver, en vous comparant à eux, à vous humilier en tous temps, à vous instruire, à vous embraser de dévotion, à vous exciter aux saintes pratiques, à vous former à l'intelligence des Écritures et à vous éclairer des splendeurs de la foi. Apprenez dans vos lectures à discerner la vérité du mensonge, le bien du mal, le vice de la vertu, et à connaître les divers remèdes des vices et des tentations. Lisez pour comprendre les choses et non pour devenir plus savant, ni dans un but de curiosité. Laissez de côté ce qui n'édifie pas : une lecture vaine engendre des pensées plus vaines et éteint la dévotion en notre âme (2) ».

Et ailleurs il dit encore : « L'âme a besoin d'être nourrie de saintes lectures... Il est avantageux de tirer souvent de ce qu'on lit de pieuses affections, d'en former des prières et d'interrompre de temps en temps la lecture. En agissant de la sorte, l'âme puise dans cet endroit une intelligence salutaire, et la science, mise de côté par amour pour la vertu, se montrera ensuite bien plus belle appuyée sur cette même vertu.

« On devra aussi avoir pour ses lectures des moments et des sujets déterminés : on ne retire aucun fruit à lire

(1) Perfect. chrét., I. V. XXVIII.
(2) De l'inst. des nov., XIV.

au hasard et à s'attacher au premier endroit venu, ou plutôt une telle manière ne laisse à l'âme que l'instabilité. Il faut donc s'arrêter aux sujets commencés et y assujettir son esprit, car c'est l'indice d'un estomac dégoûté que la recherche des mets variés. Il faut aussi confier chaque jour à la mémoire quelque chose de nos lectures, afin de nous en nourrir plus fidèlement, d'en rappeler plus fréquemment le souvenir et d'en faire l'objet de nos méditations ; mais ce choix doit convenir au but de notre vocation, perfectionner notre intention, captiver notre âme et l'éloigner de toute pensée étrangère (1) ».

« Saint Jean Chrysostôme fait la remarque suivante : Quand nous voulons lire quelque livre de piété, il faut bannir de notre cœur tous les soins temporels et toutes les pensées du monde ; et recueillant notre esprit de toutes sortes de distractions, nous appliquer avec beaucoup d'attention et de piété à cette sainte lecture, afin de parvenir sous la conduite de l'Esprit-Saint à l'intelligence de ce que nous lisons et en tirer beaucoup de fruit (2) ».

A son tour saint Grégoire le Grand dit : « Nous devons tellement transformer en nous les bonnes choses que nous lisons, qu'en même temps que notre esprit en est touché, notre vie s'y conforme par ses actions (3) ».

Et c'est pourquoi saint Augustin s'écrie : « Qui ne sait que nous profitons d'autant plus vite d'une bonne lecture, que plus vite nous mettons cette lecture en action (4) ! »

Le vénérable Louis de Blois nous donne à ce sujet tout un ensemble de conseils pratiques qui peuvent très heureusement compléter ce que nous avons dit jusqu'ici : « Livrez-vous avec ardeur, nous dit-il, aux

(1) Mir. de la disc., VIII
(2) (Hom. sur la Gen
(3) Mor. Job, I. 9.
(4) Lab. Mon., XVII.

pieuses lectures; elles ont un charme qui ne s'épuise jamais. Vous y apprendrez à goûter la douceur des choses célestes; et il arrivera, qu'accoutumé aux saintes délices, vous n'aurez plus que du mépris pour les voluptés des sens, et votre esprit s'affermira merveilleusement dans ses bonnes résolutions.

« Afin donc de retirer de cette lecture un si grand fruit, efforcez-vous d'y apporter les dispositions convenables, c'est-à-dire l'attention, la sagesse, l'humilité. Que ce soit pour vous un aliment d'amour et non pas une vaine pâture de la curiosité : cherchez-y l'utilité et les consolations spirituelles, plutôt qu'une science superflue et des paroles éloquentes ; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'élégance du langage, mais dans la sainteté de la vie. Cependant, de même qu'il ne faut pas rechercher cette élégance où elle n'est pas, il ne faut pas non plus la dédaigner où elle se trouve, car elle est aussi un don de Dieu.

« Ne vous troublez pas si tout ce que vous lisez ou entendez ne peut se fixer dans votre mémoire; car, de même qu'un vase pur, souvent arrosé d'eau, demeure exempt de souillures, quoique l'eau s'écoule à l'instant même qu'on l'y jette, ainsi la pensée du salut, en passant à travers l'âme bénévole, la purifie et la rend agréable au Seigneur. Ce qui vous importe véritablement, ce n'est pas de retenir des mots, mais de vous approprier la substance de la doctrine, c'est-à-dire de conserver, par le moyen de la doctrine, la pureté intérieure et une volonté toujours prête à accomplir les préceptes divins.

« N'imitez pas ceux qui, ne gardant aucun ordre dans leurs lectures, lisent indifféremment tout ce que le hasard leur offre, n'ont de goût que pour la nouveauté, et dédaignent tout ce qui est ancien et commun, quelle qu'en soit l'utilité. Loin de vous une telle inconstance : elle n'étend pas l'âme, elle la disperse ; et celui-là est dans un grand danger, qui est atteint de cette maladie.

« Attachez-vous prudemment à une lecture choisie, et habituez-vous à y persévérer, lors même qu'elle a pour vous moins de charme. Lisez, dis-je, avec ordre, sans vous détourner ni vous écarter çà et là. Ne vous faites aucune peine de lire ce qui est bon et de le relire encore.

« Ainsi que l'attestent les Pères, il est utile de passer de la lecture à la méditation, et ensuite de revenir de la méditation à la lecture. Cette louable inconstance, en prévenant le dégoût, fortifie, renouvelle l'âme, fait qu'elle s'applique avec plus d'ardeur à chacun de ses exercices, et qu'elle en retire de plus grands fruits. Et qui empêche que vous ne formiez, pendant la lecture même, de courtes et vives prières, de tendres aspirations vers Dieu ? Il est plusieurs ouvrages qui peuvent servir également pour la lecture et pour l'oraison, lectures dans lesquelles nous conversons avec Dieu. » (1)

Enfin saint Jean-Baptiste de la Salle résume admirablement en quelques lignes très pratiques tout ce qui concerne la lecture spirituelle : « Ne commencez point de lecture, dit-il, sans vous être mis en la présence de Dieu; demandez-lui, par quelque courte prière, les grâces et les lumières pour pouvoir comprendre et pratiquer ce que vous allez lire. Ne lisez jamais par curiosité, et ne vous pressez point pour avoir bientôt lu un livre; arrêtez-vous de temps en temps pour goûter ce que vous lisez; consultez et examinez-vous vous-même sur ce qui vous empêche de pratiquer ce que vous lisez. Lorsque vous le pouvez pratiquer, voyez pourquoi vous ne le faites pas. Lisez votre livre comme vous liriez une lettre que Jésus-Christ vous aurait envoyée lui-même pour vous faire connaitre sa sainte volonté; et, surtout si c'est l'Écriture sainte, lisez-là avec un très profond respect, respectez-en jusqu'aux moindres syllabes; lisez-la avec soumission d'esprit; pratiquez ce que vous

(1) Spec. mon.

entendez, adorez ce que vous n'entendez pas; et, si vous le voulez entendre, demandez quel en est le sens à ceux qui en ont l'intelligence.

« Repassez souvent dans votre esprit, et tâchez de graver dans votre cœur, ce que vous avez le plus goûté dans ce que vous avez lu.

« A la fin de votre lecture, ne manquez pas de rendre grâces à Dieu des vérités que vous aurez le plus goûtées et retenues, et priez-le qu'il vous aide à les mettre en pratique (1) ».

On ne peut mieux dire et, en moins, de mots la meilleure méthode de faire la lecture spirituelle d'une façon véritablement profitable à l'âme de bonne volonté.

En terminant, écoutons encore Bourdaloue qui a dit des choses merveilleuses sur le sujet qui nous occupe. Nous voudrions citer dans son entier cette instruction, si solide et si précieuse; mais, pour éviter des redites, nous donnerons seulement ces quelques passages: « Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire, dit-il, la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoi qu'il y ait sans doute des livres beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux les livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-

(1) Recueil de petits traités.

à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

« Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire, car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficacité et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y prête alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac, et le met hors d'état de la digérer.

Lire, pour remarquer certaines sentences ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire et s'arrêter en lisant, à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs au lieu de cueillir les fruits.

« De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle et quelles règles il faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander la lumière de son esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'exprimer et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qu tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela de lire peu chaque jour, estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digé-

rée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans l'oraison, et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans une seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si present. »

P. G.

PREMIÈRE SEMAINE

PREMIÈRE LECTURE

DIMANCHE

SUR LE SALUT

RÉSUMÉ

Ire Partie. *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous ; rien donc ne devrait nous intéresser davantage en cette vie ; cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime, sans goût, sans préférence ; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1° Sans estime. Le monde, par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas ; les actions de la foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses et obscures, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes : voilà la première raison pourquoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise. Or faut-il combattre une illusion si indigne même de la raison ? Car si ce qui peut rendre glorieux un ouvrage à celui qui l'entreprend, c'est la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ; les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles et survivront à la ruine entière de l'univers : si c'est la récompense qu'on nous propose, c'est Dieu même qui sera sa récompense : si c'est la dignité des occupations auxquelles on nous engage ; dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité. Cependant si nous avons des concurrents dans le monde, plus heureux et plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité ; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens honteux des passions, hélas ! ou nous censurons leur conduite, ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes, sans jamais porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut ?

2° Nous travaillons au salut avec indolence, parce que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. Dans nos journées, tout a son temps et ses moments marqués, non seulement les devoirs, mais les bienséances, les inutilités et même les plaisirs : mais où plaçons-nous l'affaire du salut ? quel rang lui donnons-nous ? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple ? les moments sont pour Dieu ; la vie tout entière est pour le monde et pour nous-mêmes. Vous le sentez bien, et vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs vous occupant presque tout entiers, il vous reste peu de temps pour penser au salut ; mais, pour vous calmer, vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire. Et voilà ce qui vous abuse, de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé ; au contraire vous pouvez en faire des moyens de sanctification, et y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joseph, de cet officier de la reine d'Ethiopie, qui était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume, et de tant d'autres qui, dans la même situation où vous êtes, dans une vie aussi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure et chrétienne. Quand, pour revenir à Dieu, on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur ; aussi lorsque l'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres, vous sortiriez de l'ordre de Dieu ; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut ; que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'est, premièrement, une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence ; secondement, c'est faire outrage à la religion de Jésus-Christ, et justifier les reproches que les païens faisaient contre elle, comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille. Désabusez-vous donc : ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants qui sont pour vous des écueils : or quand vous serez libre d'embarras, votre cœur sera-t-il libre de passions ? au contraire, elles n'en seront que plus vives et plus indomptables ; parce que ne trouvant plus de quoi s'occuper au dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3° Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parce que nous accomplissons les devoirs de religion sans plaisir, sans goût, et comme à regret : tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît. Mais, premièrement, vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption

ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est déréglé ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement : le joug du Seigneur n'est pour vous dur et accablant, que parce que vous le portez trop rarement ; vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids : il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits. Troisièmement : vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parce que vous ne les accomplissez qu'à demi ; il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse ; et d'où vient cela, c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or, un cœur divisé, et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jésus-Christ, qu'un lieu de trouble et de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur et sans réserve, et vous le servirez avez allégresse.

IIe Partie. *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence pour ne pas s'y méprendre.* C'est une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection et de prudence ? Mais à quoi doit nous porter cette prudence ? A deux choses qui ne sont que les règles communes que les enfants du siècle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1° C'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent : et dans l'affaire de l'éternité, ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre, lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles ; mais dans l'affaire du salut, cette règle est négligée ; nul n'examine si les voies sont sûres, et on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis ; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point : en un mot, on ne fait pas même usage de sa raison.

2° C'est, lorsqu'on se détermine, de ne rien laisser à l'incertitude des événements, et de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde : mais s'agit-il des affaires de l'éternité ; dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour soi, il a toujours aussi la préférence, quoique

nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guère de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : cependant partout nous résistons à nos propres lumiè es, partout nous préférons le péril à la sûreté ; dans toutes nos actions nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes : tous nos doutes se bornent à nous demander si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense ; et notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que, dans une telle occasion, nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avait point de péril.

DÉVELOPPEMENT

Mon temps n'est pas encore venu ; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. (Jean, VII, 6).

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parents selon la chair, qui le pressaient de se manifester au monde, et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talents, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt ; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satisfaire leurs passions ; c'est là le temps de l'homme : mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire le temps de travailler au salut, n'est jamais prêt ; ils le renvoient, ils le diffèrent ; ils attendent toujours qu'il arrive et il n'arrive jamais.

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, et leur font tout entreprendre : car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit ; enfin, où tout s'agite et tout se méprend ?

Certes, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patients dans leurs poursuites, on dirait qu'ils travaillent pour des années éternelles, et pour des biens qui doivent assurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée; et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme : les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient faibles et languissantes : le salut tout seul est pour nous un amusement : nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour les biens frivoles.

Oui, les soins de la terre sont toujours vifs; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute; les soins de la terre sont toujours prudents: dangers, pièges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or il s'en faut bien que les soins du salut soient de ce caractère : rien de plus languissant, et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre; rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les

méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien sans doute ne devrait nous intéresser davantage en cette vie, que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre ; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal, et qui devrait être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grâce attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste. Et voilà d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire; les intrigues et les mouvements qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse; les projets et les négociations qui arment les hommes les uns contre les autres, et

qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie, et pour supériorité de talents ; l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique ; enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des âmes faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ? ah ! tous les monuments de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes ; les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose ? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser ; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage ? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre

erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand ; on n'aime que l'Auteur de son être; on n'aime que le Souverain de l'univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne désire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel ; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatants, un esclavage illustre; la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations ; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin ; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut : la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrents sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie ; et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances : mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et, portés sur les ailes de la grâce, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés, nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement, et loin que leur destinée nous fasse envie, et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde, qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion : que dirai-je? nous devenons

peut-être les censeurs de leur vertu, nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grâce, les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes ! D'où vient cela ? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des Saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne : mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce, si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions et à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de

vos journées votre esprit au Seigneur par la prière ; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints, mais sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère ; vous souffrez peut-être une injure ; vous prenez sur vous pour une obligation de piété : mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui; le salut n'a que vos intervalles, le monde a, pour ainsi dire, l'état et le fonds : les moments sont pour Dieu, la vie tout entière est pour nous-mêmes.

Je sais que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais vous dites, pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, que des affaires d'une certaine nature seront terminées, que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité, que certains embarras seront finis, en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde,

la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des âmes de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout : car dans ces moments heureux où vous avez été touché quelquefois de la grâce, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes; que le monde vous dégoûtait du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grâce et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre faiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume; lui seul soutenait tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t il le Seigneur, qui avait rompu ses liens, et justifié son innocence? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avait ôté? il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnaissait tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, était établi sur les richesses immenses de cette princesse : le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics était confiée à sa fidélité : or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissait-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il atten-

dait, et les paroles de la vie éternelle? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des Justes qui s'y sont sanctifiés : la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de places, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations; que la foi les règle; que la religion les anime; que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien; outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence, c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisaient autrefois contre elle : il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Évangile ne propose que des maximes funestes à la république; et que s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si on était seul sur la terre : au lieu que c'est l'Évangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés, des sujets

fidèles; et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte quand vous serez libre d'embarras, et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut, votre cœur sera-t-il libre de passions? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent; c'est le déréglement du dedans, c'est le tumulte et la vivacité des passions : Ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événements et des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'âme : un cœur où Dieu règne est partout tranquille (1). Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants, qui sont pour vous des écueils : or, ces penchants, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fonds de faiblesse, qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements, à vos charges, aux murs de vos

(1) Hom., LIX, ad pop. Ant.

palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins, qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même, qu'il faut sanctifier vos soins : tout est pur à ceux qui sont purs : autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude: semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre des *Rois*, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avait frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà la dernière raison pourquoi nous faisons paraître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paraissent dures, tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît : la prière captive trop nos esprits ; la retraite nous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention; le commerce des gens de bien est languissant, et n'a rien qui fasse plaisir; la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paie toujours de mauvaise grâce, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais premièrement, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé ; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre

goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchants, et le joug vous paraîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable ; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les, demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paraissez dignes de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tant souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent; les œuvres de la piété répandent dans leur âme une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant ? c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques moments rapides; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt, vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins

choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Écriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré (1) : au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des Justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'âme mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable. Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance ; les armes de Saül n'étaient pesantes pour David, que parce qu'il n'en avait point l'usage (2). Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits ; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel : ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géants et des monstres qui dévorent ses habitants. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface ; ils n'ont d'agréables que les premiers moments : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume ; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, et la satiété qui en est inséparable : la vertu, au contraire, est une manne cachée ; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent ; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu les chaînes qui vous accablaient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que

(1) I. Reg., vi. 12. — (2) I. Reg., xvii. 39

les répugnances et les amertumes ; et comme vous n'aurez pas la fidélité du Juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût ; non seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement ; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence ; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère ; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur qui seule y fait trouver des douceurs ineffables ; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui ; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jésus-Christ n'est pas divisé : ce Simon le Cyrénéen qui ne portait qu'une partie de la croix en était accablé, et il fallait que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère (1). Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable ; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissements : d'où vient cela ? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints : Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, souffrait des douleurs mortelles, dit l'Écriture ; les deux

(1) Matth., XXVII, 32.

enfants se faisaient déjà la guerre dans son sein (1) ; et comme lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance. Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes et s'il vous en coûte tant pour devenir mère ; c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein (2). Voilà votre histoire : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur ; ah ! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle ; voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes ; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune ; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachements criminels ; et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions ; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le prophète, de saints plaisirs dans votre cœur (3). Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors ; elles ont mille dédommagements secrets lorsqu'elles sont sincères : le Juste ressemble au buisson sacré ; vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas

(1) Gen., xxv, 22. — (2) Ibid., 23. — (3) Ps., xviii, 9.

la gloire du Seigneur qui réside au dedans ; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit ; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'âme, ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses grâces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve : c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes ; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondants que nos promesses. Vous avez longtemps essayé du monde : vous ne lui avez point trouvé de fidélité ; il vous avait tout fait espérer, des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé ; vous y êtes malheureux ; vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle ; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarre ; si son joug est une cruelle servitude ou une douce liberté ; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves ou la consolation de ses enfants ; et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, et plus digne d'être servi que ce monde misérable !

Mais pour le servir comme il veut l'être, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service, préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection : car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter, c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence, et de s'y méprendre.

SECONDE PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles ; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il serait inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute ; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent ; de les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent, et dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion et à l'exemple : la seconde, lorsqu'on se détermine, ne rien laisser à l'incertitude des événements, et toujours préférer la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfants du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de

leurs prétentions et de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ces voies sont sûres, et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le Juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme sensé qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qui est prudent, ce qu'il y a de meilleur; qui ne croit pas légèrement à tout esprit : qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur, au contraire, y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure et qui, dans les pas les plus périlleux, passe outre avec confiance comme s'il marchait dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis (1).

Or voilà la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs prudents, attentifs, défiants, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul, que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, même exempte de grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne; et dès là, que c'est une vie de réprobation et d'infidélité : c'est la doctrine de la religion où vous êtes né, et depuis votre

(1) Prov., XIV, 46.

enfance on vous a nourri de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener; que ne pas vouloir s'y conformer ce serait un air sauvage, où il entrerait plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison; et que ce grand différend ne soit pas encore vidé : néanmoins, comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderait qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute : or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus; avez-vous commencé par examiner s'il avait raison, et si c'était nous qui avions tort et qui étions les séducteurs.

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvements, ni bassesses, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous suivez ces usages; mais avez-vous examiné si l'Evangile ne les contredit point? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables, et en matière de dépense rien n'est excessif selon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles, et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met point d'autres bornes à la cupidité, que celles des lois, qui pu-

nissent les violences et les injustices manifestes ; pourriez-vous nous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près, et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connaît point ? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des grâces, et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Eglise ne traitent pas ici toute démarche d'intrusion, et le simple désir de crime ? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, était une vie innocente, et que la vertu n'était pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel, souscrivait à la nouveauté et au danger de ses maximes ?

Quoi ! dans l'affaire de votre éternité, vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis ? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent ? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point, il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre ? Quoi ! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison ? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune ? vous ne doutez pas ? vous ne vous informez pas ? vous ne vous défiez pas ? tout vous est bon ? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres ; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère ? vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple ? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule ; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser au peuple et

aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste : sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule; et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi! quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives; vous paraissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre : et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des Saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; et aux règles de l'Évangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous avons de la raison pour la vanité, nous sommes des enfants pour la vérité; nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde; dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent, que si nous en étions crus il faudrait se chicaner sur tout, et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais, je vous demande, faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur, que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la

loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Évangile, et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir. Les raffinements ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes : c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé : il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tant que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devait faire; la loi de Dieu le lui apprenait assez : ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une âme simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire; je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les âmes livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui d'un côté voudrait ne point toucher à ses passions injustes, et de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas, il y a encore des prophètes dans Israël : consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi et de la saine doctrine, et qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité; ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissements, qui déterminent toujours la décision en votre faveur : ne con-

sultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci : ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés : ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, et par différents organes; la voix du ciel est uniforme, parce que la vérité, dont elle est l'interprète, n'est qu'une : si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril : défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avait déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Loth, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Écriture, avant que d'opter; vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitait; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses, et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avait de la sûreté pour lui (1). En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise : peu de temps après, les rois des nations l'emmènent captif; et délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle (2). Il est rare que les décisions de nos penchants se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut; et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connaissons les sentiers par où Jésus-Christ et les Saints ont passé :

(1) Gen., XIII, 10. 12. — (2) S. Ambr.

on nous les montre encore tous les jours : on nous convie par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces ; c'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédés, vainquirent le monde, et obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant, on peut tout espérer ; et que dans la voie où nous marchons, tout est à craindre : devrions-nous balancer dans cette alternative ?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières ; partout nous préférons le péril à la sûreté : toute notre vie n'est même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes ; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense ; vous êtes toujours entre ces deux destinées ; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avait aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité ; nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple : des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseraient rien de semblable à craindre, vous le savez ; cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grâce a des moments qui ne reviennent plus ; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse ; que le salut différé est presque tou-

jours manqué ; et que commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez : cependant vous préférez l'espérance incertaine d'une grâce à venir, au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions, qu'il est plutôt le confident de vos faiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger ; vous le savez, et si vivement, que vous-même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix serait nécessaire ; mais vos passions craignent ce changement, et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation comme sans mérite ; vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connaissez encore plus indignes que vous ; la vraisemblance vous rassure, et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice ; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne ; vous le savez : mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme ; et en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paraît pas un inconvénient à craindre.

Or, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance serait égale, c'est-à-dire, quand il serait également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez ; s'il vous restait un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles : il devrait vous paraître

affreux que votre salut éternel fût devenu un problème, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes ; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté ; pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre de vos intérêts temporels ; et dans des mœurs qui jusqu'ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous ; vous êtes tranquille dans cette voie? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables ; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point ; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux ; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter ? Insensé, s'écrie l'Apôtre, quel est donc le prestige qui vous abuse ? et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connaissez ?

Ah ! dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence ? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux ? et laisse-t-on celles où tout paraît nous répondre du succès ? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire une entreprise sans mesures, sans précautions, que nous abandonnons à l'incertitude des événements, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins, et de nous-mêmes.

Enfin, dernière réflexion. Pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolu de vous perdre. Voulez-vous vous sauver, choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez : laissez là les voies douteuses, et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne ; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée, et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état et à les envisager par les endroits les moins odieux, pour les moins craindre ; grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter ; et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauraient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivaient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguaient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grâce a opéré dans leur cœur des désirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inalliables avec leur dessein ; ils ont cherché des routes plus sûres et plus solides ; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite, à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces ; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux et des amusements ; la garde des sens, à l'indécence des parures et au péril des spectacles; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce et sensuelle ; la modestie et les largesses saintes, aux profusions de la vanité ; l'Évangile, au monde : ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce serait une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolu de périr : eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la reli-

gion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Évangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu; franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celles de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions; et vivez comme les animaux, au gré de tous vos désirs.

Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigeur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes; c'est un droit qu'il se réserve encore

sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir ; il n'est permis d'espérer, que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un soin si nécessaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaisirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir ; et choisissez-les, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Évangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ ; hors de là, tout est vanité et mépris : vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talents rares et éclatants ; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur un point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point sérieux ; tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent ; ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauraient être vos garants ; ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événements : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité ; et d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle ; souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paraissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort ; que presque tous ceux qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; et que tous les réprouvés, au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit

l'Évangile, de leur condamnation (1) : parce qu'ils s'attendaient tous au partage des Justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les règles de la foi, dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel.

(1) Matth., xxv, 37.

DEUXIÈME LECTURE

LUNDI

SUR LE JEUNE

RÉSUMÉ

1re Partie. L'*obligation du jeûne.* Il est inutile de prouver cette obligation aux fidèles qui ne la contestent pas, qui savent que la religion est née dans le sein du jeûne et de l'abstinence : et que c'était même à l'abattement de leurs visages, que les tyrans reconnaissaient les premiers chrétiens. Or, l'obligation du jeûne supposée, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance : car l'Église, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort. Examinons donc les excuses de ceux qui se dispensent du jeûne. Premièrement, sont-elles légitimes ? Secondement, en les supposant légitimes, n'est-on pas également violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église ?

Premièrement, vos excuses sont-elles légitimes ? Vous êtes né, dites-vous, avec un tempérament faible, incapable de soutenir la rigueur de la loi du jeûne, qui demande des soins et des précautions infinies. Mais, premièrement, ne sont-ce pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui ont affaibli votre tempérament ? Cette faiblesse de tempérament n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée ? Mais cette mollesse qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisqu'elle est elle-même un crime que vous devez expier, pourrait-elle devenir un titre légitime qui vous en dispense ? Secondement, ces soins et ces précautions que vous croyez nécessaires à votre santé, ne sont-ce pas les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs ? Or Dieu ne mesure pas vos infirmités et vos besoins sur vos titres, mais sur la loi. David, Esther et tant d'autres, quels exemples d'austérité n'ont-ils pas laissés à tous les siècles, malgré leur rang ! Si l'Église avait des distinctions à faire et des privilèges à accorder, ce devrait être sans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine, par leur travail, se garantir de la faim et de l'indigence, et qui, presque toujours, ont moins de crimes à expier, et non en faveur des riches et des grands, qui n'ont rien d

plus triste à essuyer dans leur état, que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle, et qui d'ordinaire ont plus besoin de pénitence, parce qu'ils sont plus coupables ; cependant le citoyen obscur et le vil artisan respectent la foi de l'Église, et ce sont les riches et les grands qui s'en dispensent. Vous objectez la faiblesse de votre tempérament : mais cette faiblesse ne vous a jamais privé d'un seul plaisir : vous soutenez les veilles, l'application et le sérieux du jeu, le dérangement des repas ; vous dévorez les fatigues du service lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent ; ce n'est donc que pour Dieu seul que vous refusez de souffrir : servir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain ; soyez donc chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ. Voyez cette âme fidèle que Dieu a retirée de ses égarements : lorsqu'elle vivait comme vous, elle regardait pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtrière : maintenant elle ajoute même aux rigueurs de la loi : ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur.

Mais enfin, quand l'abstinence affaiblirait votre corps, l'intention de l'Église est que vous souffriez. Car n'est-il pas juste qu'un corps de péché, comme le vôtre, soit puni ; que des membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice ; que l'ennemi que vous portez en vous-même, soit affaibli ? Ainsi la fin que l'Église se propose dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais, dites-vous, vous êtes dispensé de la loi du jeûne, par l'autorité des supérieurs légitimes. Mais votre conscience ne vous répond-elle pas que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Église, est une dispense vaine ; que par conséquent, si vous n'êtes pas dans le cas de la dispense, vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise ?

Secondement, mais supposons vos excuses légitimes ; n'êtes-vous pas également violateur du précepte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Église ? Premièrement, gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Église ? Êtes-vous honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée ? la regardez-vous comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles ? hélas ! vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne sauriez observer ? Priez-vous plus que dans un autre temps ? êtes-vous plus charitable envers les pauvres ? vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison ? car il faut user de compensation ; et pour être dispensé de la

loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence. Or c'est précisément ce que vous ne faites pas; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez dispensé de faire du moins ce que vous pouvez. Troisièmement enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? et vos repas sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification ? car enfin l'Église prétend soulager votre faiblesse, non autoriser votre sensualité.

IIe Partie. *Étendue de la loi du jeûne, contre les abus où tombent ceux mêmes qui l'observent.*

Pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance du jeûne, il n'y a qu'à établir quelle est la fin de son institution. Premièrement, d'affaiblir nos passions en mortifiant la chair, expier nos chutes passées, et en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'âme, en mortifiant le corps, la détacher des sens, réveiller sa foi, et l'élever au goût des biens éternels.

Or, 1°, le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les passions de la chair. Car, par où les mortifierait-il ? Est-ce par la longueur de l'abstinence ? cela pouvait convenir aux jeûnes des premiers fidèles, qui ne le rompaient qu'après le soleil couché ; après s'être disposés à l'heure du repas par mille exercices saints et laborieux : pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes ; l'heure du repas avancée, nous épargne cette rigueur. D'ailleurs que n'imaginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, sans nous être aperçus de la longueur et de la rigueur du jeûne ? Nous prolongeons le temps du sommeil, au lieu qu'il faudrait prévenir l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Église : on se permet l'usage de mille boissons que la coutume autorise, presque contre l'esprit de la loi; en un mot, après que l'Église a poussé la condescendance jusqu'à ses dernières bornes, nous ne pensons sans cesse qu'à inventer de nouveaux adoucissements, qui ne sauraient prescrire contre la loi.

2° Mortifie-t-on les passions par la simplicité des viandes dont on use ? Hélas ! il y entre plus de soins et d'artifices ; et on supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user : d'ailleurs, dans le seul repas que l'Église permet, on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité. Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes ; et ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité ; les temps sont bien changés. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces terminait autrefois le jeûne de toute la journée : et quel repas ? des herbes, des légumes, un repas de larmes et de pénitence. Le refroidissement de la charité obligea l'Église, il y a quel-

ques siècles, de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline : mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses, dont il ne faudrait user qu'en gémissant, à quels excès n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Église ! on oublie que c'est une grâce accordée à la pure nécessité ; que par conséquent les précautions ne sauraient y être trop rigoureuses. Voilà nos jeûnes ; voilà les restes méconnaissables de ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, de ces austérités, si excessives alors, qu'elles faisaient passer les fidèles pour des insensés. Et comment s'y dispose-t-on, par des excès et des réjouissances profanes !

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore que, puisque nous allons satisfaire à la justice divine, durant cette sainte carrière, pour nos infidélités passées, nous ne devons pas en ajouter de nouvelles ; apaiser notre Juge, et l'irriter en même temps. Souvenons-nous que, puisque nous allons satisfaire à la justice de Dieu, non seulement les crimes nous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Souvenons-nous enfin, que l'Église durant ces jours de pénitence, prétend nous préparer à la grâce de la résurrection : commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuses ; et mettons-nous en état de pouvoir alléguer aux ministres du Seigneur le passé, comme le garant de nos promesses sur l'avenir.

DÉVELOPPEMENT

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites. (Matth., vi, 16).

C'est l'Evangile que l'Église met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indication d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés ; rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères; inspirer par tous ces dehors

lugubres, des sentiments de componction aux pécheurs ; ranimer la foi et la piété des Justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Église se propose dans l'institution de la loi du jeûne: telle est la fin du précepte; telles sont les grâces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière : à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence; à des âmes faibles qui verront les occasions du péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut; à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre; enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Église vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce?

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux ; et il faut que l'Église nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : Insensés! dit saint Ambroise, nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentiments d'une sainte allégresse ; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes.

Car, il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une

tristesse de pénitence qui opère le salut; et la joie de l'Esprit-Saint en est toujours le plus doux fruit : une tristesse d'hypocrisie qui, observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence; et celle-là est rare : enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité : et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or de là il arrive, ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance.

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à parler devant des hommes rebelles à la vérité et pleins de mépris pour les lois de l'Église, j'établirais ce point de sa discipline; et remontant jusqu'aux siècles les plus purs du christianisme, je vous ferais voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem attendre dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers fidèles faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentis-

sage du martyre; des légions même de chrétiens, au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affaiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnaître les chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernait des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec action de grâces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair, et sur une réparation due à la justice divine; si fort on était alors persuadé que depuis la mort de l'Époux, le jeûne était devenu comme l'état naturel de l'Église.

Mais je suppose que je parle à des fidèles, qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères; mais qui de l'autre, en respectant les lois de l'Église, ne les violent pas moins pour cela; qui ne disent pas tout haut, comme l'impie : Je n'obéirai point; mais qui, comme ces hommes de l'Évangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance (1).

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord que puisque l'Église nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis l'impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable : car je conviens que l'Église, en établissant

(1) Luc., XIV, 19.

cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'est pas blessée. En second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'en est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église.

Vous nous dites donc en premier lieu que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus; que si vous n'aviez rien à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance; que vous êtes né avec un tempérament faible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi, et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrais vous demander d'abord si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affaiblissent. Seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisir pour y faire attention, ou si la Providence vous avait ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Est-elle autre chose qu'un usage d'indolence et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense? et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Évangile, et qui vous engage en des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles? Votre délicatesse

est elle-même un crime que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrais vous demander encore, si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs. Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même ; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces faibles raisons de santé vous paraîtraient-elles si considérables? l'orgueil qui vous repaît, même à votre insu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde vous paraît devoir l'emporter sur tout : mais Dieu, à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une âme simple et vulgaire ; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu, devant qui votre âme et votre santé n'est précieuse qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa loi ; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilège : Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeûne et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice, et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivants?

Ah! l'on n'avait pas encore compris dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissait d'une loi qui les regardait tous. On savait seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié; qu'être chrétien et n'être pas pénitent était un monstre et une nouveauté sans exemple; et les païens eux-mêmes en étaient si persuadés, dit saint Léon, que, convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Evangile, la seule austérité de nos mœurs, qu'ils regardaient comme une suite nécessaire du baptême, différait leur conversion, et remettait souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jésus-Christ.

Mais d'ailleurs, si l'Eglise avait ici des distinctions à faire et des privilèges à accorder, ah! ce devrait être en faveur de ces personnes, qui, nées dans une condition obscure et dans une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques, et qui, renfermées dans un domestique frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaisirs semblent être faits; vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle : mais je n'en dis pas assez; vous, qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles; vous qui par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux faiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux; vous qui, par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici, est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus! Les grands et les puissants, eux qui seuls sembleraient avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent; tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front; eux dont les jours les plus abondants seraient pour vous des jours d'austérités et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété et de pénitence! Grand Dieu! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les pharisiens de l'Evangile défiguraient leur visage pour faire connaître aux hommes qu'ils jeûnaient : mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle, et après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours saints un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : la faiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouverait accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent aurait de la peine à s'accommoder; vous, en un mot, qui lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même sans que les soins de votre santé s'y opposent; l'austérité d'un jeûne vous alarme?

Ah ! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël! Vous me paraissez infatigable dans les voies de l'iniquité, et tout vous rebute dans mon service! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier! (1)

Oui, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette âme fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égarements des passions. Lorsqu'elle vivait comme nous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égalait sa délicatesse : elle regardait la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étaient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grâce et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi, des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée; et comme ces trois enfants juifs, on dirait qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grâce; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son âme; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affaiblirait votre

(1) Is., XLIII, 26.

corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa faiblesse : ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affaiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice; que la grâce se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre âme pour la sauver?

Et croyez-vous que l'église, en établissant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair? croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine? Quoi! parce que le jeûne ferait sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avait en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé? parce que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclarerait incapable? Son intention est que vous souffriez; et la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Église elle-même, qui impose ce joug, vous en a déchargé; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions de l'Eglise, est une dispense vaine, et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi

même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Église à se relâcher en votre faveur, vous lui en imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression ; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? l'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Église soit tellement abusée, qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ces préceptes; et si, malgré ses lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles, que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes ! il faut que le mal soit bien désespéré, lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels, qui ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur (1). Souvenez-vous-en ; et n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

(1) Ps., 77, 30.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes ; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvrait le visage des pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié, mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps, et l'abstinence des viandes défendues ? Gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise ? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre âme pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis (1) ? Seigneur ! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon âme ; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus ; mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte.

Sont-ce là vos sentiments ? entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie ? Quoi ! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes (2) ?

Pourquoi faut-il que je sois réduit à manger une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence ? Pourquoi, Seigneur, n'aurais-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser ? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une

(1) Esth., 14, 16. — (2) Reg., II, 11.

âme aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes ?

Ah ! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée : vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles ; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations, du temple et de l'autel : remplaçant ainsi, par la force et la ferveur de l'esprit, la faiblesse de la chair.

Alors l'Eglise en userait à votre égard comme autrefois Judas Machabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvaient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin (1). Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur ; et loin de partager, avec ceux qui l'accomplissent, le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes le jeûne que vous ne sauriez observer ? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix. elle ne saurait ; c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur : et je vous dis, quels que puissent

(1) II. Mach , 8, 28.

être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or priez-vous plus que dans un autre temps ? êtes-vous plus charitable envers les pauvres ; et en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ, en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même ? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison ? Car désabusez-vous : il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandait l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer ; mortifier votre esprit par la retraite ; avoir, pendant ce saint temps, moins de commerce avec le monde ; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques ; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostome, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé, il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne ; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité ? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté ? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification ? car vous comprenez bien que l'intention de l'Église, en vous permettant l'usage des mets défendus,

est de soulager votre faiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous serait nuisible ; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïse sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux ; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc dans les véritables intentions de l'Église. Eh ! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant ; environnés de tout cet appareil de souffrance, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse ? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun ; ne pourrait-il pas ici à son tour vous animer à la vertu ? Ah ! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Église, changez votre cœur, et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de Dieu, vos âmes par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre faiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux, à la loi du jeûne que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs.

Réparez en quelque façon, en présence des autres fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcés de leur donner. En un mot, vivez plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement. Et après être convenus de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

SECONDE PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les fidèles, et que l'Église, s'accommodant à notre faiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissements à la rigueur de cette loi, on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible n'est plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline ; et on ne lui laisse pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc d'examiner ici quelles bornes l'Église prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, et de démêler les relâchements qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissements ou qu 'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution ; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'était qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Église en imposant cette pénitence aux fidèles ? elle se propose : 1° en affaiblissant la chair, d'affaiblir nos passions, d'expier nos fragilités

passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles ; 2° en mortifiant le corps, de purifier l'âme, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs de cette loi sainte !

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par là, dit saint Chrysostome, de servir et de préservatif à l'innocence, et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne saurait plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car, je vous demande, s'il mortifiait encore le corps et les passions de la chair, ce devrait être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'âme, en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où, rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes, que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Église!

Hélas! les premiers fidèles qui ne le rompaient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices saints et laborieux avaient préparés à l'heure du repas; eux qui, la nuit même qui précédait leur jeûne, avaient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux fidèles auraient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne, et seule alors elle pouvait affaiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes : car outre que l'Église, en consentant que l'heure du repas fût

avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles, que d'indignes adoucissements n'ajoute-t-on pas à son indulgence! Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et de là (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion), de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence, on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte, on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt; on nourrit dans l'oisiveté d'un lit, une chair que l'Église avait prétendu exténuer et affliger par la pénitence ; et loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir aurait souhaité pour se satisfaire.

Ah! c'est en ce temps saint où il faudrait, avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Église, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

De là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user (car c'est sur l'observation de cette loi que les doutes et les questions ne finissent pas). Je pourrais vous répondre d'abord que l'intention de l'Église dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens, et principalement celui du goût. tout ce que vous vous permettez hors

des heures prescrites, qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrais vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seraient douteuses, et qu'il n'y aurait que du péril, seriez-vous sage de vous y exposer? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissements sont nouveaux, c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus et ne saurait prescrire contre la loi.

Mais enfin je veux que ces soulagements, et tant d'autres autorisés dans le monde, soient innocents; ne faudrait-il pas honorer la pénitence du carême en se les retranchant? ne serait-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance? et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que vous vous croyez encore permis? Ah! nos jeûnes sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Église, que, pour peu que vous alliez au-delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ses dernières bornes, qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne saurait les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il serait inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disait autrefois saint Léon, où la vie devrait être simple et commune, où il faudrait nourrir les membres de Jésus-Christ de ce que l'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non seulement il n'y a plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifices; on y sup-

plée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user, le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives; et non seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Église permet. C'est en ce temps surtout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité et où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de la tempérance, dont la loi de Dieu nous a fait un précepte perpétuel; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé qu'un réglement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes: c'est-à-dire que ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité; c'est-à-dire que ce que nos pères auraient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car, vous le savez, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces, terminait le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas! Lisez l'histoire des premières mœurs des fidèles: des herbes et des légumes; un repas de larmes et de pénitence, tout y respirait la mortification de Jésus-Christ: les entretiens de piété, les lectures des livres saints, les exhortations au martyre en faisaient le principal assaisonnement; et l'on y mangeait plutôt pour prolonger ses souffrances et satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Eglise de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du christianisme,

elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles ; elle composa avec notre faiblesse ; elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses dont il ne faudrait user qu'en gémissant; soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Eglise, et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux ; jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise, et qui d'abord n'était presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité, et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets que n'était autrefois le seul repas que l'Eglise permettait aux fidèles.

Donc, encore aujourd'hui ce que l'Eglise vous permet le soir est une grâce accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauraient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter ; c'est ce miel de Jonathas auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort. Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées ? Hélas ! il n'est plus que quelques âmes retirées, des solitaires pénitents, des vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu ! à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissements de l'Eglise, qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles : tandis que des âmes criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte à des détails rampants si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnaissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Elie, et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors, qu'elles faisaient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles ; et qu'elles étaient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs et dans leurs satires profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Eglise, si utiles à ses enfants, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore, comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence ? par des excès et des réjouissances profanes ; et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étais proposé), que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne pût être une pénitence continuelle pour le pécheur : mais l'Eglise, qui voit en gémissant que les véritables pénitents sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout à fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi

qu'on se sauve quand on est pécheur; vous le savez: voici de quoi réparer vos négligences. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger: n'en exagérez pas les incommodités; n'achevez pas d'affliger l'Eglise, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffirait pas pour expier, on vous demande si peu; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplacent l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore, que puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne dèvez pas en ajouter de nouvelles; détruire d'une main ce que vous édifierez de l'autre; apaiser votre juge et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps; et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu? Eh! que serviraient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesterait vos souffrances; vous jeûneriez, dit le prophète, et il rejetterait vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce serait le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion: si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas; c'est-à-dire vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous, en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Vous devez vous regarder comme des pénitents publics qui vont désarmer la colère du Seigneur et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Église vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisirs, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer ; vous abandonnez l'entreprise ; vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence ne vous convient plus ; et vous violez la loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Église, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grâce de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendriez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des grâces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre : si vous pourrez

vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilège et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence, pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes ; un pécheur qui jusqu'ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion (1) ? Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir, se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté, qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence; que sais-je ! peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès ? Ah ! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui et la tristesse secrète de votre cœur; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs ; ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi ? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu ; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes ? Et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille ? n'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels ? et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous

(1) Rom., VI. 21.

les jours de nouvelles chaînes et vous préparer de nouveaux ennuis ? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe ; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu ! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grâce. Ne rejetez pas ces faibles commencements de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le désir de la vertu : et si les plaisirs injustes pouvaient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah ! sans doute, Seigneur, je ne penserais jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperaient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grâce elle-même qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve ? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais ; en qui l'ivresse dure toujours ; et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que frappés de mort, et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paraître devant votre tribunal redoutable !

Conduisez donc, ô mon Dieu ! ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence, et ajoutez au dégoût des plaisirs que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie, un vase d'honneur et de miséricorde.

TROISIÈME LECTURE

MARDI

SUR LA PAROLE DE DIEU

RÉSUMÉ

Ire Partie. *Trois dispositions doivent vous conduire dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu.*

1er Disposition. C'est un désir qu'elle vous soit utile. Ainsi vous devez, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix ; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des ministres. Si les Israélites furent obligés d'user de tant de préparations pour venir entendre la loi que l'ange leur donna de la part de Dieu ; combien ces préparations sont-elles plus nécessaires pour entendre une loi bien plus sainte, qui est la loi de Jésus-Christ ! Cependant, vous venez entendre la parole de Dieu sans aucune préparation ; c'est la curiosité, un loisir inutile, la coutume, des vues peut-être plus criminelles qui vous amènent ici : nul motif de salut ne vous y conduit.

IIe Disposition. Une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Rappelez-vous tant de mouvements de componction, tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, toujours sans aucune suite ; songez que les vérités qui n'ont fait sur vous qu'une impression passagère sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ. Que de réflexions à faire là-dessus ! quel sujet de crainte ! Mais, hélas ! ce sentiment de douleur sur le peu d'usage de tant d'instructions entendues n'est pas même connu : on peut en juger par l'extérieur avec lequel on vient entendre la parole sainte ; il n'est pas différent de celui qu'on porterait dans une assemblée profane. Combien de pécheurs même, bien loin d'être affligés du peu d'usage qu'ils ont fait des vérités, se savent peut-être bon gré d'y être insensibles ! pires en cela que ceux qui, avec une vie d'ailleurs criminelle,

conservent du moins toujours un reste de respect, une sorte de sensibilité pour la vérité.

IIIe Disposition. Un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage, en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres légitimes seuls autorisés à vous l'annoncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les Juifs, c'était de leur ôter les prophètes véritables, et de permettre qu'il s'élevât parmi eux de faux docteurs : au contraire, malgré les iniquités des chrétiens, qui semblent montées à leur comble, il ne cesse de leur susciter des pasteurs qui leur annoncent une doctrine saine et irrépréhensible. Or, venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnaissance ? Hélas ! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité ; vous êtes des spectateurs oisifs et curieux qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau : aussi, si Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ses prophètes, il vous en suscite qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas ; et c'est ainsi qu'il exerce en secret des jugements terribles et sévères.

IIe Partie. *Dans quel esprit devez-vous écouter la parole sainte ?*

1. Son autorité est divine. Ce n'est pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de celui qui nous envoie : donc vous devez écouter cette divine parole, premièrement avec docilité ; cependant combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce, qui regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole, qui opposent tout bas à la vérité qu'ils entendent les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent ! Hélas ! ils nous accusent d'exagérer : et Dieu nous jugera peut-être sur ce que nous aurons affaibli la vertu et la force de sa parole. Secondement, l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un esprit de sincérité et d'application sur vous-même ; c'est-à-dire vous mesurer sur cette règle, vous juger par cette loi : cependant nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne ; on n'y découvre que les défauts des autres.

2. La fin de la parole divine, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ : donc vous devez l'écouter, premièrement avec un respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours. Ainsi, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fidèles ; l'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore :

cependant, sous prétexte qu'on en sait assez, et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite sont plus utiles que nos discours, on se bannit de ces assemblées saintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un esprit de foi, c'est-à-dire avec un amour pour la parole sainte, indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce ; qui vous la fasse trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière : cependant on ne vient ici que pour s'ériger en juge et en censeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'esprit de curiosité ne doit pas non plus vous amener ici ; car notre ministère n'est point un art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : cependant, loin de venir chercher ici des remèdes à vos maux, vous venez chercher de vains ornements, qui amusent les malades sans les guérir ; vous venez y chercher l'harmonie et l'ornement dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, oubliant que nous sommes dans la chaire chrétienne, non pour vous plaire et vous amuser, mais pour vous instruire, pour vous reprendre et pour vous sanctifier.

DÉVELOPPEMENT

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (Matth., IV, 4).

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Évangile, que les images dont Jésus-Christ se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les césars, triompher des sages et des savants, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires : et par là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendres les temples

profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et sous ces traits paraboliques nous est figurée la promptitude de ses opérations et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu communes; qui confond les distinctions de juif et de gentil, de grec et de barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être : et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence qui, paraissant d'abord se perdre dans la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité : non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme; et par là il veut nous apprendre que la parole de l'Évangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opérait autrefois dans tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; en me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Évangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non seulement

négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes; et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue les Justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchants; c'est la disposition du cœur qui les discerne. Tous courent, dit l'Apôtre; mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Évangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion, n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant de tous les ministères confiés à l'Église pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes, est devenu aujourd'hui la plus faible de ses res-

sources. Vous êtes vous-mêmes une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable : or la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnait autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie; s'il leur déclarait que ne pas le discerner des viandes communes, c'était se rendre coupable du corps du Seigneur : nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver, et préparer votre âme avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner par la manière de l'entendre de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment, que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des

vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talents que la nature nous refuse; et que nous honorions notre ministère, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, si les Israélites autrefois, sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devait leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils allaient entendre; n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostôme, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi! les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle seraient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portait-il plus de caractère de la Divinité, que nous en portons? Il écrivait la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettait le lait et le miel; et nous annonçons les biens véritables. Il parlait aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres, et les éclairs qui accom-

pagnaient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversaient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'était-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous le comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir; une coutume qu'on suit, parce que le monde l'a reçue : que sais-je? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Évangile; et de s'attirer plutôt ses regards, que ceux de la miséricorde divine : que sais-je encore? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oserait parler de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici: nulle vue de foi ne vous y prépare; nul sentiment de piété ne vous y accompagne; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce; et que, dans cette multitude de fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connaît rien aussi de plus important et qui demande

des précautions plus religieuses, que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez vous rappeler tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui semblaient promettre un changement de vie, et qui au sortir ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ : autant de fois que la parole de l'Évangile ne vous a pas touché jusqu'à pénitence, autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grâce du repentir. La foi ne connaît point ici de milieu; et si vous n'en êtes pas sorti changé, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupable, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi; et en tremblant sur le passé lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si longtemps on m'annonce des vérités, dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions ne peut affaiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies; ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si longtemps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu; en suis-je devenu

plus chaste? Depuis si longtemps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi; en suis-je venu à ces séparations que je connais moi-même si indispensables à mon salut? Depuis si longtemps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut?

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours, et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence? Et certes combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci! Ils négligèrent ces temps heureux, où la grâce voulait encore leur ouvrir cette voie de conversion : et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid; et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous le demande, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il connu?

Mais, que dis-je! loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable en nous écoutant de sang-froid : vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité : il semble que ce serait une faiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des

philosophes et des césars ; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse ; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison ; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au-dedans de nous-mêmes ; à des vérités, enfin, qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tel qu'ils vous trouvent ; et vous croyez par là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation, où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié : mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne rien trouver qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect, et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien, d'une raison sensée ; qui, quoique entraîné par le monde et les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui le condamne, et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison : il ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai ; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de faibles désirs de salut, et des espérances d'une conversion à venir : ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux ter-

reurs de la foi : ils craignent presque de nous entendre, de perdre cette fausse tranquillité qui fait toute la douceur de leurs crimes : ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble et de tristesse, que les vérités entendues ont laissé dans leur âme : ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, et qui referme la plaie d'où devait sortir leur guérison : ils craignent qu'on ne brise leurs fers : ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue, mais du moins ils n'insultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle : ce sont des pécheurs faibles, qui, craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid, et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonorerait l'orgueil de votre raison; et tandis qu'en secret vous êtes l'âme la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité : c'est-à-dire vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous mé-

nage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les iniquités de son peuple, c'était de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront, dit-il dans son prophète (1), de l'Orient à l'Occident, pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas. Et non seulement il ne suscitait plus de véritable prophète dans Israël, mais il permettait qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournaient les tribus de son culte, et venaient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avaient pas connus.

Or c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, que, malgré les iniquités qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle semblait avoir pris naissance, et oú elle avait déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos églises. Combien d'infortunés, dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avaient ouï les paroles de la vie éternelle,

(1) Amos., VIII 12.

et l'évangile de paix, une doctrine de mort, de rébellion et de mensonge ! Combien d'âmes séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui aurait dû les sauver ?

Eh ! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites ? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation ? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessé, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Égypte fut frappé de ténèbres ? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule qui vous a discernés de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leur schisme ? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs ; vous recevez encore la doctrine des Apôtres des mains de leurs successeurs ; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine ; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété ; et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnaissance ? regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annonce encore ? Dites-vous quelquefois avec le prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugements et ses justices* (1).

Hélas ! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité ; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devraient faire toute la consolation de votre vie : vous êtes fâchés que la reli-

(1) Ps., CXLVII, 20.

gion du maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affaiblissent : il semble que nous venons ici vous parler pour nous ; et vous nous écoutez comme des importuns qui viendraient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent; et que, tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'aventures chimériques : c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses; on en porte le souvenir jusqu'au pied des autels. Ces images, si fatales à l'innocence, ne peuvent plus s'effacer; et au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourrait encore sans doute transporter son Évangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage : il pourrait tirer du fond de leurs déserts des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces églises si célèbres que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avaient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme, que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et dans les fers dont les fidèles y sont chargés : il le pourrait; mais il se venge plus secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Évangile : mais il en détourne le fruit sur les simples et

sur les ignorants qui habitent les campagnes ; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère; il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse : il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable : qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas : il laisse affaiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine : il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouvelaient les villes et les royaumes, qui entraînaient les grands et le peuple, qui changeaient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes faibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes : en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères.

Que ne nous est-il permis de vous dire ce que Paul et Barnabé disaient autrefois aux Juifs infidèles! Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer les paroles de salut

mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnaissance la grâce que vous rejetez (1). Ah ! nos travaux seraient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolidé : nous ne compterions pas, parmi ceux qui nous écoutent, des noms célèbres dans l'histoire; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissements donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce : nos chaires ne seraient pas environnées de tant de pompe; mais nos auditeurs seraient un spectacle digne des anges de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

SECONDE PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité, qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité ; sa fin, qui est la conversion des cœurs, un esprit de

(1) Act., XIII, 46.

foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis, d'abord, que son autorité est divine. Oui, la parole que nous vous annonçons n'est pas notre parole; mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur faible voix à sa divine parole. Nous portons il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue, mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en est peut-être vil et méprisable; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel, et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les âmes infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Évangile, les lois de l'Église, les maximes des saints. Nous ne venons pas vous porter nos opinions, nos préjugés, nos pensées; ce n'est pas une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité; rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité : nous n'y parlons qu'au nom de l'Église, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec lui un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte! Ils ne se font pas gloire, comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent

notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole : les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est la situation déplorable où vous vous trouvez la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent : vous êtes ingénieux à affaiblir au-dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes; vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière : vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le même lieu destiné à les condamner et à les combattre. Ah! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple : ne lui disputez pas cette faible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers ; opprimez-là, à la bonne heure, au milieu du monde, et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble, et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins leur servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer. Grand Dieu ! et vous nous jugerez peut-être un jour, sur ce que nous affaiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée au pied des autels! et vous nous reprocherez

peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Évangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles ! et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons cette terreur et cette véhémence divine qu'elle ne saurait trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence !

Eh ! quoi, les vérités du salut, telles que Jésus-Christ nous les a proposées, ne sauraient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères ! Paul exagérait donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissait, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté, et du spectacle terrible d'un jugement à venir ? Paul exagérait donc, lorsque les habitants des villes venaient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques des livres lascifs ou impies, et les autres instruments de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur.

Vous nous accusez d'ajouter des nouvelles terreurs aux paroles de l'Évangile : mais où sont les consciences que nous troublons ? où sont les pécheurs que nous alarmons ? où sont les âmes mondaines qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier, par des saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées ? Les siècles qui nous ont précédés ont vu souvent de ces exemples ; les nôtres en voient-ils encore quelquefois ? Ah ! plût à Dieu que vous puissiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires, disait autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps qui l'accusaient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le

parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme! Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvait nous montrer le succès qu'on nous reproche! (1)

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre faiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paraître censurer les grands exemples qui les autorisent: nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paraissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudrait vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la faiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devrait placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affaiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage : et après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais que nous reviendrait-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvaient convenir à l'éloquence vénale de ces sophistes, qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchaient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous

(1) S. Ambr., de Virginit., L. I., C. 5.

voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Évangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin! Pourquoi nous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre faiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ; que dis-je? ouvrez seulement l'Évangile, et lisez; alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes; alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissements; et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés, voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour-propre? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde, et une de ces façons de parler que nul n'approfondit, et que chacun adopte: votre conscience les dément en secret; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison et que l'Évangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant, pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même,

c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté l'état de votre âme, de l'autre les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car nul ne prend ici pour soi la vertu qui l'attaque et qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé : il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnaît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnaître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères; nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avait porté que sur nous; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chair fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que les hommes

corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle aurait dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte : venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie : et de là il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours : car, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux fidèles. Augustin, déjà célèbre à Milan par ses talents et par son éloquence, ne dédaignait pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut ; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talents et par vos connaissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce, et le jouet des vents et des passions devant Dieu ; et qu'enfin une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles

et de travail, et un amas inutile de connaissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis longtemps ; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite mènent plus loin, et sont plus utiles que tous nos discours ! Mais si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connaissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici au pied de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions du péché, formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit-Saint, et les commencements de leur pénitence ; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes, qu'il achève dans leur âme l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer ?

Ce n'est pas que la méditation des divines Ecritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère, et à la vocation légitime, des grâces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules ; et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Ethiopie, était pour lui un livre fermé, et amusait son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin vous devez cet exemple

à vos frères, cette édification à l'Eglise, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh ! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte: mais c'est ici sa place ; c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Eglise.

J'ai dit en second lieu, un esprit de foi ; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte, indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornements, mais les vérités solides du salut, c'est-à-dire, ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de Jésus-Christ doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent : vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornements pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnaissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillants et moins riches ? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire ; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdait-elle quelque chose de sa dignité? et comme c'était le même Seigneur qui parlait partout, la foi d'Israël y faisait-elle quelque différence ?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en

est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seraient d'un plus grand usage pour soi ; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Egypte, disait par une pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture, que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits faibles de cette contrée (1). Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à nos maux, que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de vos défauts, qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auraient pu vous rappeler à la pénitence.

Mais de bonne foi, quelque faible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes ? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, et les hommes sans miséricorde n'entreront jamais dans le royaume de Dieu ; que si vous ne faites pénitence, vous périrez ; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme ? n'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines

(1) Gen., XLII, 9.

vérités ? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seraient-elles moins effrayantes ?

Et d'ailleurs, s'il était permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disait autrefois l'apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avait essuyés pour leur annoncer l'Évangile et les convertir à la foi : s'il était permis, nous vous dirions : Mes Frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible ; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut : eh ! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines ? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures ? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Église et pour l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en parole ; de ces hommes que l'onction seule de l'esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Évangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours : que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche ; et par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre; je veux dire à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fruc-

tifier la semence sainte un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité (1).

Et voilà le dernier défaut opposé à cet esprit de foi, un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art, vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin encore pécheur assistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre, de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle, que je cherchais depuis si longtemps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connaissiez, ô mon Dieu ! c'était pour examiner si son éloquence répondait à sa grande réputation, et si ses discours soutenaient les applaudissements que lui donnait tout son peuple. Les vérités qu'il annonçait ne m'intéressaient point; je n'étais touché que de la beauté et de la douceur du discours (2).

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir ; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disaient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion (3). Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère

(1) I. Reg., XIII, 20. — (2) Conf. lib. 5, c. 13. — (3) Ps., CXXXVI, 3.

et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Évangile.

O vous qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes! votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent, le temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête, et prêt à tomber sur vous : et loin de frémir sur les suites de votre destinée et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille, et s'il a de l'éclat; et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paraît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière!

Car sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive; ou dans la chaire chrétienne et à la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos faibles talents, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? les murs de Jéricho

(1) Ps., CXXXVI, 3.

ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes ? Eh ! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas ? Que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs ? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions ? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs ; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre éloge ; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel.

QUATRIÈME LECTURE

MERCREDI

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES

RÉSUMÉ

1re Partie. *Disposition de pureté et d'innocence.* La présence de Dieu, répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paraitre partout purs et sans tache à ses yeux : aussi le pécheur qui porte une conscience impure est-il une espèce de profanateur de la terre. A combien plus forte raison nos temples saints, qui sont particulièrement consacrés à Dieu, où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent-ils que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les habite !

Lorsque le temple de Salomon eut été bâti, Dieu prit les précautions les plus sévères pour que les hommes n'osassent y paraitre en sa présence couverts de taches et de souillures. Après combien de barrières et de séparations se présentait le Saint des saints : ce lieu inaccessible à tout mortel, excepté au seul souverain pontife, qui n'y entrai même qu'une fois dans l'année après bien des préparations ! La bont divine dans la loi de grâce n'a plus mis ces barrières terribles entr lui et l'homme ; elle a permis à tout fidèle d'approcher du Saint de saints : mais ce n'est pas que sa sainteté exige moins d'innocence d la part des chrétiens ; au contraire, elle veut nous faire sentir quell doit être la sainteté du chrétien obligé de soutenir tous les jours a pied des autels la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore d'où il s'ensuit que c'est la sainteté seule qui nous ouvre ces porte sacrées et que nous ne sommes plus dignes d'y entrer, si nous som mes des chrétiens impurs. En effet, tout ce qui se passe dans no temples, les mystères que nous y célébrons, l'hostie qu'on y offre, l cantiques sacrés qu'on y entend, tout cela suppose la justice et sainteté dans les spectateurs : et c'est tellement l'intention de l'Égli que tout ce qui est dans nos temples soit saint, qu'elle consac

même les pierres de ces édifices sacrés, qu'antrefois elle refusait des tombeaux aux corps des fidèles dans l'enceinte de ses murs, et que les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin les portes sacrées.

L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère; mais l'Église suppose que si vous n'êtes pas juste, en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence; et ce sont ces désirs seuls qui peuvent vous autoriser, et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint. Et en effet, se sentir coupable des crimes les plus honteux; et venir paraître ici devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères; car dès que vous paraissez ici avec un cœur corrompu et endurci, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place, vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même qui vous offre à son Père comme une portion de cette Église pure et sans tache qu'il a lavée dans son sang; vous insultez à la piété de l'Église, qui vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche des sentiments de religion, de douleur et de pénitence : vous êtes donc là comme un anathème, et comme un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de là qu'il faut se bannir de nos temples, lorsqu'on est pécheur. A Dieu ne plaise : c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint; puisque ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile, et des remèdes à tous leurs maux.

Mais si le seul état de crime sans remords est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères; que sera-ce de faire du temple saint un rendez-vous d'iniquité, et de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de dérèglement et de licence !

IIe Partie. *Disposition de frayeur et de recueillement.* Dieu est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, et non pas seulement par la posture extérieure de nos corps : or l'esprit dans lequel nous devons paraître devant lui est un esprit d'adoration, de prière et d'action de grâces.

1° Un esprit d'adoration : c'est dans nos temples où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, où il descend du ciel pour recevoir nos hommages. Notre premier sentiment, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, doit donc être un sentiment de terreur, de

silence, de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut et de notre propre bassesse ; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous. Mais, hélas ! où sont dans nos temples les âmes pénétrées de ces sentiments ? on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne.

2° Un esprit de prière : plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède ; aussi le temple est appelé la maison de prière. Ce n'est pas qu'on ne puisse prier Dieu en tout lieu : mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages ; vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli. Cependant, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous, et parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez même pas accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect, et vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église, par un esprit de dissipation, et par votre indécence : aussi, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur depuis longtemps levé sur nos têtes, hélas ! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas.

3° Un esprit d'action de grâces : puisque c'est ici, où non seulement le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces, mais où tout vous rappelle le souvenir de celles que vous avez reçues. Premièrement, c'est ici où vous êtes devenu fidèle ; vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter au pied des autels vos actions de grâces pour un bienfait si signalé, vous le déshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi, et un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent les témoins. Secondement, c'est dans ce lieu saint où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis : où vous-même avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Vous devriez donc venir renouveler à l'aspect de ces tribunaux, ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction dont ils

ont été si souvent dépositaires, et vous venez y recommencer de nouvelles offenses. Troisièmement, le temple est la maison de la doctrine et de la vérité: et c'est ici où les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles, vous sont annoncés : nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais, c'est plutôt, hélas ! un nouveau sujet de condamnation, parce que le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole.

III[e] Partie. *Disposition de décence et de modestie extérieure.* Nous devrions être dispensés d'instruire là-dessus les femmes du monde, que cette partie du discours regarde principalement : viennent-elles disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent, par cet appareil, non seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence ? Quand elles paraissent dans les palais où le souverain se trouve, elles marquent, par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect qu'elles doivent à la majesté de sa présence ; et devant le Souverain du ciel et de la terre, elles viennent paraître sans précaution, sans décence et sans pudeur ; elles viennent troubler l'attention des fidèles, le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes : quelle abomination ! Les ministres, à la vérité, donnent souvent occasion aux irrévérences des fidèles, en paraissant dans les temples, ennuyés, inappliqués, faisant leurs fonctions avec précipitation : mais les exemples des ministres, en autorisant les irrévérences des fidèles, ne les excusent pas. Aussi Dieu ne les a jamais laissées impunies ; et nous ne devons pas douter que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères.

DÉVELOPPEMENT

Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient. (Matth., XXI, 12).

D'où vient à Jésus-Christ cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc là ce roi pacifique qui devait paraître dans Sion accompagné de sa seule douceur? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connaître encore l'esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des prophètes, qui va sceller l'arrêt de réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avait envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatissant et miséricordieux; et l'excès de sa douceur l'a même fait appeler l'ami des pécheurs et des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? On profane le temple saint; on déshonore la maison de son Père; on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitents en une retraite de voleurs, et en une maison de trafic et d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudraient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avait commencé. Car, remarquez ce que Jésus-

Christ fait ici en terminant sa carrière; il l'avait déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avait oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité, qui devait distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il était annoncé par les prophètes.

Il se passait sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyait dans le temple, et qui n'étaient pas moins dignes du zèle et des châtiments du Sauveur : mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps, et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens, et la corruption des scribes et des pontifes; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple : son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtiments que les profanations de ses temples; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons doivent être plus saintes.

Puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste; c'est-à-dire que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'agneau qu'on y immole et qui s'offre étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau,

est une disposition de pureté et d'innocence (1). La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur (2). Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure (3). Trois dispositions qui renferment tous les sentiments de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples : une disposition de pureté et d'innocence; une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure.

PREMIÈRE PARTIE.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous ; nous vivons en lui, nous agissons en lui, nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide; et il est le Dieu des îles éloignées où on ne le connaît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur était apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidait sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensements et des victimes, que dans le temple auguste qne Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable

(1) Apoc., XIV, 5. — (2) Ibid., VII, 11. — (3) Apoc., VII, 9.

C'était le lieu le plus saint de l'univers : l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étaient obligés d'y venir adorer; captifs dans des royaumes étrangers, ils tournaient sans cesse vers le lieu saint leurs regards, leurs vœux, et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étaient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avait vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu, et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il était homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adorait.

A la naissance de l'Évangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Église qu'avec celle des césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits; et les temples mêmes où le démon avait été si longtemps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passait en ombre et en

figure. Le Seigneur habitait encore alors dans les cieux, dit le prophète, et son trône était encore au-dessus des nuées : mais depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre ; la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu : le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges, et des esprits bienheureux ; le vin mystique que nous y buvons est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste ; le cantique sacré que nous y chantons est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau ; enfin nos temples sont ces nouveaux cieux que le prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem ; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme : mais nous le possédons, nous le goûtons ; et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paraître, comme aux bienheureux, dans le temple éternel (1) ; parce que le Dieu devant lequel nous paraissons est un Dieu saint.

En effet, la sainteté de Dieu, répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Écritures nous

(1) Apoc., XIV, 5.

avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde; de n'offrir partout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards ; et de ne pas souiller, par nos crimes, la terre qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre, parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu, répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit, et qui les habite.

Aussi lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures ! que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire ! et en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence, et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer !

Oui, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice, que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus

reculé et le plus inaccessible ; c'était là le Saint des saints, c'est-à-dire le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendaient l'entrée ! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait ; et là seulement les gentils et les étrangers qui voulaient s'instruire de la loi pouvaient aborder. Secondement, une autre enceinte fort éloignée le cachait encore ; et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer : encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu si loin encore du Saint des saints. Troisièmement une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple ; et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilège ; et un roi même d'Israël, le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le Saint des saints ; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife : encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré.

Et cependant que renfermait ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron, des figures vides, et les

ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelquefois ses oracles, n'y résidait pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous ; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignait si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours, au pied de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens *une nation sainte* (1) ; parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : *une race choisie* (2) ; parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, et enfin *un sacerdoce royal* (3), parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son fils, le grand-prêtre de la loi nouvelle ; et que le privilège accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le Saint des saints est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle.

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit ; nous n'avons plus de part à l'autel ; nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

(1) Petr., II, 9. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

Nos temples ne devraient donc être que la maison des justes : tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre est la réconciliation des pénitents, ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend sont les gémissements d'un cœur touché, ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître n'en soit blessée.

Autrefois même, l'Eglise n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés des tombeaux aux corps des fidèles : elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés : et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur était d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir longtemps

gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvaient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques! Quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-ils pas alors! quel regret de s'être privés si longtemps d'une si douce consolation! Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le prophète, console plus le cœur que les années entières passées dans les plaisirs, et dans les tentes des pécheurs! Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel, à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité (1).

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire même devant des yeux profanes: et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose que, si vous n'êtes pas juste en venant paraître ici devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose, que si vous n'êtes pas encore tout à fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché; que vous venez en gémir au pied des autels; et que votre confusion, et le regret sincère de vos

(1) Apoc., XXII, 15.

fautes, vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint : et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'au pied de l'autel, l'Eglise, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes sacrées; mais Dieu vous rejette invisiblement : vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié, qui n'avez plus le droit à l'autel et aux sacrifices, qui venez souiller par votre seule présence la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté, que le Seigneur sanctifiait par sa présence.

Et, en effet, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paraître ici dans le lieu le plus saint de la terre ; y venir paraître devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins, et former quelques sentiments de religion : porter jusqu'au pied de l'autel des corps et des âmes souillés; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paraitre ainsi devant lui couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* (1) ; ou comme le prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur* (2), afin que je sois digne de paraître

(1) Luc, v, 8. — (2) Ps., L, 11, 12.

ici en votre présence : c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable : vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés : vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes ; et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens, avec lui, qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paraissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi, et aucun désir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place : vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez par la bouche du prêtre de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes : vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Eglise pure et sans tache, qu'il a lavée dans son sang : vous insultez à la piété de l'Eglise, qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentiments de religion, de douleur et de pénitence : vous trompez enfin la foi et la piété des Justes qui sont là présents, et qui, vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit et un même sacrifice, s'unissent à vous, et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères ; un imposteur qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion, et ne

prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là ? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise... Ah ! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint: c'est alors qu'il faut y venir, solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques sentiments de piété et de repentir! Et où irions-nous lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu ? et quelle autre ressource pourrait-il nous rester ? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile : ici coulent les eaux vivifiantes des sacrements, qui seules ont la force de purifier leurs consciences : ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, au pied desquels on remet leurs péchés, et on les délivre de leurs chaînes : ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu, que leurs crimes ont irritée : ici les vérités du salut, portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché et l'amour de la justice: ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur faiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux, la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs, qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints ; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint (1).

(1) Apoc., XIV, 5.

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement, et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères ; que sera-ce, grand Dieu ! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses : pour s'y permettre des regards impurs ; pour y former des désirs criminels ; pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs ; pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent éloigne de tous les autres lieux ? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime ; de choisir votre présence, grand Dieu ! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité, et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles ? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père ! quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes ! quelle fureur de venir choisir les yeux de son juge pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation ! quel abandon de Dieu, et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de dérèglement et de licence !

Grand Dieu ! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem ; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilège. Ah ! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité ! faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés

d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paraissent sur ces monuments; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacrilèges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect, quand les morts ressusciteraient, comme vous le disiez vous-même, il n'en seraient ni plus religieux, ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté en demande une de frayeur et de recueillement; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le temple céleste (1).

SECONDE PARTIE.

Dieu est esprit de vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de grâces (2); et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste (3).

Je dis un esprit d'adoration; car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le pre-

(1) Apoc., VII, 11. — (2) Ibid., 12. — (3) Ibid., 11.

mier sentiment qui doit se former en nous, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut, et de notre propre bassesse; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence: recueillir toute notre attention. toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage, et la mettre tout entière aux pieds du Dieu que nous adorons; oublier toutes les grandeurs de la terre; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnaître plus rien de grand que lui; et par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais, hélas! où sont dans nos temples ces âmes respectueuses qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une âme qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect, au pied des autels, honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne : on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissait devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore : on vient y chercher un autre dieu que celui qui paraît sur nos autels; y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême; y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel, et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que

du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il était autrefois au milieu d'Athènes la païenne. O mon Dieu! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendraient des temps où la foi serait éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, et où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connaîtraient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères, où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs, où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple, et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Église sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics, l'extinction des schismes et des erreurs, la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité pour les pécheurs, la persévérance pour les justes. Vous devez donc y venir

avec un esprit attentif et recueilli, un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu qui puisse éloigner les grâces que l'Eglise sollicite pour vous ; et y paraître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous ; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants, qui s'exposent pour le salut de l'état ; la fin des guerres, des dissensions, et de tous les malheurs qui nous affligent : qu'ils demandent les remèdes de vos chutes et les secours de votre faiblesse ; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église par un esprit de dissipation, et par des indécences qui conviennent à peine à ces lieux criminels où vous entendez les chants profanes : et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques ; et qu'il faut, pour vous y rendre attentif, employer les mêmes agréments, et souvent les mêmes bouches, qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur, depuis longtemps levé sur nos têtes ; au lieu que les supplications ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devraient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois, et faire descendre la paix du ciel sur la terre : hélas ! les jours mauvais durent encore ; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas ; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur

demeure parmi les hommes ; l'épouse désolée redemande son époux ; le père affligé attend en vain son enfant ; le frère est séparé de son frère ; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous ; et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela ? ah ! c'est que les prières de l'Église, les seules sources des grâces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées ; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non seulement vous devez paraître ici comme des suppliants et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces ; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'action de grâces, puisque, de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connaissent pas ; de tant d'hérétiques, qui, le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur ; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paraître, que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ ; e la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc lorsque au lieu de porter au pied des autels vos actions de grâces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences ? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi ; un chrétien perfide, qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins ; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom était écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle au pied de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité, où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis ; allez, et ne péchez plus désormais de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où, fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même enfin, où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain et profane ! Ah ! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre eiv, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces pro-

messes de pénitence, ces sentiments de componction, ces mouvements de honte et de confusion dont ils ont été si souvent dépositaires; vous y venez la tête levée, les yeux errants çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un Apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications, dont ils avaient été les confidents secrets et les heureux remèdes!

Que dirai-je encore? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Église vous annonce les maximes du salut et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles: nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais, hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation: et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous venez y former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-même une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Évangile, que nous prêchons à tous les princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il peut se faire que nos faiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Évangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux: mais outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes, c'est sans doute la profanation des temples, et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y

assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur éloigné de ce lieu saint par nos profanations n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole : il ne regarde plus ses assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Évangile y fructifie ? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine : alors il suppléera même à nos défauts, il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, que servent les dédicaces des temples et les prières si solennelles que l'Église emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grâce que les bénédictions du pontife y avaient laissés, et qui attiraient sur les assistants les regards propices du Dieu qu'on y invoque.

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion : c'est dans le temple où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père, pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect, à peine

fléchissez-vous le genou, à peine regardez-vous l'autel saint, où les mystères si heureux pour vous se consomment : vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les moments d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité éternelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes ? Eh ! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution; et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse? Dans quel temps, ô mon Dieu! sommes-nous venus! et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux chrétiens de nos siècles !

Hélas! les premiers fidèles qui, aux différentes heures de la journée, s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état: d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints, tous voyant couler, avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'Agneau encore

fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Écritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant, dans l'Église de la terre, la joie, la paix, l'innocence et le profond recueillement de l'Église du ciel! que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, quoique l'Église fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les moments rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnaissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure et la décence des ornements et des parures, dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste (1); mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prière? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leurs cœurs au pied même des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Ah!

(1) Apoc., VII, 9.

quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le Souverain du ciel et de la terre vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur, et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser, par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges : c'est-à-dire des prêtres qui y sont sans cesse présents devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celles des esprits célestes. Il est vrai que par là vous nous avertissez, ô mon Dieu ! quelle doit être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres ; que c'est à nous à porter ici, gravée sur notre front, la sainte terreur des mystères que nous offrons et le sentiment vif et intime de votre présence; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie ; que c'est à nous à ne pas paraître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste, et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu ! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même; le respect des peuples ne s'y est affaibli que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu ; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale que

depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas.

Et, en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfants d'Héli, qui avaient durant si longtemps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités ; l'Arche sainte devint la proie des Philistins; elle fut placée à côté du Dragon dans un temple infâme : la gloire d'Israël fut flétrie; le Seigneur se retira du milieu de son peuple ; la lampe de Juda s'éteignit; le pontife manqua, et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il était juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avait été si longtemps outragé. Craignons de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une faible raison, qui voudraient voir clair dans les secrets de Dieu, et qui, loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de grâces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc tous ces grands motifs de religion; portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive; un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration et de louanges; ne sortons jamais de nos temples sans en remporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égarements, et de vous attacher uniquement à Dieu; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs qui sont toujours présents devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte! (1) Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer; ah! du moins tournez sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances et des assujettissements pénibles du monde : en un mot, trouvez-y les commencements de cette paix inaltérable dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem.

(1) III. Reg., x, 8.

CINQUIÈME LECTURE

JEUDI

SUR LA PRIÈRE[1]

RÉSUMÉ

Iʳᵉ Partie *Vous ne savez pas prier, premier prétexte pour vous en dispenser : il faut donc vous l'apprendre.* On se dispense de prier, parce que, dit-on, l'on ne sait pas prier ; ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes.

1° C'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. La prière n'est pas un effort de l'esprit, c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères : ainsi une âme simple et innocente est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs. Elle parle à son Dieu, comme un ami à son ami : elle s'afflige de lui avoir déplu : elle laisse parler son cœur, qui veille et parle pour elle, dans le temps même que son esprit s'égare : qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle ? Si, pour prier il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes ; vous pourriez vous dispenser de la prière, en disant que vous n'avez pas été favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit saint. Mais la prière n'est pas un don particulier, réservé à certaines âmes : c'est un devoir commun, imposé à tout fidèle : aussi lorsque Jésus-Christ apprend à prier à ses apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur et la profondeur des mystères de Dieu ; le modèle de prière qu'il leur donne, est à la portée des plus simples.

2° Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier, c'est que vous ne sentez pas assez les besoins infinis de votre âme. Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison ? à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture ? Dans vos afflictions temporelles, faut-il vous apprendre à vous-même comment vous devez exposer à

Dieu votre peine ? Donc, si vous sentiez les misères de votre âme, comme vous sentez les misères de votre corps, vous seriez bientôt habile dans l'art divin de la prière. Dites que dans la prière, vu l'immensité de vos besoins, vous ne savez par où commencer, alors vous parlerez le langage de la foi ; mais, comment osez-vous vous plaindre, que vous n'avez rien à dire à Dieu, quand vous voulez le prier ? N'y eût-il que vos crimes passés, ne vous offrent-ils rien à demander à la miséricorde divine ? Si vous êtes assez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne, la grâce singulière que Dieu vous a faite de vous désabuser du monde, ne forme-t-elle aucun sentiment de reconnaissance dans votre cœur, quand vous êtes à ses pieds ? Si, malgré votre changement, vous sentez encore ce fonds inépuisable de corruption qui doit si fort vous alarmer, ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la prière ? D'ailleurs, si vous n'avez rien à demander pour vous dans la prière, occupez-vous-y des maux de l'Église : demandez à Dieu la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis ; tout ce qui vous environne, le monde, la retraite, la cour, la ville, les justes, les pécheurs, tout vous apprend à prier.

3° Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier, c'est que vous n'aimez pas Dieu. Quand on aime, le cœur sait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime : substituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde, rétablissons-y l'ordre ; alors il ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur.

IIe Partie. *Vous ne trouvez aucun goût à la prière, second prétexte pour vous en dispenser ; il faut vous en faciliter l'usage.* Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause des dégoûts et des égarements d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable.

1° Parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source dans notre tiédeur et nos infidélités. Il est injuste de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie sera une dissipation éternelle, et que nous conserverons dans notre cœur mille attachements déréglés. Les âmes les plus retirées et les plus saintes, trouvent souvent dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui viennent troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières jusque dans le fond de leurs solitudes : et nous prétendons que dans une vie régulière, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, de plaisirs qui nous amollissent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde, et le détachement le plus rigoureux ne donnent pas

quelquefois eux-mêmes ! Rien n'est plus injuste qu'une telle prétention : pour avoir un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter ; et si vous voulez que votre cœur trouve quelque sensibilité pour les choses du ciel, il faut le vider de tant d'affections terrestres qui le remplissent. L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, dit saint Augustin, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur ; vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière.

2° Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause du peu de goût qu'on y trouve, parce que ces dégoûts viennent du peu d'usage que nous avons de la prière ; nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Premièrement, il n'y a que l'usage de la prière qui puisse dissiper ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de nos prières. Secondement, les douceurs et les consolations de la prière, sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il n'en est pas de Dieu comme du monde : le monde perd à être approfondi : mais le Seigneur, il faut le connaître et le goûter à loisir, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : c'est donc l'usage de la prière, tout seul, qui peut nous rendre aimable ce saint exercice. Mais, dit-on, comment trouver dans le monde le temps de faire un usage fréquent de la prière ? On ne manque pas de temps pour solliciter les grâces de la terre, et on manque de temps pour demander le ciel, apaiser la colère de Dieu, et attirer ses miséricordes éternelles ! Cela montre le peu de cas qu'on fait de son salut : car on ne peut point se sauver sans prier ; puisqu'un homme qui ne prie pas est un homme qui n'est point chrétien, qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance, qui n'a pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle.

3° Enfin, il est injuste de se dispenser de prier à cause des dégoûts qui accompagnent la prière, parce que ces dégoûts ne sont souvent qu'une épreuve, par laquelle Dieu veut purifier notre cœur : ainsi, loin de nous rebuter de ce que la prière nous offre de triste et de désagréable, nous devons y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandait sur nous des consolations sensibles et abondantes. Premièrement, parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées : vous vous êtes longtemps refusé à Dieu, malgré ses plus vives inspirations, il est juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce. Secondement, peut-être Dieu veut-il vous rendre par là cet exil et cet éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable. Troisièmement, peut-être veut-il vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tout

moment l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissé dans votre cœur, pour la vérité et pour la justice. Peut-être enfin par ces dégoûts. Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

DÉVELOPPEMENT

Seigneur. Fils de David, ayez pitié de moi! (Matth., xv, 22).

Tel est le gémissement d'une âme touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain médecin, dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'était autrefois la prière d'une femme chananéenne, qui voulait obtenir du Fils de David la guérison de sa fille. Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connaît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice, que le cri de sa douleur, et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Eglise nous propose pour nous animer et nous apprendre à prier ; c'est-à-dire nous rendre plus aimable et plus familier ce devoir, le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, prier, c'est la condition de l'homme ; c'est le premier devoir de l'homme, c'est l'unique ressource de l'homme ; c'est toute la consolation de l'homme : c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit-Saint.

Oui, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons n'est qu'une tentation continuelle ; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paraissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affaiblir, ou pour nous séduire ; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité

nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures ; en un mot, si, depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous est pour nous un nouveau péril : dans une situation si déplorable, ô mon Dieu ! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, si, du fond de sa misère, il ne faisait monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa faiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes ?

Le chrétien est donc un homme de prière : son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grâce de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive : elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie ; et le chrétien qui ne prie pas se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc qu'un devoir si essentiel, et si consolant même, pour l'homme, est aujourd'hui si négligé ? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des âmes retirées ; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus au cloître qu'à la cour ?

D'où vient cet abus et cet oubli si universel de la prière dans le monde ? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre : premièrement, on ne prie pas, parce qu'on ne

sait pas prier, dit-on, et qu'on y perd son temps ; secondement, on ne prie pas, parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égarements d'esprit qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc, premièrement, vous apprendre à prier, puisque vous ne le savez pas. Il faut, en second lieu, vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté.

PREMIÈRE PARTIE

Les préceptes que je vous prescris, disait autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit : ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire : Mais qui de nous pourra s'élever jusque-là pour les découvrir et pour les comprendre ? ni des connaissances qu'on ne trouve qu'au delà des mers, de peur que vous ne me disiez : Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire ? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée, et tout proche de vous ; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur : de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer, si vous vous dispensez de leur observance (1).

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connaissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur et dans notre bouche ; nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

(1) Deut., xxx, 14.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a rien pu comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes: la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière ; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins ; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis, premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu : c'est un simple mouvement du cœur ; c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères ; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre faiblesse ; et une humble confiance, qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes : elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes, un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Eglise, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits : les règles de cette science divine ne

sont écrites que dans nos cœurs ; et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une âme sainte et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugements, touchée de ses miséricordes infinies ; qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines, que la sagesse de ses conseils lui impose ; qui ne connaît pas de prière plus sublime que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur ; gémir sur sa dureté et sur son opposition à tout bien ; lui demander avec une foi vive qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui, malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu : une âme de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le prophète : *J'ai surpassé en intelligence tous ceux qui m'instruisent* (1). Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami ; elle s'afflige de lui avoir déplu : elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire : elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées ; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle ; ses dégoûts mêmes deviennent une prière par les sentiments qui se forment alors dans son cœur : elle s'attendrit ; elle soupire ; elle se déplaît : elle est à charge à elle-même ; elle sent la pesanteur de ses liens ; elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre ; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité ; elle rougit et se confond de promettre toujours, et de se retrou-

(1) Ps., CXVIII, 99.

ver toujours infidèle : voilà tout le secret et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle ?

Qui avait instruit à prier notre pauvre femme chananéenne : une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignorait les merveilles de la loi, et les oracles des prophètes ; qui n'avait pas encore entendu de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle ; qui était encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort ? elle prie cependant : elle ne s'adresse pas aux apôtres, pour apprendre d'eux les règles de la prière ; son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée, lui apprennent à prier : son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si pour prier il fallait s élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes, s'il fallait être ravi comme Paul jusque dans le ciel, pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler ; ou comme Moise, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face : c'est-à-dire, s'il fallait être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'âme, comme si elle était déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même ; contemple à loisir ses perfections infinies ; oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre ; n'est plus troublée, ni même divertie, par les fantômes des sens ; est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu : et, participant déjà à son éternité, ne compterait un siècle entier passé dans cet état heureux que comme un instant court et rapide ; si, dis-je, pour prier, il fallait être favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas

reçus et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits comme aux imparfaits; à la portée des savants comme des ignorants, ordonnée aux simples comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes; c'est la science de tout fidèle; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être; tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui; l'apaiser, lorsqu'il est irrité; l'appeler, lorsqu'il est éloigné; le remercier, lorsqu'il favorise; s'humilier, lorsqu'il frappe; lui exposer des besoins, ou lui demander des grâces.

Aussi lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier (1); il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu : il leur apprend seulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un père, tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; lui parler le langage de notre faiblesse et de nos misères; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins; implorer son secours; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes : que

(1) Luc., II, 1.

les pécheurs rentrent dans les voies de la justice ; que les infidèles arrivent à la connaissance de la vérité ; qu'il nous remette nos offenses ; qu'il nous préserve de nos tentations ; qu'il tende la main à notre faiblesse ; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même ; et pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde disposition injuste, d'où partait le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. Car faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison ; à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture ; à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage à implorer du secours ? Hélas ! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions ? ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède ? un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre ? Tout parle en lui ; tout exprime sa douleur ; tout annonce sa peine ; tout sollicite son soulagement : son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier : dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril ; qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne, ou chère ou nécessaire : alors vous lévez les mains au ciel ; vous y faites monter des gémissements et des prières ; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit, vous savez prier alors : vous n'allez pas chercher hors de votre cœur, des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine ; ni con-

sulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de votre douleur, vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah ! si nous sentions les misères de notre âme, comme nous sentons celles de notre corps ; si notre salut éternel nous intéressait autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière ; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander ; il ne faudrait pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui ; nos maux parleraient tout seuls ; notre cœur s'échapperait malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'arche du Seigneur ; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes : et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes peut-il se faire que dans la misérable condition de cette vie humaine, environnés, comme nous sommes, de tant de périls ; pétris nous-mêmes de tant de faiblesses ; sur le point à tous moments d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples ; en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur ; abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité ; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité ; emportés par les coutumes ; ébranlés par les événements ; flattés par les louanges, révoltés par les mépris, toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu : se peut-il faire que dans une situation si déplorable, nous soyons en peine, que demander

au Seigneur; que lui dire, lorsque nous venons à paraître en sa présence : O mon Dieu ! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable? ou que ne connaît-il mieux ses misères!

Ah! si vous nous disiez, à cet égard, que dans la prière vous ne savez par où commencer : si vous nous disiez que vos besoins sont infinis; vos misères et vos passions si multipliées, que vous n'auriez jamais fait, si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur : si vous nous disiez, que plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre; et que, désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos faiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier; vous laissez parler vos maux pour vous-même; vous faites de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière, et que, pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien : si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui, n'osant plus à la vue de ses chutes parler à son Dieu dans la prière, disait : *Seigneur, je me suis tu en votre présence; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi* (1). Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée. *Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous* (2). Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu! dans la profonde humiliation où me tenait devant vous la vue de mes misères, c'est que *tout homme n'est qu'un abîme de faiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge* (3). Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais venir vous plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : eh quoi! vos crimes passés

(1) Ps., XXXVIII, 3. — (2) Ibid., 4. — (3) Ibid., 5, 6.

du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements, ou à demander à sa miséricorde? Quoi! toute notre vie a été peut-être un abîme de désordre; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions; vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affaibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avaient mis d'heureux en votre âme : et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si longtemps outragé! O homme! il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir, que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin. Si vous menez une vie chrétienne; si, revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut, vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières! Quoi! la grâce singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme; ce bienfait si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun sentiment de reconnaissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible? la présence de votre bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchants infinis, qui, malgré votre changement de vie, s'opposent encore en

vous à la loi de Dieu; cette peine que vous avez encore à faire le bien; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal; ces désirs d'une vertu plus parfaite, qui n'ont jamais de suite; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle; ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de faiblesse et de corruption, qui vous reste encore après votre conversion, et qui alarme si fort votre vertu, non seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre faiblesse, tous les événements qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvements secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre : tout vous rappellera à Dieu, parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-mêmes.

D'ailleurs, quand vos propres misères ne pourraient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Eglise; des dissensions des pasteurs; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire; du relâchement des fidèles; de la dépravation des mœurs; du triste progrès de l'incrédulité; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin; plaignez-vous au Seigneur, comme le prophète, que tous l'ont abandonné; que chacun cherche ses propres intérêts; que le sel même de la terre s'est affadi; et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus, et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des princes religieux, des pasteurs fidèles,

des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes : la paix des Églises ; l'extirpation des erreurs ; le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore ? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres ; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale ; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dérisions et par vos censures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés leur irréligion et leur libertinage ; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la faiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressants, ne sauraient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur ? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier ; tous les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde, la retraite ; la cour, la ville ; les justes, les pécheurs ; les événements publics et domestiques ; le malheur des uns, ou la prospérité des autres ; tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissements, de prières, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi, tout excite votre zèle ; tout contriste votre piété ; tout rappelle votre reconnaissance : et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière ? et entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paraître en sa présence ? Ah ! que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire !

Et voilà la dernière et la principale raison qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime : il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas! il ne saurait même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur; substituons Dieu à la place du monde : alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le dérèglement de nos affections tout seul qui fait notre incapacité de prier : on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connaît presque pas; on ignore comment solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas : on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot, la prière est le langage de l'amour; et nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière? et comment prier avec des dégoûts et des égarements d'esprit, dont on n'est pas le maître, et qui la rendent insoutenable? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

SECONDE PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché est sans doute cet éloignement de ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent aurait fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu : toutes les créatures auraient été comme un livre ouvert, où il aurait sans cesse médité ses œuvres et ses merveilles : les impressions des sens, soumises à sa raison, n'auraient jamais pu le distraire

malgré lui de la douceur et de la familiarité de sa divine présence : toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité; et il n'eût été heureux, dans son innocence, que parce que le Seigneur se serait sans cesse communiqué à lui, et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu, et que le péché ait fait en nous d'étranges changements, pour nous faire une peine de ce qui devrait être notre félicité. Il n'est que trop vrai, cependant, que nous portons presque tous dans le fond de notre nature, ce dégoût et cet éloignement de la prière; et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes à qui la pratique de la vertu devrait avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égarements éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice; de sorte que le regardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme une gêne inutile, elles en abrègent les moments, et croient être quittes d'un joug et d'un assujettissement, quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière, à cause des dégoûts et des égarements d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable, parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source, premièrement, ou dans notre tiédeur et nos infidélités; secondement, ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière; troisièmement enfin, ou dans la sagesse de Dieu même qui nous éprouve, et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice, de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et

tranquille, une imagination calme et libre de tous les fantômes qui l'agitent; un cœur touché et disposé à goûter la présence de son Dieu; tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle; que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination et à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus; en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachements injustes, qui ne nous paraissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affaiblissent en nous, ou même qui nous ôtent tout à fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas! si les âmes les plus retirées et les plus saintes, si des solitaires pénitents; si un Antoine au fond des déserts; si un Jérôme, exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses; si un Benoît, purifié par une longue retraite et par une vie toute céleste, trouvaient encore, dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui venaient jusque dans le fond de leurs solitudes, troubler la douceur ou la tranquillité de leurs prières; prétendons-nous que dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent; nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière, de nouveaux hommes, purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachements qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre âme des impressions si violentes et si dangereuses; et qu'oubliant pour un moment le monde entier et ses vains objets que nous venons de laisser et que nous portons

encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah! que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes!

Et pour approfondir encore cette vérité et entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible; vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit, incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y égare sans cesse et vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites le distrait et le dissipe; si, dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même, si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux; que la vue de leurs passions, de leurs inquiètudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournisse à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à aller vous recueillir devant Dieu, et oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées; l'aveugle-

ment des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douleurs aux pieds de Jésus-Christ : vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dissipations et des inutilités mondaines : vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes, qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne saurait le donner : vous y remercierez plus vivement le Seigneur de vous avoir éclairé et discerné avec tant de bonté, malgré vos crimes de cette multitude qui doit périr : vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des âmes qui le servent, et qui, détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur insensible dans la prière n'y sent rien de vif pour son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable.

Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachements injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de désirs peut-être de plaire ; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel ? Tout y est rempli, occupé par les créatures ; où voulez-vous que Dieu trouve sa place ? on ne saurait goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre ; la manne, dit l'Ecriture, cessa de tomber, comme s'ils n'avaient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre (1).

L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume uni-

(1) Jos., v, 12.

verselle qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable : ah ! c'est une marque que votre cœur est malade ; qu'une fièvre secrète, et inconnue peut-être à vous-même, le fait languir, le mine et le dégoûte ; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu et pour tout ce qui a rapport à lui, et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachements injustes de votre cœur : voyez si vous ne tenez pas encore trop vous-même aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne ; voilà la source du mal : appliquez-y le remède : prenez chaque jour quelque chose sur vous-même ; travaillez sérieusement à purifier votre cœur : vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière ; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité ; n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même ; les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions, n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie ? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité ; au lieu qu'on souffre devant lui quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire : on s'y déplaît, on y est contraint et gêné ; on se cache devant lui comme le premier pécheur ; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur et cette confiance qu'inspire une conscience pure, et qui n'a rien à se reprocher, et l'on compte les moments où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller (1). Il veut nous faire entendre par là que la vigilance est la seule préparation à la prière ; que pour aimer à prier il faut veiller ; et que les goûts et les consolations ne sont accordées dans la prière qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance. Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement ; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance, qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance, il est vrai, mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière.

Et de là il est aisé de conclure que quand la vie du monde, même la plus innocente ; c'est-à-dire quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusements des théâtres, que vous appelez innocents, n'auraient point d'autre inconvénient que de vous rendre inhabiles à la prière : quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'aurait rien de plus criminel que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affaiblir votre foi, et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit : quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état, que par ce que vous nous dites tous les jours vous-mêmes, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui que vous ne pouvez soutenir ; je dis que, pour cela seul, la vie du monde la plus innocente est une vie de péché et de réprobation, une vie pour laquelle il n'y a point de salut. Car le salut n'est promis qu'à la prière ; le salut n'est possible que par le secours de la prière, le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière : donc toute vie qui met un obstacle essentiel à

(1) Matth., XXVI, 41.

la prière ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière ; vous le savez ; vous vous en plaignez tous les jours ; vous vous servez même de ce prétexte pour ne pas prier : et de là concluez qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde, même la plus innocente; puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts et des égarements de nos prières ; la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Car, premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul qui calmera peu à peu votre esprit; qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité ; qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de vos prières. Secondement, il faut demander longtemps avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner: les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte ; avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne, et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu pour être aimé. Le monde perd à être approfondi, il n'a de riant que la surface et le premier coup d'œil. Entrez plus avant ; ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur, il faut le connaître et le goûter à loisir, dit le prophète, pour sentir tout ce

qu'il a d'aimable (1). Plus vous le connaissez, plus vous l'aimez ; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre, que celui de le connaître et de l'aimer.

C'est donc l'usage de la prière tout seul, qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi nous voyons, que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égarements de leurs prières, prient rarement; croient avoir satisfait à ce devoir essentiel, quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques moments de dissipation et de contrainte; l'abandonnent au premier instant de dégoût; ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit ; et loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière, comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un usage si long et si fréquent de la prière ? Vous ne trouvez pas le temps de prier? Mais pourquoi le temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous mette un jour au nombre de ses saints? Vous n'avez pas le temps de prier? Mais vous n'avez donc pas le temps d'être chrétien? car un homme qui ne prie pas est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le temps de prier? Mais la prière est le commencement de tout bien ; si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah ! manquons-nous de temps pour solliciter les grâces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner au plaisir ou à la paresse? Que de moments inutiles! que de jours ennuyeux et à charge, par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de

(1) Ps., XXXIII. 9.

temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissements stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous. Grand Dieu ! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve! et qu'on est à plaindre de trouver tant de moments pour le monde, et de n'en pas trouver un seul pour l'éternité! Seconde raison des dégoûts et des égarements de nos prières; le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai que cette raison n'est pas si générale, qu'on ne voie souvent les âmes les plus fidèles à la prière éprouver constamment ces dégoûts et ces égarements dont je parle : mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie, que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles; dernière raison : qu'ainsi loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandait sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine, par les dégoûts et les amertumes de la piété? La faiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles, l'égarement de vos premières mœurs; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grâce; des viandes de l'Égypte au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver aupa-

ravant les aridités et les fatigues du désert; et en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime, que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtes si longtemps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grâce, qui vous rappelaient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si longtemps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant disputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui : n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps, avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce? Les délais et les retardements du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seraient moins solides, que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par là cet exil, et l'éloignement où nous vivons de lui, plus haïssables, et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paraîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tous les moments l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin, si, par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité qui est toujours la même, et non pas sur le goût qui change sans cesse; sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité, qui laisse au monde le même empire presque qu'a la grâce sur notre cœur? Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité

des dispositions sensibles d'un cœur qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent ne plaisent pas longtemps; et la vertu, qui n'est que dans le goût, ne saurait se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car, après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières : qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène vous conduise à lui; comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paraître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez que pour attirer plus de secours du ciel sur vos besoins et sur vos faiblesses : la foi vous apprenant que la prière accompagnée même de ces dégoûts et de ces aridités obtient les mêmes grâces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu, que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y souffrez, la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière que si elle vous offrait des attraits sensibles. Autrement, ce ne serait pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seraient pas les biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seraient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez, imitez la femme chananéenne : soyez fidèle à la prière; et, dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la félicité de tous les autres. Si vous êtes pêcheur, priez : ce n'est que par là que le publicain et la pécheresse de l'Évangile obtinrent des sentiments de componction, et la grâce d'une parfaite pénitence ; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est

promise qu'à la prière; et ce n'est que par là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs dérèglements, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire; et les trois enfants au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Église pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère; et les apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étaient réservé pour leur partage que la prière et la prédication de l'Évangile (1). Enfin, qui que vous soyez encore une fois, dans la prospérité, ou dans l'indigence; dans la joie, ou dans l'affliction; dans le trouble, ou dans la paix; dans la ferveur, ou dans le découragement; dans le désir, ou dans les voies de la justice; avancé dans la vertu, ou encore dans les premières démarches de la pénitence; priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu! répandez donc

(1) Act., IV, 4.

sur nous cet esprit de grâce et de prière, qui devait être le caractère le plus marqué de votre Église, et le partage d'un peuple nouveau ; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut.

SIXIÈME LECTURE

VENDREDI

DU VÉRITABLE CULTE

RÉSUMÉ

1re Partie. *Ne méprisez par l'extérieur du culte et de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur ; telle eût été la religion de l'homme innocent : mais, depuis notre chute, notre âme enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. De là les pratiques de la loi multipliées à l'infini ; l'Église plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut ; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allègue trois prétextes pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la religion.

1° L'inutilité de l'extérieur. On pourrait d'abord demander à ces sages du monde, si, en bannissant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils sont du moins fidèles à cet essentiel auquel ils se retranchent ; et s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors sont encore au monde : en ce cas-là, ils ne s'aviseraient guère de disputer à Dieu les dehors : c'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte : ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes qui avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété : mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, persévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur,

nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connaître les faveurs secrètes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les faibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos scandales, pour consoler les Justes par le spectacle de notre changement, pour confondre les impies, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre. Voilà à quoi sert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puique vous l'exigez des serviteurs de Dieu ; et que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers censeurs de leur piété ?

2° La fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte sa simplicité et sa faiblesse. Toutes les pratiques extérieures de la religion, c'est là, dit-on, la religion du peuple ; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force. Mais d'abord les personnes qui font ce reproche au culte extérieur, ont d'ordinaire tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles ; c'est pourtant dans le règlement des mœurs qu'il faudrait se piquer de force et d'élévation : car c'est en cela que consiste la véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, à maîtriser ses passions ; voilà ce qui fait les grandes âmes, et voilà où en sont les Justes que le monde méprise tant, et qu'il regarde comme des esprits faibles et vulgaires.

D'ailleurs vous regardez les saints usages de la religion autorisés par la foi et la piété de tous les siècles et de tous les Justes, comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère ; mais vos occupations les plus sérieuses et les plus éclatantes même selon le monde, sont-elles donc plus dignes de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un esprit de foi et de religion ? Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde et de ses vanités, et que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion : ainsi les Justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît grand et merveilleux, comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

3° Le monde oppose aux pratiques extérieures de la religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber sur la piété même. Cependant comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la religion, il est à propos de les combattre, et c'est ce que nous allons faire.

IIe Partie. *N'abusez point des pratiques extérieures de la piété.*

1° Ces pratiques sont utiles, mais c'est lorsqu'on les accompagne

de cet esprit de foi et d'amour, sans lequel la chair ne sert de rien. Comme tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine; toute religion qui se bornerait à de purs dehors, serait indigne de l'Être suprême : cependant c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église; jamais tant d'extérieur et de dévotion, et jamais peut-être moins de piété réelle et intérieure. Ce n'est pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne soient que feinte et hypocrisie : non, c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de la confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, qui leur fait illusion ; elles croient que tout est fait lorsqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes désordres : mais si nous-mêmes n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous, et si nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paiera d'un vain extérieur et de simples bienséances ? Cependant on y met sa confiance sous prétexte que :

2 Ces pratiques extérieures sont saintes : mais elles deviennent des obstacles de salut à cause de cette fausse confiance qu'elles nous inspirent ; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles rassurent la conscience, le pécheur s'imagine y trouver une ressource à ses désordres ; il se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes ; il ne craint plus de tomber dans l'endurcissement, parce qu'il se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : il est semblable au peuple Juif, qui, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra pourtant jusqu'à la fin dans son aveuglement, parce que ces dehors extérieurs nourrissaient toujours son injuste confiance. Aussi voyons-nous dans l'Évangile, que les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent, mais les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs et les maximes du monde, ne se convertissent jamais.

3° Dernier abus des pratiques extérieures; elles sont justes, mais on en abuse et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables : ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la règle là-dessus : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. La charité ne détruit pas ce que la justice édifie. Commencez par le devoir : tout ce

que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines ; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point ; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état.

—— ——

DÉVELOPPEMENT

Ce peuple m'honore des lèvres ; et son cœur est loin de moi. (Matth., xv, 8).

Voici la nouvelle alliance, c'est-à-dire la religion du cœur etablie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété qui est utile à tout, annoncée; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte des occasions d'erreur, et des prétextes de calomnie; elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la synagogue. L'institution sainte de nos sacrements, les honneurs rendus aux saints et à Marie ; les abstinences et les veilles ; la décoration des temples et des autels; l'appareil extérieur et respectable du culte; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes; celles dont l'origine, cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu; et les abus où l'ignorance et la superstition avaient conduit les simples aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Eglises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu! réparé les ruines de votre maison : vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage ; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte, Samarie et Jérusalem ne plus former comme autrefois qu'un même peuple au pied de vos autels! C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme; afin que non seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Eglise.

Mais à nos prières, il faut joindre vos exemples! vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions : et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte; je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paraissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété; ce serait un orgueil et une singularité blâmable, et vous

n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce serait l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Être souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâces, c'est toute la religion des esprits bienheureux ; c'est celle des Justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi. C'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine : enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui ; notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère ; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre ; ce sont des symboles, des ombres, des

énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles; les patriarches dressèrent des autels, la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir, jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercices et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les dicerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles; les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude

puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion : et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples; c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la faible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez, en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrais vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous, du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants; et la perte de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même? Vivez-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien

tout ce qui passe? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé, sous un extérieur encore mondain? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal? en fuyez-vous les occasions? en cherchez-vous les remèdes? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidèle? Non, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections : ah ! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile ; tous les attachements extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus à rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles avec un cœur mondain et déréglé font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines, et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs, et à leurs faiblesses honteuses, quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie : mais on n'en

voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des passions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paraît point, tandis que tout ce qui paraît est encore le même. Ah ! il en coûterait trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore ; on se reprocherait de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer ; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques, pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne saurait plus se les interdire.

D'ailleurs la même loi qui nous oblige de croire de cœur nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les faibles, et les soutenir par notre fermeté

contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les Justes, et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine : que dirai-je enfin ? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant c'est ainsi que les Justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu ; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché ; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là ; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage ; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété ; on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Eglise, l'exactitude à observer

certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple ; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force ; on voudrait une religion qui fit des philosophes, et non pas des fidèles ; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut ; et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais vous qui nous tenez ce langage, le dérèglement de vos mœurs et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires ? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles ; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la faiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison ; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison : et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure !

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination ; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie, à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes et les esprits forts et élevés ; et voilà où en sont les Justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits faibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes, qui pardonnent les injures les plus

sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent ; qui ne sentent les mouvements des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune ; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocents ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal, mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles ; et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous, au contraire, vous êtes plus faibles que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes faible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les Justes, que les règles de la religion rendent si respectables ; vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère : mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion ? Quoi, les soins de la fortune ? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret ? ces lâchetés pour détruire un concurrent, et vous élever sur ses ruines ? cet art éternel de paraître tout ce

qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paraît ? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté ? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris ? Voilà le beau et le grand de la vie de la cour : or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la prétendue supériorité de votre esprit ? tout cela vous paraît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive ? Grand Dieu ! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de faiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables ? Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe ? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire ? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'était il pas plus grand à vos yeux que David de retour de ses victoires et de ses conquêtes ? et l'orgueilleuse Michol, qui traita sa piété de simplicité et de faiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité ? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout ? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité ?

Ce qui nous abuse, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations ; et que nous ne voyons pas

des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paraissent plus qu'un atome ; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient que le faible artifice et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les princes, les souverains, ces âmes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus ; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux ; et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment ; comme les Justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît si grand et si merveilleux ; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les Justes, ne croyez pas que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère faible et borné : je parle des Justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi ; de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étaient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la

véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étaient des hommes simples, religieux, fervents : un docteur et un prophète répondaient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes ; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple ; les grands apôtres eux-mêmes. pleins de cet esprit, qui est le seigneur des sciences et la source des lumières, venaient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs ; et, pour être spirituel, il ne fallait pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchait à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion : les fidèles assemblés offraient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et dans des cantiques spirituels : ils célébraient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité qui précédaient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeait avec action de grâces : ils se donnaient le baiser de paix en soupirant après cette paix inaltérable qu'ils n'attendaient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devait consommer dans le ciel : ils lavaient les pieds de ceux qui évangélisaient les biens véritables, et les arrosaient de leurs larmes : ils traversaient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ : ils recevaient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu. et leur offraient les effusions sincères de leur cha-

rité : leurs familles étaient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenaient des actes de religion : des prières pures et simples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfants instruits à connaître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreusement devant les tyrans ; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur ; voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinements de leur piété. Cependant, ces hommes simples, c'étaient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Église ; des hommes à qui l'Esprit saint n'avait pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avaient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivants ne changèrent rien à cet esprit : on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avaient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avaient consommé leur sacrifice ! quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leur corps, qui avaient échappé à la fureur des tyrans ! Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés ? que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes ! que de dons et de richesses consacrés à la majesté du culte ! que de pieux établissements pour aider à la foi des chrétiens ! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur ! Peut-être était-on allé trop loin, car je ne prétends pas tout justifier ; mais que sais-je, ô mon Dieu ! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoraient pas davantage, que tous les vains raffinements de notre siècle ? du moins s'il y avait des abus, ils ne déchiraient pas

votre Église comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étaient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance qui ne connaît plus de joug, et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous; il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion : c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public; et on connaît bien des personnes à qui on serait bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion

plus dangereuse que celle que l'on blâme; et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrais pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une satire éternelle de la vertu même : je voudrais qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphèmes, non seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi, et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourrait croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée : c'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente qu'il est à propos de maintenir ; il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent ; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants : les vierges folles et les vierges sages étaient toutes parées de même, portaient dans les mains les mêmes lampes, couraient au même festin ; c'était l'huile de la charité qui les discernait : et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Ce que saint Paul disait autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : *elles sont utiles*, *elles sont saintes*, *elles sont justes* (1); mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché ce qui n'avait été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles; et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur, comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections.

(1) Rom., VII, 12.

l'inclination dominante de notre âme : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur : Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Église visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques, et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Être suprême ; ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics, et des cérémonies bizarres; qui ne réglaient point l'intérieur, et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient, ni la guérir, ni même la connaître.

Cependant, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église. Hélas! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors : jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solennels; jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être

moins de piété; et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspirerait l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyait voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre; et nous serions consolés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs; lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui, leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or, voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur

infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints, que la miséricorde; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah! Dieu n'a que faire de vos biens, mais il demande votre cœur: et votre argent périra donc avec vous. Ainsi on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels : mais l'ambition est toujours démesurée, mais l'envie ronge toujours le cœur, mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes, mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté : ah! le Seigneur rejette vos présents : vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles, mais la vie va toujours même train, mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis, mais les plaisirs n'y perdent rien, mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements : ah! vous participez donc à la table de Satan, et non à celle de Jésus Christ; et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paraît les menacer, on a recours aux prières des gens de

bien ; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses, on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il voulait nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère; ah! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous vous réservez le privilège de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin ? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte : on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Eglise lui a consacrées ; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense : ah ! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes ! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps ; puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres ! et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans son prophète faisait autrefois à des prêtres, lesquels sous la sainteté de leurs vêtements, et les marques augustes du sacerdoce, cachaient un cœur profane et souillé : Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels ; je leur arracherai ces

signes inutiles de mon culte, qui cachaient un cœur plein d'iniquités et de souillures, et je délivrerai mon lin et ma laine, qui couvraient leur ignominie (1).

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de chrétien: vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fond et la vertu : vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paraissent au dehors des ornements saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au-dedans est plein d'infection et de pourriture ; vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Ecriture : Il était revêtu d'or pur, les dehors en étaient brillants, mais le dedans était vide, et il n'était pas solide, dit l'Esprit de Dieu (2). En vain vous immolez dessus des victimes ; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes de victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paraissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu ; il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété.

Mais comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond ; la vie même de la cour nous accoutume à ne pas faire grand cas des dehors et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères ; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables dont nous savons que le cœur répond à tout le

(1) Osée. II, 9. — (2) Exod., XXXVIII, 7.

reste. Nous voulons qu'on nous aime, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme ? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paie d'un vain extérieur et de simples bienséances ? croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse ? croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages ?

Mon Dieu ! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies ! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne sont faux que dans la religion ; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi, et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle ; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles sont saintes, et elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas : le cri de la conscience ne tarde pas à se faire entendre ; on ne trouve au dedans de soi, pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du dérèglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais

les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience, elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même : les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme : on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence : si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles : ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes ; on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage ; et on se fait, des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain ; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu, on cultive leur amitié, on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance, on les intéresse à demander à Dieu notre conversion, et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation et à la retraite : on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs : on favorise tout ce qui peut

être utile au bien : on se choisit un guide fameux et éclairé : on paraît plus souvent au pied du tribunal sacré : on est de toutes les assemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisait pas autrefois de scrupule : on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même ; le cœur toujours plein de jalousies, d'antiphaties, de désirs d'élévation et de faveur ; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés ; l'humeur et la hauteur dans un domestique point adoucies ; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli pas moins excessive. Malgré tout cela, on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété : qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère : c'est par là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra, jusqu'à la fin, dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitait, de siècle en siècle, bornaient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disaient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel ; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandements, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtements, c'est d'ôter le mal qui est au

milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissaient toujours leur injuste confiance. Quand ils étaient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout à fait le Dieu de leurs pères, ils avaient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappelaient facilement de leurs égarements ; ils leur faisaient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice : en un mot, quand ils étaient devenus idolâtres, et ennemis déclarés du Seigneur, il n'était pas impossible d'en faire des pénitents. Mais tandis qu'ils persévéraient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah ! les prophètes avaient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassurait toujours : les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittaient scrupuleusement, ôtaient aux vérités terribles qu'on leur annonçait de la part de Dieu toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains, se convertissent ; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avaient vécu sans défiance : semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portaient en apparence les armes pour sa gloire ; mais, ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Écriture, des marques d'idolâtrie, et l'on découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avaient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles (1).

(1) 2. Mach., XII, 40.

Et telle est la destinée des âmes dont je parle ; elles combattent sous les étendards de la piété, elles paraissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi, elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance : mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire mille passions injustes, qui, devant Dieu, les avaient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles.

Hélas! un ennemi des chrétiens leur reprochait, autrefois, que les préceptes de l'Evangile étaient à la vérité admirables ; que rien n'approchait de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ ; mais qu'elles étaient si peu à la portée de la faiblesse humaine, qu'il ne croyait pas que personne pût les accomplir. Mais qu'auraient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la faiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne réglaient que les dehors? qu'en coûte-t-il, en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés ? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne ; c'est de haïr un monde qui nous rit, et qui nous recherche ; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent, c'est de cacher les défauts et de dire du bien de ceux qui nous calomnient ; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et

voilà ce qui faisait tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ : voilà ce qui leur en faisait si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affaiblir et de le combattre ; voilà pourquoi non seulement on borne là toute la piété, mais on les préfére même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes ; et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous ; aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligerait d'agir, on agit lorsque nos besoins devraient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin, et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfants, et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles, et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur ; et, pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et

on le précipite dans des amours étrangères ; on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Chrit, et l'on ne voudrait pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi pour ménager sa faiblesse et le gagner au Seigneur ; on s'impose une multitude de prières saintes, et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères, et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine*, et que *nous nous séduisons nous-mêmes* (1).

Que dirai-je, enfin ? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Eglise ordonne de suivre et d'écouter. Oui, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père : les vérités les plus simples, dans sa bouche, tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient : l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Eglise, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles, c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir, c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi ; c'est la maison de prières où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront ; c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter ; et cependant on aura du goût

(1) Jac., I, 26.

pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient, et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle : Tout ce qui combat une obligation essentielle ne peut être une œuvre de la foi de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir ; tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît ; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais l'œuvre de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance ; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais ; et ce qu'il pourrait avoir de pénible est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Évitez donc également les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est ; mais dès

11.

que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une faiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes : et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses ; et que rien n'est si petit et si puéril qu'une âme que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation ; le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connaissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité.

SEPTIÈME LECTURE

SAMEDI

SUR L'EMPLOI DU TEMPS

RÉSUMÉ

Ire PARTIE *Connaissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisièmement, enfin, il est irréparable : et ce que nous avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1° Le temps est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier père, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avons reçue ; bien plus, autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle aurait dû dans le moment même nous être ôtée : cet arrêt de notre condamnation et de notre mort n'est suspendu que parce que Jésus-Christ est mort à notre place : outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidents, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés jusqu'ici ! La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine ; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour : donc, passer ce temps et ces moments en inutilités, n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité ? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisserait inutile un trésor immense dont il serait héritier, sans l'employer, ou pour établir sa fortune, ou pour s'élever aux honneurs ; quelle folie donc à nous de ne faire aucun

usage du temps, qui est un trésor tout autrement estimable, dont nous avons hérité : puisqu'il peut nous servir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ, dans cette société immortelle de bienheureux qui seront tous rois : et cela, pendant toute l'éternité ? Cependant, ce temps dont il n'est point d'heure et de moment qui, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel, dont la moindre perte devrait nous causer les regrets les plus vifs et les plus cuisants ; ce temps nous est à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

2° Le temps est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siècles, du moins les jours et les moments perdus ne formeraient qu'un point imperceptible dans un si grand espace, et nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères ; mais nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps, et aux bienséances ; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité ? et nous ne savons quel usage faire de ce qui nous reste ; et nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié ! Car ne devrions-nous pas penser que dans ce peu de temps que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier ? Dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie : comment donc peut-il nous rester du temps pour des plaisirs et des inutilités dans une vie aussi courte et aussi criminelle ? Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre ? Insensés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé, on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre sentence éternelle : et ce jour unique nous est à charge, et nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles : nous cherchons comment l'abréger, et nous arrivons au soir, sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé, que de nous être rendus encore plus criminels ! Et que savons-nous si l'abus même que nous en faisons n'obligera pas la justice divine à l'abréger ? les morts soudaines et imprévues étaient autrefois des accidents rares ; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des moments vides dans la journée ; qu'il faut savoir s'amuser, et passer le temps à quelque chose. Quoi ! le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée ? On est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser

innocemment, et passer le temps à quelque chose ? Eh ! le chrétien, l'héritier du ciel, n'est-il sur la terre que pour s'amuser ? Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassements innocents dans la vie : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel ; ou si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos délassements mêmes.

3° Le temps est irréparable, premièrement : parce que sans doute Dieu a attaché à chacun des moments de notre vie, des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification : or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces, qui leur étaient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devrait nous avancer vers le ciel : or les jours et les moments perdus nous laissent en arrière : ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisièmement, parce qu'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence et de satisfaction : et on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible ; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité : or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

IIe Partie. *Connaissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments ; c'est de les remplir dans l'ordre et selon la volonté du Seigneur, qui nous les donne. Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps ; il consiste :

1° A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état, les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment, et à ne pas chercher les places et les situations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations ; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parce qu'en rentrant au dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, des réflexions tristes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles : mais nous nous trompons. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; et ce n'est que pour les âmes justes que le temps ne pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage ; or outre que l'inquiétude, par ses agitations et son inconstance, ne saurait nous faire trouver cette paix et cette joie qui

ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, elle ne sanctifie pas non plus l'usage de notre temps, puisqu'une vie de dérangement est entièrement opposée à cette vie d'ordre et de règle que Dieu exige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel ; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : on croit bien employer son temps ; mais on prend encore le change en cela, parce ce qu'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandait pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2° L'ordre, qui doit régler et sanctifier l'usage de notre temps, consiste à regarder comme les plus essentielles et les plus prévilégiées de nos occupations celles que nous devons à notre salut : c'est l'unique moyen de réparer en quelque manière la dissipation de cette partie de notre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable ; toutes nos autres occupations nous paraissent essentielles, nous n'oserions y toucher : et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce que l'on retranche, ce sont les soins du salut : on ne trouve jamais de temps pour cela : et si l'on donne quelques moments à Dieu, ce sont ceux dont le monde ne veut plus, et dont nous sommes peut-être embarrassés. Voilà l'usage que les personnes, mêmes qui se parent d'une réputation de vertu, font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre ; et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers, ils ne sont pas dignes de nous : les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée ; car nous nous devons à Dieu avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : Dieu a les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison ; c'est donc pour Dieu premièrement que nous devons en faire usage, et nous sommes chrétiens avant que

d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

On dira qu'on croit, en remplissant les devoirs pénibles et infinis de son état, servir Dieu et travailler à son salut. Il est vrai ; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi et dans un esprit de religion et de piété ; car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui. Cela étant, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde. On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes ; mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, c'est devant Dieu une vie perdue. En effet, serait-il juste qu'il nous tint compte, au jour terrible, de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever sur la terre ; et qu'il mît au nombre de nos œuvres de salut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil ou l'intérêt pour principe ? Tout ce qui n'est pas fait pour le ciel, temps perdu pour l'éternité.

DÉVELOPPEMENT

Je suis encore avec vous un peu de temps. (Jean, VII, 33).

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes : les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient : les autres n'y sont que pour chercher sans cesse, dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire : les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sen-

tir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrègent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps, dont nous paraissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous donne, parce qu'il est court; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connaissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas; connaissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par là, nous éviterons et les périls de la vie oiseuse, et les inconvénients de la vie occupée; c'est le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes : les grands avantages qui peuvent nous en revenir; le peu que nous avons à les posséder; et enfin tout espoir de retour ôté, si nous venons à

les perdre. Or, voilà les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin, il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité : oui, l'homme condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devrait recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoique enfants d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie; nos jours, nos moments sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix; et le temps que nous perdons si vainement, est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort, et le mérite de son sacrifice.

Non seulement comme enfants d'Adam, nous ne méritons plus de vivre; mais tous les crimes même que nous avons ajoutés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre : tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère ; e toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidents, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie,

qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de grâces, qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu ; et passer ce temps et ces moments en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà le premier crime attaché a la perte du temps : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel ; et que nous dissipons comme la chose la plus vile, et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme, lequel héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions. et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité. ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde ; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, et à des grandeurs humaines ; hélas ! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au dessus même des césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle des bienheureux, qui seront tous les rois. et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis: nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non seulement il est le prix de notre éternité; mais de plus, il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces

pertes passagères: du moins, les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu ; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans les ténèbres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas! où prendre des jours et des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez le nombre de nos crimes passés, que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans ! hélas, dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie : le temps serait encore trop court ; et il faudrait que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité, dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne ? Grand Dieu ! quelle place peuvent

donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffirait pas tout entier pour expier un seul de mes crimes ?

Ah ! y pensons-nous ? un criminel condamné à mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre ? se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé ? en serait-il embarrassé ? chercherait-il des amusements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance ? ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée ? ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu'on lui aurait accordé ? Insensés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé ; nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur, et changer la rigueur de notre sentence éternelle ; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles ; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie ; nous cherchons comment l'abréger, à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie ? Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie ! que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisait de la vie ! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples ? C'était autrefois

des accidents rares et singuliers ; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours : soit que nos crimes nous attirent ce châtiment, soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent ; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu le loisir de connaître, loin de les détester ; sans le secours des derniers remèdes de l'Église, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie !

Venez nous dire, après cela, qu'il y a bien des moments vides dans la journée ; qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée ? mais c'est là votre crime, de les laisser dans ce vide affreux ; les jours du Juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée ? mais tous vos devoirs sont-ils remplis ? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies ? Le temps est si court, vos obligations si infinies ; et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée ? Mon Dieu ! que de saints solitaires se plaignaient que les jours passaient trop rapidement : ils reprenaient sur la nuit ce que la brièveté du jour avait ôté à leurs travaux et à leur zèle ; ils trouvaient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques ; il ne leur restait pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles : et nous, chargés d'une

multiplicité pénible de soins ; et nous, au milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments ; et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs ; nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paraît trop long pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom !

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose ; mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence ? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré ? mais le temps passe lui-même si rapidement ; et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite ? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme ? et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser ?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie ? Il y en a, j'en conviens : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés ; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel : mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous les devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine ; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes ; c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile, au sortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui

dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard! Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours? la passion du jeu n'est presque jamais seule; et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres : voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires, pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah! combien de réprouvés, au milieu des flammes éternelles, ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire! et si leur demande pouvait être exaucée, quel usage ne feraient-ils pas d'un moment si précieux! Que de larmes de componction et de pénitence, que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance! Cependant on leur refuse ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux : et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera : et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours ; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand,

c'est que non seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable ; et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car, premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces temps perdus et passés dans l'inutilité sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avait préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devons faire, le rapport qu'ils devaient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées le sont aussi : les moments de Dieu sont finis et ne reviennent plus ; le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des moments inutiles; et avec eux nous avons perdu des grâces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avait destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devait nous avancer d'un degré vers le ciel : or, les jours et les moments perdus nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin, qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs

années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grâce, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, et consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car, après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible, qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes; c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avait laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle : ce temps, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment; on ne saurait donc plus revenir sur ses pas, et réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons devient un point fixe pour notre éter-

nité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments, vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années, de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments, dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure ; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles pour nous laisser le temps de faire pénitence ; des moments que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé ; des moments que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des moments enfin dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière ? Grand Dieu ! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue : il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité : toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle et qui la ramasse. Grand Dieu ! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter ? la dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années ? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles ? Quelle vie, grand

Dieu ! pour une âme destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos Saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité ! quelle vie qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent !

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse, il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

SECONDE PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, la plupart de ceux qui m'écoutent ont, sans doute, opposé en secret que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile ; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état ; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie ; et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments ; c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne : la vie de la foi est une vie de règle et de sagesse : l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le dérèglement

de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant, la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile; une vie toujours laborieuse et toujours vide: leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes ; qui les font courir çà et là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles: et en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste, premièrement, à nous borner aux occupations attachées à notre état, à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient; et ne pas compter parmi nos devoirs les soins et les embarras que l'inquiétude, ou nos passions toutes seules, nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps, celles que l'inquiétude, ou les passions toutes seules, nous forment.

L'inquiétude ; oui, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'est plus triste pour la plupart des hommes que de se retrouver avec eux seuls, et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent, que des attachements criminels nous souillent, que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur : en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occu-

pations, et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes : nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui, et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir, et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais, hélas ! nous nous trompons : l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, et dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place ; c'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées ; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes ; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent : jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres : les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place : le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa desti-

nation et son usage ; et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne règle point sont des moments perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs; si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe ; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps ? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paraisse occupé du frivole et des plaisirs : des soins plus sérieux et des occupations plus solides succèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs ; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'état, au prince, aux soins publics ; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie ; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles, et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes : la religion veut qu'on craigne ces

situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres nous y appelle ; et que, par son propre choix, on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé, au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas ! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut, ou la condamnation éternelle qui nous attend, est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devraient être, pour nous, tristes et onéreux; et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devrait nous paraître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité ; c'est la première maxime de la foi, et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même ; ni souvent même nos talents : nous ne consultons que nos passions, que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères : nous voulons paraître sur la scène, et devenir des personnages ; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paraissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une âme fidèle nous paraît honteux : tout ce qui nous partage entre nous et le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traî-

nent après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandait pas d'eux; et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé; et redire sans cesse qu'il serait temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours : ils paraissent gémir sous le poids des affaires ; mais ils porteraient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée: ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois ; et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus : c'est un langage de vanité; ils voudraient paraître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandait pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connaîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, si au milieu des occupations infinies attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel : ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au

délassement, à l'usage ; tout cela paraît essentiel et indispensable : on n'oserait y toucher, y retrancher : on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité ; et comme la vie est trop courte et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut : dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devrait donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques faibles restes, qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs ; quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous ; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion, ces moments de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs, nous laisse : ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu, un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût, et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetterait la vie du monde et des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au delà de laquelle se trouve l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes même qui se paren d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leu temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elle donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, au

plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité : il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre ; et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle ? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux ; les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un Seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits ; nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et qui nous lient aux autres hommes ; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manquent. Que dirai-je encore ? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent ; mais les devoirs que nous vous rendons nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment,

nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin nous nous devons à vous, ô mon Dieu ! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage ; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice, et travailler à votre salut : j'en conviens ; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire, et non pas à la nôtre ; et nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusements puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde ! On appelle une belle vie, dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants, et exercées avec gloire ; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la der-

nière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela, on a plus cherché sa propre gloire que la gloire de Dieu, si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes ; devant Dieu c'est une vie perdue : en vain les histoires parleront de nous ; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir ; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : (1) en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles ; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre ; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux ; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avait admirée.

Car de bonne foi, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre ? qu'il regardât comme un temps bien employé, le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes ? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus ?

(1) Ezech., XIII, 9.

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir? Lui direz-vous: Seigneur, j'ai remporté des victoires, j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie, je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même; vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois; vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: J'ai conduit des négociations pénibles, j'ai conclu des traités importants, j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes, je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu; vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut; vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: J'ai établi mes enfants, j'ai élevé mes proches, j'ai été utile à mes amis, j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété; vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: J'ai fait des études profondes, j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux.

j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes, j'ai fait valoir mes grands talents, et les ai rendus utiles aux hommes ? Hélas ! le grand talent qu'on vous avait confié était celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des Saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état, je me suis fait des amis, j'ai su plaire à mes maîtres ? Hélas vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Non, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avaient gouverné les états et les empires, qui semblaient faire mouvoir l'univers entier, qui en avaient rempli les premières places, qui faisaient tout le sujet des entretiens, des craintes, des désirs, des espérances des hommes ; qui occupaient presque seuls les attentions de toute la terre, qui portaient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort ! tandis que les jours d'une âme sainte et retirée, qu'on regardait comme des jours obscurs et oiseux, paraîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes : le temps est court, il est irréparable ; il est le prix de votre éternelle félicité ; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes frères, dit l'apôtre, le temps est court (1) ; usons donc du monde comme si

(1) Cor., VII, 29.

nous n'en usions pas ; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas ; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas ; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe : et ne comptons de réel dans toute notre vie, que les moments que nous aurons employés pour le ciel.

DEUXIÈME SEMAINE

PREMIÈRE LECTURE

DIMANCHE

MOTIFS DE CONVERSION

RÉSUMÉ

Proposition. Revenez de vos iniquités passées; convertissez-vous au Seigneur.

1er Motif. *Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous, ici-bas, que dans la justice et dans l'innocence.*

La situation où vous êtes devant Dieu, après tant de crimes, et la triste destinée de votre âme, devraient être un motif suffisant pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie. Comment avez-vous vécu jusqu'ici? vous avez abusé de tout, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, de votre jeunesse, de vos talents, de vos biens, de vos places, de vos afflictions, des mystères, des solennités, des instructions, et de tous les autres secours que la religion vous a offerts. Quel vide, quels abîmes, quelles horreurs dans une telle vie! et que n'avez-vous point à craindre!

Mais de plus, la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez désormais à la plupart des plaisirs, la perte de vos amis, de vos proches : tout cela doit vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui se passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs : quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre conversion? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours

bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions, et le rebut du monde.

IIe Motif. *Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette sainte quarantaine ; mais à quoi vous servirait-il de le faire, si vous ne vous convertissiez pas au Seigneur ? Jeûner sans vous convertir, c'est porter le joug de la loi avec les Justes, et n'en pas partager avec eux les grâces et les consolations. Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime. Ainsi agit l'impie ; pour vous, à qui Dieu a peut-être marqué ce temps de pénitence, comme le moment de votre salut, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence ; offrez à Dieu ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions, commencez par la lettre, afin que l'esprit de vie vous soit donné : c'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes allègue-t-on pour s'en dispenser ! Des infirmités chimériques, une santé faible et usée, quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence ; on n'oserait alléguer de tels prétextes, et ils ne retiennent personne, dès qu'il est question de satisfaire les passions. On dit que ce n'est pas un point fort essentiel que l'abstinence du Carême, et qu'il est assez indifférent d'user d'une viande plutôt que d'une autre : c'est-à-dire que, pour calmer ses remords, on cherche à avilir dans son esprit la majesté des préceptes divins ; comme si Dieu n'était pas également grand, soit qu'il défende à Caïn de répandre le sang innocent, soit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

IIIe Motif. *Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ, dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères.*

Ce grand spectacle d'un Dieu qui verse son sang et qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la pénitence. La croix est le seul héritage que Jésus-Christ ait laissé à son Église : elle fait proprement le grand caractère des chrétiens ; ce n'est que par la croix qu'ils sont distingués des païens : il faut donc qu'ils participent à la croix de Jésus-Christ, s'ils veulent partager avec lui sa gloire et son immortalité. Le monde, il est vrai, et nos passions, nous fournissent des croix et des afflictions ; mais ce sont là les châtiments de notre cupidité, et non pas les remèdes de nos crimes ; nous portons la croix du monde, et c'est la croix de Jésus-Christ qu'il faut porter ; afin que si nous ne pouvons éviter les croix, nous fassions du moins

qu'elles nous soient utiles. Hélas ! la croix de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante que celle du monde : il adoucit le joug qu'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit et qui accable. Profitons donc des grâces qui vont couler en ce saint temps de la croix de Jésus-Christ.

IV[e] MOTIF. *Plus de secours du côté de l'Église, dont les larmes et les prières, plus longues et plus ferventes en ce saint temps, sollicitent la miséricorde divine en faveur des pécheurs.*

L'Église, cette chaste épouse, ne s'occupe en ce saint temps que de la conversion de ses enfants : ses soupirs, ses longues prières, tout le corps des Justes qui prie, et qui est toujours exaucé ; les jeûnes, les macérations, les austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur, comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tout cela doit ouvrir les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute seule réconcilia le Seigneur avec son peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui en tout lieu prient pour vous en ce saint temps, et offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes ! Ajoutez à cela les instructions que l'Eglise va vous donner, si capables d'exciter dans vos cœurs des sentiments de componction, si vous ne les fermez pas à la voix de Dieu. Ne résistons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut.

V[e] MOTIF. *Plus de raisons tirées des calamités publiques, qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant nos crimes, qui nous ont attiré sa colère.*

D'où vient que ce royaume, autrefois si florissant, est maintenant plongé dans une tristesse amère et profonde ? d'où viennent toutes nos pertes et tous nos malheurs ? La colère de Dieu éclate sur nos crimes : il a regardé du haut de son sanctuaire, et il a vu toutes sortes de crimes et d'abominations au milieu de nous ; et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Mais, quel usage faisons-nous de ces fléaux publics ! nous n'opposons à la colère de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Insensés que nous sommes ! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Remontons plus haut ; les coups qui nous frappent partent du ciel, qui punit nos crimes. Finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt.

DÉVELOPPEMENT

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. (II Cor., VI, 2.)

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressements pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsque autrefois son peuple s'était égaré des voies de ses commandements, il leur suscitait des prophètes qui leur annonçaient les calamités dont leurs fautes allaient être suivies, et qui, par la terreur de ces images s'efforçaient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice; ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel; les vieillards, rassemblés dans le temple, ranimaient leur voix languissante pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques de leurs gémissements; et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissait tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paraissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyait ses prophètes, non vous annoncer des calamités funestes, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces qu'il veut vous rappeler à lui; c'est par des châtiments

réels qu'il déploie depuis longtemps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur nos crimes le feu de son indignation et de sa colère; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui, après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

Voici donc le temps de salut et de propitiation. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes; faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous. Sa croix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut!

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Église impose à tous les fidèles. Deuxième motif.

3° Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de secours du côté de l'Église, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes, et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

5° Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques qui nous affligent, et qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même

temps de l'apaiser en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence : c'est tout ce que je me propose dans cette instruction.

PREMIER MOTIF.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Église, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières; déchirez vos cœurs, et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant; qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avait résolu de punir vos infidélités (1).

Et voilà ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Église. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer : n'endurcissez point désormais votre cœur, et ne rendez pas inutiles toutes les grâces que la bonté de Dieu vous prépare ; ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir en ce saint temps : et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si longtemps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie; et, par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, et la triste destinée de votre âme. Faudrait-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous

(1) Joel. 2, 12, 13.

vécu jusqu'ici ? A quoi vos jours, vos années se sont-ils écoulés? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'ouvrier éternel qui vous l'avait donné ? Quel usage de votre jeunesse, de vos talents, de vos lumières, de votre temps qui devait être le prix de votre éternité ? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgrâces, qui dans les desseins de Dieu devaient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence ? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de Justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolutions! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques heures et quelques mouvements de grâce, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des grâces méprisées.

Qu'attendez-vous donc pour revenir à votre Dieu ? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terribles aux yeux de la foi, n'ont pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui se passe, et

le malheur d'une vie licencieuse et déréglée! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui s'est écoulé de vos jours n'est que comme un point qui disparaît et qui vous échappe. Tout ce qui vous reste va disparaître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment, pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne serait pas assez longue pour pleurer votre chute; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont tout occupée! Demain on va vous redemander votre âme; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu! Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous

essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore, usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du dérèglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu, qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes vaines espérances; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertumes; dégoûté des plaisirs que la bienséance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs, portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant partout sur mes pas: que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements et vos recherches?

Grand Dieu! finissez mes peines, en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions : soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Écoutez mes désirs, et fermez les yeux à mes faiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon âme. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu; c'est la faiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre par-

tage. Arrachez-moi au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait; et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes et les désirs que Dieu vous inspire depuis longtemps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette démarche, le temps de pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

DEUXIÈME MOTIF.

Oui, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous et la grâce? Vous porterez avec les Justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les grâces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de la vie, c'est la fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne et que, sous prétexte que l'observance de la lettre ne ser de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paraiss inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde d Dieu, et qui ne trouvant plus de ressource dans la religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous le secours, en cherche une dans le désespoir, et dans le mé

prix affreux de son salut. Mais vous que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice; vous à qui il fait encore entendre, dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous moments la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes; entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné : soumettez-vous à Dieu, en vous soumettant à la loi de l'Église, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent : plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte; c'est s'unir avec les Justes; c'est craindre de désobéir à Dieu, c'est respecter ses lois saintes; c'est rendre hommage à la religion, ce n'est pas mettre un nouvel obstacle aux grâces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot, le pécheur qui observe la loi peut du moins espérer toujours; celui qui la méprise est déjà condamné.

Et cependant, où sont ceux qui observent cette loi sainte? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser! Oui, que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir? Des infirmités chimériques : mais hélas! les opposez-vous au monde, aux plaisirs mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence? Une santé faible et usée : mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres mille fois plus dures à porter que le joug de Jésus-Christ? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence : hélas! mais n'en éprouvez-vous pas

tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane? vous en abstenez-vous pour cela? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'ostentation dans vos démarches envers les hommes? N'êtes-vous donc faux et injuste qu'envers Dieu? Qu'avez-vous donc à opposer encore? un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable? Eh quoi! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendrait-elle moins coupable? Nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuse? Et ce qui devrait vous alarmer, deviendrait donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression, et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à vous, à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendraient innocents, si le long usage de la volupté tout seul les dispensait devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on aurait honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre; mais qu'au fond user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, sur quoi il faille tant sonner l'alarme, et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes : comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier des hommes de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que

sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence ; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Église, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Le saint vieillard Éléazar était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi ? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu ? Les trois jeunes Hébreux, à la cour du roi de Babylone, n'avaient donc que des frayeurs puériles, puisqu'ils préféraient la simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens Justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques un scrupule vain et puéril ?

Eh ! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur ? Avaient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous ? Étaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence

n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Étaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte! On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestiges dans le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres de l'année, que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos temples, où les ministres pleurent encore entre le vestibule et l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Église. Au dehors les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès mêmes de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les îles éloignées, dit l'Esprit de Dieu, voyez ce peuple infidèle, ennemi de Jésus-Christ, et qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tous ses mystères. Entrez dans ces villes profanes aux temps destinés à la célébration de leurs jeûnes. Quel recueillement, quelle abstinence! quelles purifications, quelles prières! quelle sévérité d'observance! quelles peines imposées par la loi de leur faux prophète, devenue leur loi publique, contre les transgresseurs, s'il s'en trouvait un seul! Tout y annonce au dehors leurs jours de jeûne et d'abstinence; et au milieu de nos villes, nous qui nous vantons d'être le peuple choisi, nous qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères; et le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi en effet une seule famille où le carême s'observe universellement? Cherchez une table dans le monde qui ne soit pas chargée de mets défendus, et où il ne se rencontre quelque infracteur du précepte? Et ce n'est pas assez de le violer: loin de cacher sa honte et sa transgression dans

l'enceinte de sa famille, on le viole avec éclat; on attire chez soi des complices de sa désobéissance; on les autorise par son exemple; on les force souvent par ses persuasions; et comme si ce n'était pas assez du crime de l'infraction, on y ajoute celui du scandale.

Venez nous dire après cela que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Église, de vous séparer comme un anathème de tout le corps des Justes, de ne faire aucun usage des secours que la religion vous offre, d'être à vos frères une occasion de chute et de scandale, et en un mot de contribuer, autant qu'il est en vous, au relâchement des mœurs et à l'extinction de la foi et de la piété parmi les fidèles ?

Voilà des motifs bien pressants pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix et l'exemple de Jésus-Christ, que l'Église nous met devant les yeux en ces jours de salut.

TROISIÈME MOTIF.

Ce grand spectacle pourrait-il vous devenir inutile? Le prix de son sang qui a effacé les péchés du monde, et qui va couler plus abondamment sur vous, pourrait-il vous laisser encore tout couvert de crimes et de souillures?

Car sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Église. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est là l'esprit de notre vocation, et le fondement de notre espérance. Hors de là, nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du

monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitaient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices.

C'est donc la croix de Jésus-Christ qui fait proprement le grand caractère des chrétiens, et la seule voie de salut que Jésus Christ est venu ouvrir à ses disciples. Or comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec Jésus-Christ crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassements, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la croix? Où paraît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions, que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont là des croix de la cupidité. Ce sont les châtiments de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice, et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est la croix de Jésus-Christ dans nos mœurs? Que souffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos penchants, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples? Où est cette croix que nous portons, et sans laquelle il faut renoncer à Jésus-Christ? Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies, c'est-à dire la croix du monde et du démon. Hélas! celle de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante, et nous la rejetons : celle de Jésus-Christ rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons : celle de Jésus-Christ adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons : celle de Jésus-Christ est le prix de l'éternité, et nous la méprisons.

Quelle folie! Nous ne pouvons éviter les croix ici-bas ; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions; souffrons du moins

en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde, comme pour servir Jésus-Christ; souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde; nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je, que nos peines seront les mêmes? Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui; et le joug du monde est un joug de fer, qui meurtrit et qui accable. Les violences de la croix sont mêlées de mille consolations, et celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grâce calment le cœur, et ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'âme dans la joie et dans la paix, et les agitations du crime la troublent et la dévorent. Les épines de la vertu portent avec elles leur douceur et leur remède; et celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience, et le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Évangile font des heureux, et les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les grâces qui vont couler de la croix de Jésus-Christ vous offrent donc une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prières mêmes de l'Église, plus longues et plus touchantes, rendent, durant cette sainte carrière, le ciel plus propice aux pécheurs.

QUATRIÈME MOTIF.

Les soupirs de cette chaste épouse qui ne s'occupe en ce temps que de la conversion de ses enfants, qui ne prolonge la tristesse et l'harmonie de ses cantiques que pour attirer les regards et les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent, ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des Justes qui prie, et qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Église et aux misères de nos âmes.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tant d'âmes justes qui affligent leur chair par le jeûne et par la retraite, et dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes. Hélas ! s Judith toute seule dans Israël, affligeant son âme sous la cendre et sous le cilice, réconcilia le Seigneur avec son peuple et détourna de lui les effets de son indignation e de sa colère, que ne devons-nous pas attendre de tan d'âmes fidèles, qui, répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce saint temps pour vous, et offrent au Seigneur leurs jeûnes et leurs macérations, pour obteni le pardon de vos crimes! Que ne devez-vous pas attendre de tant de saints pasteurs qui offrent leurs âmes et leur travaux pour vous enfanter à Jésus-Christ; de tant d'ana chorètes pénitents, de tant de vierges pures, qui dans l fond de leur retraite gémissent comme la colombe, désar ment le bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, e changent ses foudres en des rosées de bénédictions et d

grâce ? Que de secours la religion présente à votre faiblesse ! que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence !

Je pourrais encore ajouter les instructions que l'Église vous donne par la bouche de ses ministres. Hélas ! si autrefois la lecture de la loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvela tout Jérusalem, si tout le peuple fondit en larmes, si les grands et les prêtres eux-mêmes, touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes et renvoyèrent les femmes étrangères, que ne peut pas pour votre salut le zèle de tant de ministres, qui vous annoncent les paroles de la vie éternelle ! Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Évangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère !

Oui, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée ; elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, l'âge peut séduire, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la vérité perce le nuage : le grand, le solide de la religion prend, dans un bon esprit, la place de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici

que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, qui vous ouvre, en ce temps de propitiation, tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Église fait pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout s'empresse à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égarements et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule? Que reste-t-il à faire au Seigneur? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvements de sa grâce : il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage : il réunit toutes les prières de l'Église en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore? châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques, répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avaient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'était la seule ressource qui restait à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parlait en vain au fond de nos cœurs ; il nous frappe pour se faire entendre.

CINQUIÈME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en faiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces, et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affaiblir la force et le succès. La paix, autrefois entre nos mains, s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendues nécessaires. La France, que nos premières années avaient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde : et nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement ? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes ; leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète (1), et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous : les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres mêmes sans piété ; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères

(1) Ps. ci, 20.

auraient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux mêmes à qui il s'étudie de plaire.

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des lieux de prostitution, par le dérèglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; et les mœurs publiques devenues des scandales publics.

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne: la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie; et ce royaume autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Église, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentiments le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules.

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue; le courtisan toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le péril de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété pour attirer les largesses du souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ses faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés.

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de

sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis, nos enfants, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets; et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtiments, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant, quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publiques : que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement, de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires, des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets, des dérisions souvent et des chants satiriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation et qui nous ont toujours consolés de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien Père reprochait déjà de son temps à nos ancêtres (1).

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut : nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du ciel, que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand l'épouvante et la terreur dans nos armées, et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Sei-

(1) Salvianus.

gneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous; et alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disait autrefois le grand-prêtre Eliacim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens; souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confiait dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots. Ainsi disparaîtront devant vous vos ennemis, continuait ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissements d'un cœur brisé, et d'un repentir vif et sincère (1).

Et voilà ce que le pontife saint (2) qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il a marquées par une indication solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Finissons nos désordres, a-t-il dit, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le

(1) Judith, IV, 14, 22. — (2) Monseigneur le cardinal de Noailles, devant qui ce sermon fut prêché à Notre-Dame.

poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés, mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété en secondant ses désirs. Récompensez ses soins en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, et ne rendez pas inutiles, par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu, que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi ! Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre ? Vous avez mis tout en œuvre pour empêcher votre créature de périr ; vos grâces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles : que dirai-je encore ? un cœur même tendre pour le bien ; un cœur né avec des sentiments de vertu et de droiture ; un cœur qui se refusait aux excès, qui ne paraissait point fait pour le dérèglement, qui ne cessait de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma faiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici pour me laisser périr sans ressource ; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance ; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles.

DEUXIÈME LECTURE

LUNDI

DE LA MORT

RÉSUMÉ

1re Partie. *La mort est incertaine : pensez-y donc, puisque vous ne savez à quelle heure elle arrivera.* Cependant c'est son incertitude même qui fait que nous n'y pensons pas : or je dis que c'est là, de toutes les dispositions, la plus téméraire et la moins sensée. En effet, un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? quoi ! parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ? ce devrait être tout le contraire. Aussi, le grand motif dont Jésus-Christ s'est servi pour nous exhorter à veiller sans cesse, c'est l'incertitude du dernier jour. Il n'est point en effet de motif plus pressant que celui-là : car si la mort, vue de loin, mais à un point sûr et marqué, nous effraierait, nous détacherait du monde, nous occuperait sans cesse ; son incertitude, si nous étions sages, devrait faire sur nous des impressions infiniment plus fortes. Remarquez en effet que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage.

1° La surprise de ce dernier jour que vous avez à craindre, n'est pas un accident rare ; c'est un malheur familier : il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples, puisque presque tous les hommes sont surpris par la mort.

2° Si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse ; mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché : la mort seule vous découvrira ce secret ; et dans cette incertitude vous êtes tranquille !

3° Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous les mêmes périls peut nous rassurer, ou des res-

sources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pis, la surprise n'est qu'une instruction pour l'avenir. Mais dans l'incertitude terrible de la mort, rien de cela ne s'y trouve, et surtout la surprise est sans retour, parce que nous ne mourrons qu'une fois ; et cependant nous ne sommes point alarmés !

Mais sur quoi donc pouvez-vous justifier cet oubli incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour ? Sur la jeunesse ? mais la mort respecte-t-elle les âges non plus que les rangs ? Sur la force du tempérament ? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? une étincelle qu'un souffle éteint. Après tout, prolongez vos jours au delà même de vos espérances ; ce qui doit finir peut-il vous paraître long ?

Tirons les conséquences naturelles de l'incertitude de la mort : la première, c'est que la mort étant incertaine, c'est une folie de s'attacher à ce qui doit passer en un instant ; la seconde, c'est que nous devons donc mourir chaque jour, et ne nous permettre aucune action dans laquelle nous ne voulussions point être surpris ; la troisième, c'est que nous ne devons donc pas différer notre pénitence. Voilà les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure.

IIe Partie. *La mort est certaine : pensez-y donc, parce qu'elle doit arriver.* Rien ne nous effraie tant que ce qui nous rappelle le souvenir de la mort : aussi est-ce ce que nous fuyons avec le plus de soin. Mais, si ces frayeurs étaient pardonnables à des païens, on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, 1°, je veux que vous ayez raison de craindre la mort : mais puisqu'elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : au contraire, plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris.

2° Si, en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse : mais, pensez-y, n'y pensez pas, la mort avance toujours. Que gagnez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée ? vous vous rendez la surprise inévitable.

3° Quand cette pensée ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient ? vous n'êtes pas sur la terre pour ne vous y occuper que d'images douces et riantes.

Mais, dites-vous, si on pensait tout de bon à la mort, on en perdrait la raison. Mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes

leurs actions, en ont-elles perdu la raison ? Vous en perdriez cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, qui vous séduit : mais vous y acquerriez la véritable sagesse, puisque cette pensée vous apprendrait à regarder le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des maux, les honneurs et la fortune comme des songes, le salut comme la grande et unique affaire.

Mais, ajoutez-vous, cette pensée, si on l'approfondissait, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes ; c'est-à-dire, elle serait capable de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, pour vous faire mener une vie chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce qu'on appelle des résolutions violentes et extrêmes. D'ailleurs, ne craignez rien ; quand vous iriez d'abord trop loin, les premiers transports se ralentiront bientôt : prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le relâchement : voilà, indolent et sensuel comme vous êtes, le seul écueil que vous avez à craindre. Outre cela, quelle illusion ! de peur de faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout, tandis qu'on ne trouve jamais rien de trop pour le monde.

4° C'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise, tandis qu'il la refuse à tant d'autres : c'est par la pensée de la mort qu'il veut vous ramener à lui ; c'est à ce remède que votre salut paraît attaché. Tremblez plutôt que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires, et que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut : ainsi mettez à profit, pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore.

5° Remontez à la source de ces frayeurs excessives, qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible ; vous la trouverez surtout dans les embarras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà : purifiez donc vôtre conscience : alors vous verrez arriver ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement. En effet, qu'a la mort d'effrayant pour une âme juste ? elle ne lui ôte que des choses dont l'usage est environné de plaisirs souvent criminels, et qu'elle ne pouvait conserver longtemps, et elle lui rend des biens immuables et des plaisirs éternels, qu'elle goûtera sans crainte et sans remords. Aussi la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des Justes : arrivés à cet heureux moment, ils voient sans regret périr un monde qui ne leur avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'ils n'avaient jamais aimé.

DÉVELOPPEMENT

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort qui était le fils unique de sa mère. (Luc, xv, 12).

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes ? c'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie ; en un temps où échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison, qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accoururent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère ; ils entourent avec elle le triste cercueil ; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle ; mais est-il une instruction ? ils en sont frappés, attendris ; mais en sont-ils moins attachés à la vie ? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles ?

A de semblables exemples, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs, sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines ; mais l'objet qui nous frappait, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets. nos soins, nos attachements pour la

terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des années éternelles ; et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables ? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit ; la certitude de la mort nous effraie, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain, nous endort et nous rassure ; ce qu'elle a de terrible et de certain, nous en fait craindre la pensée. Or je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine, vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre ; la mort est certaine, vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera ; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver ; c'est le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé ; et comme si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre

première destinée : l'Auteur de notre être avait d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité : il avait mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'aurait ni affaibli ni éteint : son ouvrage était concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre, ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme ; et Adam devint mortel dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que le péche est entré dans le monde* (1).

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins ; mais qui finit toujours par le trépas ; nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit ; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent ; ce feu spirituel, qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme, que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet ? et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre ?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours,

(1) Rom., v, 12.

au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient comme le roi Ezéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchant en vain, comme lui, le reste de leurs années* (1); enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse du moins comme le terme sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fonds même.

Or je dis d'abord que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée; j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur, qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre? parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire? et dans quelle autre

(1) Is., XXXVIII, 10.

affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Évangile, qui sous prétexte que son maître tardait de venir, et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah! si l'heure était marquée à chacun de nous; si le royaume de Dieu venait avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front, le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets; et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effraierait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort, qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, nous laisse tranquilles : que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre viva-

cité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez, en effet, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de la raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux; ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile : *Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années* (1). Ainsi sont morts vos proches, vos amis, presque tous ceux que vous avez vu mourir; tous vous ont laissés vous-mêmes étonnés de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui, mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous : il faudra demain rentrer

(1) Luc., XII, 19.

en lice; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été, à vos yeux, de quelques-uns de vos frères; point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau : et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple; point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre : et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais ; point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort : et Balthazar expire autour d'une table somptueuse ; point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel : et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël; point de crime qui ne puisse finir vos crimes : et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian; point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours : et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort; en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie, où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris ; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites, vous en convenez ; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse : car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères ; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice ? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur, ou dans votre péché ; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus ; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps ; si elle sera environnée de lumière, et portée au pied du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes ; vous êtes entre ces deux éternités, vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez ; la mort seule vous découvrira ce secret : et dans cette incertitude, vous êtes tranquille ? et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous ? Ah ! si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie, mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouverait de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort, qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous, à qui la foi découvre au delà des peines ou des récompenses éternelles ; nous qui devons arriver à la mort, incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je ? de la fureur (en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain), de vivre comme si nous pensions comme lui ?

Eh ! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter

de trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles ?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous rassurer; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles ; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction, qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous, ne diminue rien au nôtre : toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même qui les fournit n'en espère presque rien : enfin la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois ; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai ; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez, de votre dernier jour ? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années ? La jeunesse ! mais le fils de la veuve de Naïm était jeune : la mort respecte-t-elle les âges et les rangs ? La jeunesse ! mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous ; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance ; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course ?

Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux ; Absalon, s'il eût été libre d'ambition ; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina ; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse ! mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore ? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore, et qui saignera longtemps, dans le cœur du grand prince qui nous écoute ? Une jeune princesse, les délices de la cour ; un jeune prince, l'espérance de l'état ; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics ; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil ? et cet auguste palais, rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse ? La jeunesse ! que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource ! hélas ! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore ? sur la force du tempérament ? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus ; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort ; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau ; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas ! ce qui doit finir, peut-il vous paraître long ? regardez derrière vous ; où sont vos premières années ? que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste :

tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart, non seulement spectateurs; mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devait jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui; une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions,

des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement : rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit, avec indignation, de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant ; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages, dit l'Apôtre ? et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être ?

Cependant quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe ? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres ? Nous ne pensons pas que nous allons les suivre de près : nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles ; nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui : nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder, nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres ; nous ressemblons à ces soldats insensés, qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède

à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile : un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander ; un autre vous avance d'un degré dans le service ; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets ; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde ; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache ?

Ici je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort ?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine ; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque

vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire, ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres ; ni que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour ; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris ; regarder toutes vos démarches, comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme ; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte ; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le temps presse ; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie ? la mort, que vous porteriez dans le sein, vous permettrait-elle des délais et des remises ? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier ; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage

empoisonné qui infecte votre âme, ne saurait vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède ; hâtez-vous encore une fois d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre ? ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison ? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère ? Vous touchez à votre dernière heure, vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu : vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence ; la même surprise vous attend : vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons ; leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre : nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà les réflexions sages et naturelles, où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage, que si elle ne devait jamais arriver ; ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant, vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECONDE PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine, le rappelle en même temps à sa mort, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne ; entrer dans les abîmes de l'éternité ; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau ; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes ; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies ; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je ? nous craignons les récits lugubres, nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions ; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules : nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens, pour qui la mort était le plus grand des malheurs,

puisqu'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, et que vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas, que parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir ; il me semble au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? quoi! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre, dans la sagesse de la religion, toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir ; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir, vous rapproche d'elle; et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez : vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? Ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation au lit de la mort : elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne; la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison? mais tant d'âmes fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions, et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents, qui s'enfermaient tout vivants dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints qui mouraient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire, vous regarderiez le monde comme un exil; les plai-

sirs, comme une ivresse; le péché, comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes; le salut, comme la grande et unique affaire : est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! et que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant, ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne, mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même; cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes : c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de la piété, que de ranimer

sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle ; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent. sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connaissez pas vous-même ; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin ; et qui au sortir de là vint échouer contre la voix d'une simple femme. et trouva dans sa lâcheté, la tentation qu'il ne semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition ? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde, et tout est excès pour Dieu : on craint, et on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue, et on s'arrête, de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous

alarme : car cette impression de crainte et de terreur, est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas ! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être ! combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement ; et ne raisonnent toute leur vie, que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit, aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même ! combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous, que partout ailleurs ; et je parle devant une cour où ceux qui la composent, sont en possession d'en donner l'exemple aux autres !) combien de pécheurs, dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image ! combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devaient mourir ! C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme ; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires ? vous vous privez du seul secours qui

peut vous faciliter votre retour à Dieu, vous rendez inutile une grâce qui vous est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé ; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires, que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres, que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité, vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre ; vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion : alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit, pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore ; rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions ; venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas ; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire ; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture ; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes : mais que sont-ils devant Dieu ? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place : repré-

sentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparaître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut (alors votre seule ressource), entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction: c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez; et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle : ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au-delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui, tout couvert des plaies les

plus honteuses, qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience, finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur, n'offrez plus rien à ses yeux, digne de sa colère et de ses châtiments; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort, alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu du monde et de vos passions, non seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant, le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car, dites-moi, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle? de quoi la sépare-t elle? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avait été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls; enfin de la vie, qui n'était pour elle qu'un exil, et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même, assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inalté-

rable, qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde ; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre, et qui l'y retenaient comme captive; enfin la société des Justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu! pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher? c'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où tout ce qui plaît le plus, est ce qu'il faut le plus fuir et craindre; en un mot, où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des Justes. Gémissent-ils dans l'affliction, ils savent que leur fin est proche ; que les tribulations courtes et passagères de cette vie, seront suivies d'un poids de gloire éternelle ; et dans cette pensée, ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux, qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice : ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel ; et qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ, et leur foi plus faible, est-elle sur le point de se ralentir, ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile : ah ! le jour du Seigneur

n'est pas loin ; ils touchent à la bienheureuse récompense; et la fin de leur course, qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'Apôtre consolait autrefois les premiers fidèles : Mes frères, leur disait-il, le temps est court; le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas : réjouissez-vous donc; je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'était là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs, et la risée des gentils. Ils savaient que la mort allait essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y aurait plus pour eux, ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y serait nouveau; et cette pensée adoucissait toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur ferait pas goûter la mort, et qu'il les laisserait vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris; parce que pour des hommes affligés et malheureux comme ils étaient, la mort devait paraître une ressource. Vous vous trompez; ah! ce n'étaient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisaient leur malheur et leur tristesse; c'était là leur joie, leur consolation, leur gloire : *Nous nous glorifions dans les tribulations*, disaient-ils (1) ; c'était l'éloignement où ils vivaient encore de Jésus-Christ : c'était là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendait la mort si désirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disait l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement était un état triste et violent pour ces hommes fidèles : toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux

(1) Rom., v, 3.

moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep; comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errants loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; ce désir fait toute notre piété et notre consolation : et, pour un chrétien, ne pas désirer cet heureux moment et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste : arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde, qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé ; ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre, qu'elle avait toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions : elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité ;

elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son âme : elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son Libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs; voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des Saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissiez-vous voir ainsi terminer votre course.

TROISIÈME LECTURE

MARDI

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

RÉSUMÉ

Iʳᵉ Partie. *Vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu.*

1° Le temps vous manquera ; Dieu ne vous a pas promis ce temps, et il le refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous ? Combien d'exemples en avez-vous vus ! et Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayants pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable ? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde, dont vous pouvez le moins répondre ! Mais quand ces terribles accidents ne tomberaient pas sur vous, et qu'ils seraient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris ? et n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit ?

2° Je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le temps de venir vous dire, comme un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez :* en serez-vous plus capable de chercher Jésus-Christ ? Vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder et éclaircir tous les abîmes de sa conscience ! Grand Dieu ! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connaître et vous adorer ? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déjà conduit jusqu'aux portes du tombeau : quel usage faisiez-vous de votre raison ? et quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours ?

3° Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel usage en fait-on ? Les affaires, les dernières dispositions enlèvent ces moments, et on laisse à des intervalles moins

heureux les soins de la conscience. Alors le ministre est appelé : encore faut-il que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi.

4° Je veux que, jusqu'au dernier soupir, vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Quoi ! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions nourries depuis l'enfance, et qui sont devenues comme votre fonds, tomberont, s'évanouiront en un instant ! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le désir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ses gains ont été criminels ; qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la religion par des dérisions sacrilèges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort ! etc. Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints : leur fin sera semblable à leurs œuvres. Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique ; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez sans que l'amour du monde et ses vains honneurs meurent dans votre cœur ; en un mot, *vous mourrez dans le péché.* Opérez donc le bien, tandis que Dieu vous en laisse le temps ; n'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence.

IIe Partie. C'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience ; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de propitiation, et qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse à Dieu, Dieu se convertit à lui ; mais je sais aussi que chaque grâce dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en 1° une conséquence qui ne l'est pas moins : si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle, que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui, agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence et l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère ? Où serait donc là cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant ?

2° La nature de la grâce que vous vous promettez alors ne vous permettrait pas de l'attendre ; cette grâce qui consomme la sanctification d'une âme, cette grâce de la persévérance finale, c'est la grâce des élus et le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne ; elle manque quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtemps dans la justice ; et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ! Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes ?

3° Quand Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux espoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière ; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, et qui a servi à vous entretenir dans vos désordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font de leurs proches et de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vu souvent concevoir ; et c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4° Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière : mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Car premièrement elle n'est pas libre ; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir ; si Dieu prolongeait ses jours, ne prolongerait-il pas aussi ses crimes ? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle ; lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence ; ses larmes sont les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : ainsi le pécheur élèvera alors sa voix vers le ciel, et le Dieu juste se rira de ses clameurs ; il pleurera, et Dieu insultera à ses larmes. En vain, dans ses derniers moments, après n'avoir cherché toute sa vie que des ministres complaisants et pris au hasard, appellera-t-il auprès de lui quelque homme de Dieu le plus éclairé, le plus respecté par ses talents ; en vain ce ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, et diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes pour ne pas le jeter dans le désespoir : le ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parce qu'il sait que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion : qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ, et de le chercher en effet ? et cependant que lui permet Jésus-Christ d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoie jusque-là ? *Vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché.* Après cela, calmez-vous durant votre vie sur vos désordres ! Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu ; mais ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, et que la dernière des grâces de l'Église est souvent le dernier de ses sacrilèges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit : et cependant, si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de

la mort suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le temps, et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher ; ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

DÉVELOPPEMENT

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (Jean, VIII. 21).

Si vous n'avez pas frémi en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures. je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur ; et il me semble, qu'en exposant de si formidables menaces, il faudrait plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourraient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques, vos villes démolies, vos femmes et vos enfants menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui ; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessait de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, et l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce ; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés ; la réprobation consommée en ce moment fatal ; et une âme depuis longtemps infidèle à la grâce, menée enfin captive par son péché.

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure ; c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'est la vôtre, si vous différez de vous convertir au Seigneur. *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché* (1).

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure ? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies ; il peut se laisser fléchir : mais vous ne le fléchirez pas ; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein, que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent ; si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier ; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusque-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui : parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas. Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu

(1) Joan., VIII, 21.

irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible : la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile.

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché ; parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ. Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ, c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ : parce que, ou le temps vous manquera ; ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas ; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous à ces vérités importantes.

Je dis donc, premièrement, que vous êtes imprudents de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive ? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin ; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver ; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi,

un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours ? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle ? Ces malheurs sont-ils impossibles ? ces accidents sont-ils fort rares ? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples ? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert ? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois ! le ministre de Jésus-Christ s'est présenté ; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors ! quel retour sur vous-même ! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines ! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour ! Étiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre ? Combien de fois peut-être ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux ; et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelques leçons domestiques ? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayants ? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin serait semblable ? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus ; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein ; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous ; et ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances !

Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre

salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre ! Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise ; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourraient vous en répondre : mais vous comptez sur le temps. Eh ! qui peut être ici votre garant ? de qui les jours et les années dépendent-ils ? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes ? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions ? les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments ? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit ? n'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus.

O vous, mon Dieu, qui seul avez posé les bornes à la vie de chacun de nous ; vous qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux ; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort ; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage ; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course ou si je touche déjà au terme fatal, au-delà duquel sont la mort et le jugement !

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares, et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit nombre de malheureux. Je pourrais vous redire que la justice de Dieu les rend tous les jours très communs, et que ce qui était rare dans les siècles qui nous

ont précédés, est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidents ne tombent que sur un petit nombre de malheureux ; outre qu'il peut arriver que vous soyez de ce petit nombre, et que quand ce malheur ne devrait tomber que sur un seul de vos citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre : outre cela, je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris ; que presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée ; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit ; que lorsqu'étendu sur le lit de votre douleur, la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin ; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis qu'après même l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie, que comme une nouvelle de mort ; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paraître devant Dieu pour en rendre compte ; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines ; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paraître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre.

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez* (1). L'accablement où vous serez

(1) Is., XXXVIII, 1.

alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une âme criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison, qui déjà s'enveloppe; une langue, qui se lie et s'épaissit, une mémoire, qui se confond; un cœur qui s'éteint; vous voulez que dans cet état un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience; vous voulez qu'il approfondisse ses sacrilèges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impuretés d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué; et, en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un détail, à qui l'esprit le plus serein et la raison la plus entière pourraient à peine suffire? Vous voulez que cette âme déjà immobile, et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu; elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus, que comme on pense en dormant?

Grand Dieu, vous qui, du haut de votre justice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvements secrets de cette âme infortunée, que se passe-t-il en ces derniers moments entre elle et vous? Qu'y découvrez-vous, qui puisse réparer une vie entière de crimes, et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur de ses bienfaits, et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourments éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un désir, que vous daigniez regarder? loin de

vous fléchir, peut-elle encore vous connaître? Et que voyez-vous, grand Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paraître, que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusques aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. Lorsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupaient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avaient plus de part que votre salut? que furent pour vous les derniers remèdes des mourants que l'Église vous appliqua? des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paraître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter au pied du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien: vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort, c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent, autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'é-

claircit ; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres ; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience ; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé ; car il faut attendre que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi : cependant le mal presse ; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres ; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent ; mais le lui faisons-nous sentir ? Nous lui demandons quelque signe : il lève des yeux mourants, il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile, il consent de la tête, nous croyons l'entendre ; mais s'entend-il lui-même ? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix : il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort ; mais le porte-t-il jusque dans son cœur ? il s'arme du signe de notre rédemption, il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire, il l'applique sur sa bouche tremblante et livide, il lui fait lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes et ses yeux déjà à demi éteints ; mais le lui fait-il connaître ? La mort arrive ; il expire. Grand Dieu ! que devient cette âme ? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance ? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, au pied du Tribunal redoutable ; l'abîme ouvert sous ses yeux ; et n'ayant mis entre une vie toute criminelle, et la sévérité de vos jugements, que la léthargie et les songes d'une courte maladie ! A cela, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du prophète : Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans

ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains (1).

D'ailleurs, et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention ; promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir, la raison aussi saine et aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fonds et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant ; qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme ? Les maladies que la mort ne termine point opèrent-elles beaucoup de conversions ? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Église reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle ? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-mêmes ? Vous avez été quelquefois jusques aux portes de la mort ; vos maladies vous ont-elles converti ? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux ; mais l'étiez-vous ? le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même ? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchants, et comme un nouvel être ?

Quoi ! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste ? Ah ! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort ; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourants, peintes sur vos murs, les images funestes de vos anciens désordres : peut-être expi-

(1) Ps., XLIX, 22.

rerez-vous ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur, et, malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'esprit de Dieu l'a dit : *Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau* (1). Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres, qui, même en expirant, juraient une affreuse fidélité jusqu'au delà du tombeau, à l'objet détestable de leur passion, et dont l'âme réprouvée ne sortait de leurs corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté ? O Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption !

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses ; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours cru permis deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière, d'où il les avait tirés ? Ah ! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son âme les richesses qu'il avait dévorées ; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses entrailles ; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur (2).

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacrilèges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin, d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut-être voudra-t-il paraître au-dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un œil tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dé-

(1) Job., xx, 11. — (2) Job., v, 15.

pens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, vivement attachée au monde et à elle-même; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusements s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changements qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec: *Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours?* (1)

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints: *leur fin sera semblable à leurs œuvres* (2). Vous avez vécu impudique, vous mourrez tel; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur; vous avez vécu mollement, sans vice ni vertu: vous mourrez lâchement et sans componction; vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais: vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres; vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu; tantôt voluptueux, tantôt pénitent; et vous laissant décider par votre goût, et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger: vous mourrez dans ces tristes alternatives, et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avaient été pendant votre vie; c'est-à-dire un repentir passager et superficiel; des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pé-

(1) Reg., xv, 32. — (2) Cor., xi, 15.

nitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché : dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous. et dont une vie entière n'a pu vous corriger. Achab meurt impie. Jézabel voluptueuse. Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacrilèges. Absalon rebelle, Balthazar efféminé. Hérode incestueux : toute l'Écriture est remplie de pareils exemples; tous les prophètes retentissent de ces menaces; Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles : l'expérience est ici terrible; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh! que faut-il donc encore, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne saurait jamais trop tôt commencer; et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ tandis qu'on peut le trouver : car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non seulement vous ne pourrez plus le chercher; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas. Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

SECONDE PARTIE

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché : parce que quand vous pourriez alors chercher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas; et quand vous le chercheriez. vous ne le trouverez pas.

Je dis, premièrement, que vous ne chercherez pas alors Jésus-Christ ; parce qu'il se sera éloigné de vous, et qu'il vous aura abandonné. Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au-delà desquelles il ne va jamais ; et que comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur ; et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grâce, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui, le Seigneur ne put se laisser fléchir et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation ; que nous pouvons toujours retourner à Dieu ; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui ; et que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable : c'est une vérité de la foi ; mais je sais aussi, que chaque grâce spéciale dont vous abusez peut être la dernière de votre vie ; que Dieu se lasse, que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes ; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième ; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation

d'un pécheur : je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* (1) que l'*on ne connaît pas la puissance de sa colère*, et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation* (2).

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Écriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle; et qu'après avoir pris longtemps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort : c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur. Car, dites-moi si après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une âme à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses grâces; vous qui depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude, jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes aussi longtemps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous, en un mot, qu'il avait préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment? Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté; qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction, c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendait depuis si long-

(1) Ps., LXV, 5. — (2) Ps., LXXXIX, 11, 12.

temps pour se venger, et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de sa grâce!

Mais, ô mon Dieu! où serait donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? et que deviendraient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints? et quand est-ce donc que Dieu se vengerait, s'il ne se vengeait point alors? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé serait-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Écritures, si elle devait se terminer par un acte de clémence? Serait-il si sévère lorsqu'il tarde de punir; si, en dissimulant ses offenses, il ne lui préparait pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais quand la justice de Dieu ne s'opposerait pas à sa clémence dans ce dernier moment; la nature toute seule de la grâce que vous vous promettrez alors ne vous permettrait pas de l'attendre. Car non seulement vous vous promettez la grâce de la conversion, c'est-à-dire cette grâce qui change le cœur, mais vous vous promettez encore la grâce qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grâce qui consomme la sanctification d'une âme; la grâce de la persévérance finale : mais c'est la grâce des seuls élus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les grâces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché longtemps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les Justes de tous les siècles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits

sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grâce qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été longtemps justes? Et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-mêmes à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? et vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion; ou le pécheur, qui, continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour l'obtenir que ses crimes, et la présomption de l'avoir attendu?

Oui, quand même Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais, à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourrait arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'aurait jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui aurait vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revint à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes, et un cœur nouvellement attendri; et que le Seigneur, du haut de ses miséricordes, jetât des regards propices sur un aveugle qui commencerait alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grâce de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourrait l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos dérèglements; vous qui ne différez de vous convertir, que parce que vous croyez que vous serez assez à temps, au lit de la mort, de vous donner à Dieu, et qu'il

ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans la miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne saurait pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne serait que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous aurait pas déclaré qu'alors il vous abandonnera : quelle ressource pourrait-il vous rester? Quand une vie entière de crime n'éloignerait pas alors de vous cette grâce signalée que vous attendez, le témérité toute seule qui vous la fait espérer vous en rendrait indigne. Rien ne met un chaos plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des moments à sa grâce, et à son Esprit qui souffle où il veut, et quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le disait autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avaient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venait les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des moments selon votre caprice (1).

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir : que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais, je vous le demande, quels sont les pécheurs menacés dans les livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie passée? Ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grâce dont Dieu alors vous

(1) Judith., VIII, 11, 13.

demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des âmes impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore? Sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur? Sa bonté? mais vous la regardez donc comme une faiblesse et une imbécillité, qui n'aurait pas assez de sentiments pour être blessée des plus grands outrages! Sa bonté? mais c'est parce qu'il est bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des grâces qui seraient des écueils pour les autres hommes: sa bonté ne veut pas tendre des pièges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une âme infidèle : c'est un trait de bonté d'ôter à nos passions des prétextes d'erreur et d'impénitence; et de ne pas faire du salut d'un seul la perte de plusieurs. Ainsi vous comptez sur sa bonté; et c'est sa bonté même qui demande votre punition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des Justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant; ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres : après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avaient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il était dans le

dessein de se convertir, dit-on; il en parlait tous les jours : et là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut. Grand Dieu ! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette âme ! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugements sur elle ! Eh ! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées ? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle était encore sur la terre ; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes ! Que vos pensées, ô mon Dieu ! sont différentes des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances.

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels, après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas : c'est-à-dire, que les marques, même les plus touchantes, de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent.

J'avoue ici, lorsque je considère cette étonnante vérité; et que je vois d'un côté le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes ; et de l'autre,

le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, et à toutes les marques de sa pénitence ; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paraît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugements, et je me sens saisi d'une secrète horreur; mais quelque terrible que paraisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence ne puisse effacer les crimes d'une vie entière ; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre ; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Car, je vous prie, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu et fait du dernier jour de votre santé le dernier jour de vos crimes, vous remettez les armes, et vous demandez grâce lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous : vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds ; vous détestez les plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur ; vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir ; vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples : en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes ? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeait encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on

venait vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étaient pas encore tout à fait déclarés, et qu'il vous restait quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de Jésus-Christ? avait-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connaître par là, sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image, plus vive que jamais, des peines éternelles. Il pleure : mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie : mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père; c'est une prière intéressée qu'il fait à son Juge. Il déteste ses égarements : mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence; il n'avait compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah! s'il était assuré qu'il n'y a rien à craindre au delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effacerait bientôt de son esprit; et l'on aurait bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvait calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, Grand Dieu! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir; mes larmes seront les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées : je ne paraîtrai à vos yeux que comme un criminel qui tremble

à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère, qui se confond au souvenir de ses péchés ; vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon âme; je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, vindicatif; mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances; à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors plus vif dans mes craintes, plus faible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, Grand Dieu! qui couleront de la même source d'où avaient coulé tous mes crimes?

Ainsi, vous lèverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, et le Dieu juste se rira de vos clameurs (1); vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes; vous vous frapperez la poitrine et votre cœur ne s'amollira point; vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours : et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur qu'en prolongeant vos jours il ne ferait que prolonger vos crimes; vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé; et le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices?* (2) Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies, et il vous répondra, que *l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous

(1) Prov., I, 26. — (2) Ps., XLIX, 16.

lui direz : O divin Pasteur de nos âmes! vous ne rejetez pas les brebis égarées qui reviennent à vous; et il vous répondra, *qu'il y a un temps de pardonner et un temps de punir*. Vous lui direz : O Jésus! je remets mon âme entre vos mains; et il vous répondra, qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice; et vos gémissements infructueux, et vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance (1).

Ah! c'est alors, qu'au lieu que jusque-là on n'avait cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avait jamais pris qu'au hasard; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre ; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talents; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles (2). Je vous ai donc fait appeler pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve (3). Mais quelle serait alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui était permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau? lui répondrait-il comme Samuel à Saül; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paraître en ce lieu (4)? Il n'est plus temps de recourir au Seigneur ; à quoi bon me consulter, puisqu'il vous a abandonné? Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avait tant de fois prédit par ses ordres (5). Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer : mais il n'espère pas beau-

(1) Is., I, 24. — (2) 1 Reg., XXVIII, 15. — (3) Ibid. — (4) Ibid. — (5) Ibid., V, 17.

coup lui-même ; il vous parle des misécordes du Seigneur : mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous ; il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance : mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds ; il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix : mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence : il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir : mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre ; il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grâce pour sauver le pécheur ; et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, et peut consommer la sanctification : mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grâce, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut ; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être en état de chercher Jésus-Christ ; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence ? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant, (cette vérité me fait trembler), cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous le renvoyez jusque-là ? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Consolez-vous après cela sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment ; calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant

qu'une fin semblable à la leur pourra les expier ; dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugements de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grâce de finir chrétiennement ; que si sa vie n'avait pas été trop régulière, sa mort a été très édifiante ; qu'on serait trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné ! Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu ! mais, il a cherché Jésus-Christ : l'a-t-il trouvé ? il a gémi, il a prié : mais a-t-il été exaucé ? il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié ; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes, comme la pécheresse de l'Évangile : mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis* (1) ? Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume : mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel* ? (2). Vous l'espérez, mais vous ne le savez pas. Et moi, tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché ; tout ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation ; et que la dernière des grâces de l'Eglise est souvent le dernier de ses sacrilèges ; tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourants, en ont parlé en des termes qui font trembler ; tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu ! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent, aux yeux de tout un royaume, dans des sentiments extérieurs de conversion : que votre justice, toujours terrible dans ses conseils, le permet, pour endormir, si j'ose parler

(1) Luc., VII, 48. — (2) Id., XXIII, 43.

ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitents. Ce sont des punitions, grand Dieu ! que votre justice exerce sur les passions humaines : vous vous servez de la fausse pénitence des uns, pour préparer des châtiments à l'impénitence des autres; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant, si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort, partaient d'un cœur véritablement pénitent et suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé; puisque si vous en exceptez quelque impie qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois, tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur, et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre serait de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps; et qu'au lit de la mort, où vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ que ces menaces ne vous regardent pas, et que, dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des Justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité !

QUATRIÈME LECTURE

MERCREDI

SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE

RÉSUMÉ

Ire Réflexion. *Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre.*

1° Lazare, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, répand l'infection et la puanteur ; et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Car il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Or la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie ; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie ; et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme : car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs ; or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus.

Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie : mais l'habitude du péché, qui est une mort invétérée, va plus loin. Lazare répand l'infection dans le tombeau, parce qu'il y est depuis quatre jours. Le premier péché, en nous faisant perdre la grâce, nous laisse à la vérité sans vie aux yeux de Dieu ; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue : mais à mesure que l'âme persévère dans le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle ; la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grâce et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne saurait être longtemps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir longtemps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt

sentir : ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul ; or ses excès, venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troublait encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage de Lazare : et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable : cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières : mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier : alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paraît dans le tombeau, les mains et les pieds liés : et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté ; parce que l'âme fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures : le pécheur, au contraire, quoiqu'il paraisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, de ses biens, de ses amis, de ses ennemis, etc. D'abord, la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur ; mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens, par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, par le sacrifice des devoirs les plus importants à la passion injuste, par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, etc.

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse : mais on conviendrait qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osait se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

IIe Réflexion. *Par quels moyens l'âme peut sortir de l'habitude du désordre.*

Le *premier moyen*, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frere ne serait pas mort : mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert

tous les jours pour rendre inutiles nos désirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement : et là-dessus on s'abandomme à la paresse et à l'indolence; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu ; mais je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement ; et que la première démarche de sa pénitence doit être d'*adorer Jésus-Christ* comme *la résurrection et la vie*, avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n'est pas éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander : c'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage, et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de Samson à son mari : Si le Seigneur voulait vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur : s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut ; il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire, et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de sa créature ; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer ; que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodigue de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire ?

Second moyen. L'éloignement des occasions qui mettent un obstacle ·vincible à notre résurrection et à notre délivrance ; obstacles figurés par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter.

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre ; c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions : c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquerez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne ? et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement ? c'est-à-

dire que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence : ôtez la pierre qui ferme à la grâce l'entrée de votre cœur : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

Troisième et dernier moyen. Le ministère de l'église qui délie nos liens ; moyen marqué dans l'Evangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses apôtres : déliez-le, et le laissez aller.

Il n'est pas question ici de vous apprendre que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le ministère de l'Eglise : vous ne l'ignorez pas. Ce que je dis, c'est que comme Jésus-Christ n'ordonna à ses disciples de délier Lazare qu'après qu'il fut sorti entièrement du tombeau, de même le pécheur d'habitude ne doit espérer d'être délié qu'en se montrant tout entier hors du tombeau de ses désordres ; il faut une manifestation universelle qui remonte jusqu'aux commencements de sa vie sans compter sur les sacrements qu'il a reçus, et qu'il doit mettre au nombre de ses crimes : premièrement, parce que n'ayant pas eu de douleur véritable de ses fautes, les remèdes de l'Eglise, loin de le purifier, ont achevé de le souiller. Secondement, parce que ne s'étant pas connu, il n'a pu se faire connaître. Troisièmement, parce que quand même il se serait connu, comme il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, jamais il ne s'est fait connaître, s'il n'a jamais eu de douleur véritable : et c'est en vain qu'il alléguerait les difficultés d'une telle démarche pour s'en dispenser ; les difficultés nous rebutent-elles jamais, lorsqu'il s'agit d'éclaircir nos affaires ?

IIIe Réflexion. *Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Le *premier motif* que le Seigneur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs : et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur : les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les Justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux : c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur conscience et les intéresser à leur salut. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie

soit de demander continuellement à Jésus-Christ la résurrection de vos frères, et de dire, comme elle : *Seigneur, celui que vous aimez est malade*. Mais que les pécheurs, d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur et le don de la pénitence ; ce serait une pure illusion : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

Le *second motif*. C'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des Justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare voulut réveiller la foi de ses disciples encore faible et languissante. En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes aux yeux de ceux qui marchent depuis longtemps dans ses voies, pour confondre, par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

Troisième motif. La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces Juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là, en effet, le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs ; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, ils paraissaient touchés de ses égarements et de son ignominie ; mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grâce, si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

DÉVELOPPEMENT

Venez et voyez. (Joan., XI. 34).

Il n'est point de pécheur invétéré qui eût la force de se souffrir dans l'horreur de son état, s'il pouvait se voir au naturel et se connaître. Une âme qui a vieilli dans le crime n'est supportable à elle-même, que parce que la même passion qui fait tous ses malheurs, les lui cache ; et que son désordre est en même temps et le glaive cruel

qui fait la plaie, et le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Église, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce temps de pénitence, nous représente presque tous les jours, sous de nouvelles images, l'état déplorable d'une âme qui croupit depuis longtemps dans son péché ; tantôt sous la figure d'un paralytique de trente-huit ans : et c'est pour nous marquer l'insensibilité et la paix funeste qui suit toujours l'habitude du crime; tantôt sous le symbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux : et sous ces traits, elle veut nous faire sentir son avilissement et sa honte; tantôt sous l'image d'un aveugle-né : et c'est pour nous peindre l'horreur et la profondeur de ses ténèbres; tantôt enfin sous la parabole d'un esprit sourd et muet : et c'est pour nous figurer plus vivement l'asservissement où l'habitude criminelle retient toutes les puissances d'une âme infortunée.

Aujourd'hui, comme pour rassembler tous ces traits différents sous une seule image encore plus terrible et plus touchante, l'Église nous propose Lazare dans le tombeau : mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection et la puanteur, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, et n'excitant plus que l'horreur de ceux mêmes que la tendresse et le sang lui avaient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, et voyez, vous qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, et qui n'êtes point touché du malheur de votre état. Accourez à ce tombeau que la voix de Jésus Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux, et venez voir dans ce spectacle d'infection et de pourriture, l'image naturelle de votre âme. Vous courez à des spectacles profanes, pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables et trompeuses : venez les voir ici exprimées au naturel; venez voir dans ce

cadavre infect et puant, ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et combien votre état est digne de vos larmes.

Mais de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une âme qui vit dans le désordre, je la trouble et la décourage, sans lui tendre la main, et lui aider à sortir de cet abîme; pour ne rien omettre de l'histoire de notre Évangile, je la partagerai en trois réflexions : vous verrez, dans la première, combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre; je vous montrerai, dans la seconde, par quels moyens elle en peut sortir ; dans la troisième, quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance. O mon Dieu ! faites entendre aujourd'hui votre voix puissante à ces âmes infortunées qui reposent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort : ordonnez encore une fois à ces ossements arides de se ranimer, et de recouvrer la lumière et la vie de la grâce qu'ils ont perdue.

PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur; et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage; et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. Enfin, il paraît dans le tombeau les mains et les pieds liés; et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude figurés par le spectacle de Lazare, mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la

misère d'une âme morte depuis longtemps aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a rien trouvé de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie, elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme. Car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement, pour ainsi dire, de nos cœurs. Notre justice, notre sagesse, notre vérité, ne sont que l'union d'un Dieu juste, sage, véritable, avec notre âme; toutes nos vertus ne sont que les différentes influences de son Esprit qui habite en nous : c'est lui qui excite nos bons désirs, qui forme nos saintes pensées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés justes; de sorte que toute la vie spirituelle et surnaturelle de notre âme, n'est que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un seul péché, cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet Esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus. Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie, sans mouvement, sans lumière, sans vérité, sans justice, sans charité : ce n'est plus qu'un chaos, un cadavre : sa vie n'est plus qu'une vie imaginaire et fantastique; et semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger anime, elle paraît vivre et agir, mais elle demeure dans la mort (1).

(1) I. Tim., v, 6.

Voilà le premier degré de la mort, que tout péché qui sépare une âme de Dieu introduit en elle : mais l'habitude du péché, qui est comme une mort invétérée, va plus loin. Aussi Lazare non seulement n'a plus de vie dans le tombeau ; mais, comme il y est depuis quatre jours, la corruption de son cadavre commence à répandre l'infection. Car, quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grâce, nous laisse, aux yeux de Dieu, sans vie et sans mouvement ; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines impressions de l'Esprit saint, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue. La foi n'est pas encore éteinte ; les sentiments de vertu, pas encore effacés ; la sensibilité aux vérités du salut, pas encore endurcie : c'est un cadavre, à la vérité, mais qui depuis peu expiré, conserve encore je ne sais quelles impressions de chaleur qui semblent partir d'un reste de vie. Mais à mesure que l'âme demeure dans la mort, et persévère dans le crime, la grâce se retire ; tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout se corrompt, et sa corruption devient universelle.

Je dis universelle : oui, tout change, tout se corrompt dans une âme par la continuité du désordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talents même de l'esprit, les bienfaits de la grâce, les sentiments de la religion, les remords de la conscience, les terreurs de la foi, la foi elle-même ; la corruption entre dans tout, altère tout, et change en pourriture et en spectacle d'horreur, et les dons du ciel, et les bienfaits de la terre : rien ne demeure dans sa première situation ; les traits les plus beaux sont ceux qui deviennent les plus hideux et les plus méconnaissables ; les agréments de l'esprit deviennent l'assaisonnement des passions et de la débauche ; les sentiments de religion se changent en libertinage ; la supériorité des lumières, en orgueil et en une affreuse philosophie ; la noblesse des sentiments n'est plus

qu'une ambition sans borne et sans mesure ; la bonté et la tendresse du cœur, qu'un abandonnement à des amours impures et profanes ; les principes de gloire et d'honneur. qui avaient passé en nous avec le sang de nos ancêtres, qu'une ostentation de vanité, et la source de nos haines et de nos vengeances ; notre rang, notre élévation, l'occasion de nos envies, de nos basses jalousies ; enfin nos biens et notre prospérité, l'instrument funeste de tous nos crimes.

Mais la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul : un cadavre ne saurait être longtemps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour ; on ne peut croupir longtemps dans le désordre, sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse sentir. On a beau cacher sous les mesures pénibles l'ignominie d'une conduite désordonnée ; on a beau blanchir le sépulcre plein de pourriture et d'infection : la puanteur se répand ; le crime se trahit tôt ou tard lui-même : une fumée noire et empestée sort toujours de ce feu profane qu'on cachait avec tant de soin ; une vie déréglée se manifeste par mille endroits : le public désabusé ouvre enfin les yeux ; et plus on est découvert, et plus on se découvre : on s'accoutume à son ignominie ; on se lasse de la gêne et de la contrainte ; le crime, qui coûte encore des attentions et des mesures, paraît trop acheté : on se démasque ; on secoue ce reste de joug et de pudeur, qui nous faisait encore craindre les yeux des hommes ; on veut jouir du désordre, sans précaution et sans embarras ; et alors des domestiques, des amis, des proches, la ville, la province : tout se sent de l'infection de nos dérèglements et de nos exemples ; notre rang, notre élévation ne servent plus qu'à rendre plus éclatant et plus immortel, le scandale de nos dérèglements : en mille lieux, nos excès servent de modèle ; le spectacle de nos mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troublait encore : peut-être même

on nous cite ; on se sert de notre exemple pour séduire l'innocence, et vaincre une pudeur encore craintive ; et jusqu'après notre mort, le bruit de nos dissolutions souillera encore la mémoire des hommes, embellira peut-être des histoires lascives ; et longtemps après nous, et dans les âges qui nous suivront, le souvenir de nos crimes fera encore des coupables.

Enfin (mais je n'oserais le dire ici)... la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même : la débauche laisse sur sa chair des traces honteuses de ses désordres, l'infection de son âme se répand souvent jusque sur un corps qu'il a fait servir à l'ignominie. Il dit par avance à la pourriture, comme Job : *Vous êtes mon père :* et aux vers : *C'est vous qui m'avez formé* (1) ; et la corruption de son corps est une image affreuse de celle de son âme.

Grand Dieu ! puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jeter sur moi quelques regards de miséricorde ? ne frémirez-vous pas encore à la vue de cet amas de crimes et de pourriture, que mon âme offre à vos yeux, comme vous frémissez aujourd'hui sur le tombeau de Lazare ? Ah ! Seigneur, détournez vos yeux saints et terribles de ma profonde misère ; mais faites que je ne les en détourne plus moi-même, et que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite : ôtez le bandeau qui me cache moi-même à moi-même ; mes maux seront à demi guéris, dès que je pourrai les voir et les connaître.

Et voilà la seconde circonstance de l'état déplorable de Lazare ; un voile lugubre couvrait son visage : c'est l'aveuglement profond qui forme le second caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait

(1) Job., XVII, 14.

prendre les faux biens pour le bien véritable, c'est un faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul : c'est un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la justice, et substitue à leur place de vains fantômes. Cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières : elle n'est pas toujours suivie d'une nuit profonde. A la vérité, l'Esprit de Dieu, source de toute lumière, se retire, et n'habite plus en nous; mais il reste encore dans l'âme des traces de clartés : ainsi lorsque le soleil ne fait que se dérober à notre hémisphère, il demeure encore dans les airs certaines impressions de sa lumière, qui forment encore comme un jour imparfait; ce n'est qu'à mesure qu'il se retire, qu'arrive enfin la nuit profonde. De même, à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et augmentent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier.

Et alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle ; tout change de face à ses yeux; les passions les plus honteuses ne sont que des faiblesses; les attachements les plus criminels, des sympathies que nous avons portées en naissant, et dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs; les excès de la table, les plaisirs innocents de la société ; les vengeances, un juste ressentiment; les discours de licence et de libertinage, des saillies agréables et applaudies; les médisances les plus affreuses, un langage usité et dont il n'y a que les esprits faibles qui puissent se faire un scrupule; les lois de l'Église, des usages surannés ; le devoir du temps pascal, une bienséance qu'on donne à la coutume et non à la religion; la sévérité des jugements de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à sa bonté et à sa clémence; la mort dans le péché, suite inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, et démenties

par la confiance qui nous promet un retour avant ce dernier moment; enfin, le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créatures, la religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens et les maux, les choses présentes et les futures, tout change de face aux yeux d'une âme qui vit dans l'habitude du crime; tout se montre à elle sous de fausses apparences; toute sa vie n'est plus qu'un prestige et une méprise continuelle. Hélas! si vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, et vous voir, comme lui, enseveli dans les ténèbres, tout couvert de pourriture, et répandant au loin l'infection et une odeur de mort! *Mais maintenant tout cela est caché à vos yeux*, dit Jésus-Christ (1); vous ne voyez de vous-même que les embellissements et les dehors pompeux du tombeau funeste où vous croupissez; votre rang, votre naissance, vos talents, vos dignités, vos titres; c'est-à-dire les trophées et les ornements que la vanité des hommes y a élevés, mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur, regardez dedans : ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre cadavre; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu; et si la corruption et l'aveuglement profond de votre âme ne vous touchent pas assez, que sa servitude du moins vous réveille et vous rappelle à vous-même.

Dernière circonstance de l'état de Lazare mort et enseveli : il avait les mains et les pieds liés; et voilà l'image de la triste servitude d'une âme, depuis longtemps assujettie au péché.

Oui, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude; le règne de la justice est un règne de liberté; l'âme fidèle et soumise à Dieu devient maîtresse de toutes les créatures; le Juste est au-dessus de tout, parce qu'il est détaché de tout; il est maî-

(1) Luc., XIX, 42.

tre du monde, parce qu'il méprise le monde ; il ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu ; ni de ses amis parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice ; ni de ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni des jugements des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu ; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence ; ni de ses passions mêmes, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure. Le Juste seul jouit donc proprement d'une parfaite liberté : supérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événements, il commence dès cette vie à régner avec Jésus-Christ ; tout lui est soumis, et il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul.

Mais le pécheur, qui paraît vivre sans joug et sans règle, est pourtant un vil esclave; il dépend de tout, de son corps, de ses penchants, de ses caprices, de ses passions, de ses biens, de sa fortune, de ses maîtres, de ses sujets, de ses amis, de ses ennemis, de ses protecteurs, de ses envieux, de toutes les créatures qui l'environnent; autant de dieux auxquels, ou l'amour, ou la crainte l'assujettit : autant d'idoles qui multiplient sa servitude; tandis qu'il se croit plus libre en secouant l'obéissance qu'il doit à Dieu seul (1), il multiplie ses maîtres en refusant de se soumettre à celui seul qui rend libres ceux qui le servent, et qui fait même de ses serviteurs les maîtres du monde, et de tout ce que le monde enferme.

Je sais que la passion, dans les commencements, ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur : elle nous laisse croire quelque temps que nous sommes maîtres de nos penchants et de notre destinée ; elle nous amuse d'un vain espoir de rompre, quand il nous plaira.

(1) Galat., v, 20.

nos chaînes ; elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous apercevions trop tôt de notre servitude ; mais quand une fois elle se sent maîtresse, et qu'elle ne craint plus nos retours et nos inconstances : ah ! c'est alors qu'elle nous fait sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude.

Servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens ; sa raison, sa fierté, sa gloire, ses réflexions, tout cède au charme impérieux qui l'entraîne ; honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle ; le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié ; on dévore les rebuts les plus outrageants ; on fait les avances les plus humiliantes ; on laisse entrevoir les emportements les plus indignes, et les plus méprisables ; honteuse par les devoirs les plus importants, et les intérêts les plus sérieux de la fortune, sacrifiés à la passion injuste ; honteuse par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée ; honteuse enfin par les mœurs désordonnées continuées quelquefois jusque dans une vieillesse avancée ; l'âge augmente la fragilité ; la raison, affaiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance, le corps usé par ses dérèglements, s'y laisse comme aller de lui-même, et supplée par les égarements d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ses plaisirs.

Je ne parle pas des obstacles qui traversent toujours la passion ; des intérêts et des devoirs, qui la combattent ; des mesures et des ménagements, qui la gênent ; des contre-temps, qui la découvrent ; des situations et des dégoûts, qui l'empoisonnent. On voudrait rompre ses chaînes, et on retombe à l'instant sous leur propre poids ; et dans le crime même, insensible au plaisir devenu dégoûtant, on ne sent plus que la dure servitude qui l'a rendu nécessaire.

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la

vertu; vous craignez la vie chrétienne, comme une vie d'assujettissement et de tristesse : mais qu'y trouveriez-vous de si triste, que ce que vous éprouvez dans le désordre? Ah! si vous osiez vous plaindre de l'amertume et de la tyrannie de vos passions; si vous osiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre âme; si vous étiez de bonne foi sur ce qui se passe de triste dans votre cœur : il n'est point de destinée qui ne vous parût préférable à la vôtre; mais vous dissimulez les inquiétudes du crime, que vous sentez; et vous exagérez les rigueurs de la vertu, que vous n'avez jamais connue. Mais pour tendre la main à votre faiblesse, continuons l'histoire de notre Évangile; et voyons, dans la résurrection de Lazare, quels sont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour sortir de cet état déplorable.

DEUXIÈME PARTIE.

La force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paraît pas moins dans la conversion des pécheurs, que dans la résurrection des morts; et la même vertu suréminente, qui opéra sur Jésus-Christ pour le délivrer du tombeau, doit opérer sur l'âme depuis longtemps morte dans le péché, pour la rappeler à la vie de la grâce. J'y trouve seulement cette différence, que la voix toute-puissante de Dieu n'éprouve aucune résistance dans le cadavre qu'il ranime et qu'il rappelle à la vie; au lieu que l'âme morte et corrompue, pour ainsi dire, par la vieillesse du crime, ne semble conserver encore un reste de force et de mouvement, que pour s'opposer à cette voix de vertu qui se fait entendre dans l'abîme où elle est ensevelie, et qui veut lui rendre la vie et la lumière. Cependant, quelque difficile que soit la conversion d'une âme de ce caractère, et quelque rares qu'en soient les exemples, l'Esprit de Dieu, pour

nous apprendre à ne jamais désespérer de la miséricorde divine, lorsque nous voulons sincèrement sortir du crime, nous en propose aujourd'hui les moyens dans la résurrection de Lazare.

Le premier, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort*; *mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. — Je suis moi-même la résurrection et la vie*, lui répond Jésus-Christ; *le croyez-vous? — Oui, Seigneur*, dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Christ, Fils du Dieu vivant.* C'est par où commence le miracle de la résurrection de Lazare, par une confiance entière que Jésus-Christ est assez puissant pour le délivrer de la mort et de la corruption.

Car l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion et en arrêter les démarches, c'est de nous jeter dans la défiance et dans le découragement; il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crimes; il nous dit en secret ce que les sœurs de Lazare disent à Jésus-Christ, mais dans un sens bien différent: qu'il aurait fallu s'y prendre plus tôt, qu'on ne revient pas de si loin, qu'il n'est plus temps d'essayer d'un changement; et que la vieillesse et l'infection de nos plaies ne paraît plus laisser de ressource.

Et là-dessus, on s'abandonne à la paresse et à l'indolence; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue qu'il en coûte, pour revenir à Dieu, à une âme depuis longtemps morte dans le péché; qu'il est difficile, après tant d'années de désordre, de se faire un cœur nouveau et de nouvelles inclinations; et qu'il est même à propos que les obstacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la conversion de ce caractère, fassent

sentir aux grands pécheurs combien il est terrible d'avoir été presque une vie entière éloigné de Dieu.

Mais je dis que dès qu'une âme touchée de ses crimes veut sincèrement revenir à lui, ses plaies, quelles qu'en puissent être l'infection et la vieillesse, ne doivent plus alarmer sa confiance ; je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, mais non pas son découragement ; je dis que la première démarche de sa pénitence doit être d'*adorer Jésus-Christ* comme *la résurrection et la vie*; une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes ; une persuasion intime que le sang de Jésus-Christ est plus puissant pour laver nos souillures que notre corruption ne saurait l'être pour en contracter ; je dis que moins l'âme criminelle trouve en elle de ressources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui se plaît à édifier l'ouvrage de la grâce sur le néant de la nature ; et que plus elle forme d'opposition au bien, plus elle offre en un sens de disposition à la puissance et à la miséricorde divine, qui veut que tout bien paraisse venir d'en haut, et que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, le Seigneur n'est pas bien éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander. Il est écrit dans l'histoire des Juges que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'Ange du Seigneur, qui après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avait, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher, et disparu ensuite à ses yeux ; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il allait être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avaient vu le Seigneur (1). Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna sa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, voulait nous perdre, il n'aurait pas fait des-

(1) Judic., XIII, 22.

cendre le feu du ciel sur notre sacrifice, il ne l'eût pas reçu de nos mains, il ne nous eût pas découvert ses secrets et ses merveilles, et ce que nous avions ignoré jusqu'ici (1).

Et voilà ce que je vous réponds aujourd'hui. Vous croyez votre mort et votre perte inévitable; l'état de votre conscience vous décourage ; en vain des étincelles de grâce et de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous sollicitent, et sont toutes prêtes à consumer le sacrifice de vos passions : vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Mais si le Seigneur voulait vous abandonner et vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur ; il n'allumerait pas en vous de saints désirs et des sentiments de pénitence ; s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut ; il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble ; il n'ouvrirait pas vos yeux sur les malheurs à venir que vous vous préparez. D'ailleurs, que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères ; que savez-vous si sa miséricorde n'a pas ménagé à vos passions l'éclat qui les a rendues publiques, afin que mille pécheurs, témoins des vos égarements, ne désespèrent pas de leur retour, et soient animés par le spectacle de votre pénitence? que savez-vous si vos crimes et vos scandales mêmes ne sont pas entrés dans les desseins de la bonté du Seigneur sur vos frères; et si votre état, qui paraît désespéré, comme celui de Lazare, est bien moins un préjugé de mort pour vous, qu'une occasion de manifester la gloire de Dieu ? Lorsque sa grâce ramène un pécheur ordinaire, le fruit de sa conversion se borne à lui seul ; mais quand il va choisir un pécheur d'éclat, un

(1) Ibid., v, 23.

Lazare depuis longtemps mort et corrompu ; ah ! les vues de sa miséricorde sont alors plus étendues : elle prépare, en un seul changement, mille changements à venir ; elle se forme mille élus en un seul, et les crimes d'un pécheur deviennent la semence de mille Justes. Vous perdez courage en sentant l'extrémité de vos misères ; mais c'est peut-être cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre conversion, et que la bonté de Dieu vous a réservé pour être un monument public de l'excès de ses miséricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez seulement*, comme le dit Jésus-Christ aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu* : vous verrez vos proches, vos amis, vos sujets, les complices de vos égarements devenir les imitateurs de votre pénitence ; vous verrez les âmes les plus déplorées soupirer après le bonheur de votre nouvelle vie ; et le monde lui-même forcé de rendre gloire à Dieu, et en rappelant vos excès passés, admirer le prodige de votre destinée présente. Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance, bénissez par avance la sagesse miséricordieuse de celui qui saura tirer de vos passions un nouvel avantage pour sa gloire : tout coopère au salut des siens ; et il ne permet de grands excès que pour opérer de grandes miséricordes. Dieu veut toujours le salut de sa créature ; et dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que sa justice nous rebute. mais que notre volonté ne soit pas sincère.

Et la preuve la plus décisive de notre sincérité, c'est l'éloignement des occasions, qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance : obstacles figurés par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare. et que Jésus-Christ commence par ordonner qu'on ôte, avant d'opérer le miracle de la résurrection ; ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre Evangile.

En effet, on voit tous les jours des pécheurs, lassés du désordre, qui voudraient revenir à Dieu ; mais qui ne peuvent se résoudre à sortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces situations, de ces écueils qui les ont éloignés de lui ; ils se persuadent qu'ils pourront éteindre leurs passions, finir le cours d'une vie désordonnée ; en un mot, ressusciter avant que d'ôter la pierre ; ils font même quelques efforts ; ils s'adressent à des hommes de Dieu ; ils prennent des mesures de changement ; mais de ces mesures qui, n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur sûreté ; et toute leur vie se passe tristement à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela ? c'est que les passions ne commencent à s'affaiblir que par l'éloignement des objets qui les ont allumées ; c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaste, et vous vivez au milieu des périls, des liaisons, des familiarités, des plaisirs qui ont mille fois corrompu votre âme ; vous voudriez commencer à faire quelques réflexions sérieuses sur votre éternité, et à mettre quelque intervalle entre la vie et la mort, et vous n'en voulez point mettre entre la mort et les dissipations qui vous empêchent de penser à votre salut, et vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaisirs, des inutilités, des espérances humaines, dont vous ne voulez rien rabattre ; vous voulez que votre cœur se fasse de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit et fortifie les anciennes, et que la lampe de la foi et de la grâce se rallume au milieu des vents et des tempêtes ; elle qui, dans le secret même du sanctuaire, s'éteint souvent, faute d'huile et de nourriture, et fait aux âmes tièdes et retirées un danger de la sûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire, après cela, que vous ne manquez pas de bonne volonté; mais que le moment n'est pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? Mais quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous, qui n'a jamais de suite, qui ne conduit jamais à rien de réel, et n'a aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire, vous voudriez changer, sans qu'il vous en coûtât rien; vous voudriez vous sauver, comme vous vous êtes perdu; vous voudriez que les mêmes mœurs qui ont éloigné votre cœur de Dieu, l'en rapprochassent; et que ce qui a été jusqu'ici l'occasion de votre perte, devînt lui-même la voie et la facilité de votre salut. Commencez par éloigner les occasions, qui ont été tant de fois, et qui sont encore tous les jours l'écueil de votre innocence; ôtez la pierre qui ferme l'entrée de la grâce à votre âme; après cela, vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage. Alors, séparé de tous les objets qui nourrissaient en vous des passions injustes, vous pourrez lui dire : c'est à vous maintenant, ô mon Dieu! à changer mon cœur; je vous ai sacrifié tous les attachements qui pouvaient le retenir encore; j'ai éloigné de moi tous les écueils, où ma faiblesse aurait pu encore faire naufrage; j'ai changé tous les dehors qui dépendaient de moi; c'est à vous, Seigneur, qui seul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reste, à briser les liens invisibles, à surmonter les obstacles intérieurs, à triompher de ma corruption toute entière; j'ai ôté la pierre fatale, qui m'empêchait d'entendre votre voix; faites-la retentir à présent jusque dans l'abîme où je suis encore enseveli; ordonnez-moi de sortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection et de pourriture, mais ordonnez-le moi avec cette parole puissante qui se fait entendre aux morts, et qui est pour eux une parole de résurrection et de vie; confiez-moi à vos disciples, pour me délier

de ces liens qui tiennent captives toutes les puissances de mon âme; et que le ministère de votre Église mette le dernier sceau à ma résurrection et à ma délivrance.

Et voilà le dernier moyen proposé dans notre Évangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix: *Lazare, sortez dehors!* Lazare sort, les pieds et les mains encore liés, et Jésus-Christ le remet à ses disciples pour le délier.

Remarquez ici que Jésus-Christ n'ordonne aux disciples de délier Lazare, qu'après qu'il s'est montré tout entier hors du tombeau. Il faut se manifester à l'Église, dit saint Bernard, avant de recevoir par son ministère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, sortez dehors!* c'est-à-dire, continue ce Père : Jusques à quand demeurerez-vous caché et enseveli au dedans de votre conscience? Jusques à quand célerez-vous votre iniquité dans votre sein (1)?

Vous n'ignorez pas, sans doute, que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le canal et le ministère de l'Église, et qu'il faut venir découvrir et présenter nos liens à la piété des ministres, qui seuls ont l'autorité de lier et de délier sur la terre; ce n'est pas sur quoi vous avez besoin d'être instruits. Mais je dis, qu'afin que la conversion soit solide et durable, il faut se montrer tout entier hors du tombeau, comme Lazare. Il ne s'agit pas ici d'une confession ordinaire ; un pécheur invétéré doit remonter jusqu'à son enfance, jusqu'à la première naissance de ses passions, jusques aux commencements de sa vie, qui ont été ceux de ses crimes. Il ne faut plus laisser de doutes et d'obscurités dans la conscience, laisser dans les ténèbres les premières mœurs, sous prétexte qu'elles ont été déjà révélées au prêtre; il faut une manifestation universelle; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait jusqu'ici : les sacrements reçus, et les confessions

(1) S. Bern.

faites dans la vie mondaine et déréglée, les mettre même au nombre de nos crimes; regarder la conscience comme un chaos, où jusqu'ici on n'a pas porté la lumière, et sur laquelle toutes nos fausses pénitences passées n'ont fait que répandre de nouvelles ténèbres.

Car, hélas! une âme qui revient à Dieu après les égarements du monde et des passions, doit présumer qu'ayant vécu jusque-là dans des affections et des habitudes criminelles, tous les sacrements reçus en cet état ont été pour elle des profanations et des crimes.

Premièrement, parce que n'ayant jamais eu de douleur véritable de ses fautes, ni par conséquent de volonté sincère de s'en corriger, les remèdes de l'Église, loin de la purifier, ont achevé de la souiller, et de rendre ses maux plus incurables.

Secondement, parce qu'elle ne s'est jamais connue elle-même; et qu'ainsi elle n'a pu se faire connaître au tribunal. Car, hélas! le monde au milieu duquel cette âme a toujours vécu, et où elle a toujours pensé et jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de sensé et de raisonnable que ses maximes et ses façons de penser; le monde connaît-il assez la sainteté de l'Évangile, les obligations de la foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des transgressions que la foi condamne!

Troisièmement enfin, parce que, quand même elle aurait connu toutes ses misères, n'en ayant jamais eu de la douleur sincère, elle n'a pu les faire connaître: car il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, et représenter au naturel les maux qu'elle sent et qu'elle abhorre; il faut avoir le cœur touché pour savoir se faire entendre sur les plaies et les misères du cœur même: un pécheur touché d'une passion profane en parle plus vivement, plus éloquemment; rien ne lui échappe des maux insensés et déplorables qu'il endure: il entre dans tous

les replis de son cœur, ses jalousies, ses craintes, ses espérances. Comme il n'y a que l'esprit de l'homme, dit l'Apôtre, qui sache ce qui se passe dans l'homme, il n'y a que le cœur aussi qui puisse savoir ce qui se passe dans le cœur. La douleur donne des yeux pour tout voir, et des paroles pour tout dire ; elle a un langage que rien ne saurait imiter : ainsi une âme mondaine, et encore liée par le cœur à tous ses désordres, a beau venir s'accuser, elle ne saurait se faire connaître; sans avoir un dessein formel de dissimuler ses plaies, elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parce qu'elle ne les sent pas, et n'en est pas frappée elle-même; ses paroles se sentent toujours de l'insensibilité de son cœur, et il est impossible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connaît pas, et qu'elle aime encore ; elle doit donc regarder tout le temps de sa vie passée comme un temps de ténèbres et d'aveuglement, où elle ne s'est jamais vue qu'avec des yeux de chair et de sang, jamais jugée que par des jugements de passion et d'amour propre, jamais accusée qu'avec un langage d'erreur et d'impénitence, jamais montrée que dans un jour faux et imparfait. Ce n'est donc pas assez d'ôter la pierre du tombeau, il faut que cette âme criminelle en sorte elle-même ; qu'elle se montre, pour ainsi dire, au grand jour ; qu'elle manifeste toute sa vie ; et que, depuis le premier âge jusqu'au jour heureux de sa délivrance, rien ne puisse échapper aux yeux des ministres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jeter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conscience, et suspendre la résolution d'un changement de vie. Quoi ! vous entrez dans des discussions si pénibles et si infinies, pour éclaircir vos affaires temporelles ; et pour établir l'ordre et la sûreté dans votre conscience, et pour ne plus rien laisser de douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il

doit vous en coûter quelques soins et quelques recherches! Vous dites si souvent vous-même, quand il s'agit d'une démarche décisive pour la ruine ou pour la conservation de votre fortune, qu'il ne faut rien risquer, rien négliger ; qu'il faut tout voir soi-même, tout éclaircir, tout approfondir, et n'avoir rien à se reprocher ; et cette maxime si raisonnable, sur des intérêts passagers et frivoles, le serait moins sur le grand et sur l'unique intérêt du salut ?

Ah! que nous avons peu de foi! Et qu'avons-nous de plus important en cette vie, que le soin de mettre en état ce compte redoutable que nous devons rendre au Juge éternel et au Scrutateur de nos cœurs et de nos pensées : c'est-à-dire, le soin de régler notre conscience, d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les souillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en assurer les espérances; nous assurer nous-mêmes, autant que la condition présente le permet, de son état et de ses dispositions ; et ne pas aller paraître devant Dieu comme des insensés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous sommes et de ce que nous devons être pour toujours? Tels sont les moyens de conversion marqués dans le miracle de la résurrection de Lazare ; achevons l'histoire de notre Evangile, et voyons quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à l'opérer.

TROISIÈME PARTIE.

Pour entrer d'abord dans notre sujet, et ne pas perdre de vue la suite de l'Evangile, le premier motif que le Sauveur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs. *Seigneur*, lui disent-elles, *celui que vous aimez est malade* : et voilà le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conver-

sion d'un grand pécheur; les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent.

Oui, soit que le Seigneur veuille par là rendre la vertu plus respectable aux pécheurs, en ne leur accordant des grâces que par l'entremise des âmes justes; soit qu'il ait dessein de lier plus étroitement ses membres, et de les consommer dans l'unité et dans la charité, en rendant les ministères des uns utiles et nécessaires aux autres; il est certain que c'est dans les prières des gens de bien, que la conversion des grands pécheurs trouve tous les jours sa source. Comme tout se fait pour les Justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux; et comme les pécheurs n'y sont soufferts que pour exercer leur vertu, ou ranimer leur vigilance, ils n'y sont rappelés aussi de leurs égarements que pour consoler leur foi, et récompenser leurs gémissements et leurs prières.

C'est donc un commencement de justice pour les plus grands pécheurs, que d'aimer les âmes justes; c'est un préjugé de vertu, que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion, que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut : et quand même notre cœur gémirait encore sous des liens injustes, et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloignerait encore de Dieu : dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent; et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs les Justes instruits par nous-mêmes de nos faiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur : ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusements, il lui offrent

quelques faibles désirs de vertu, que nous leur confions quelquefois, pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces ; ils portent jusqu'au pied de son trône quelques commencements de bien qu'ils ont aperçus en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes pour sauver leurs frères qui périssent à leurs yeux : eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut ; le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche : mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Et c'est ici où vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde et des passions, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds de Sauveur; c'est ici où vous devez vous souvenir que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, est de demander continuellement à Jésus-Christ, comme la sœur de Lazare, la résurrection de vos frères, la conversion de ces âmes infortunées, qui ont été les complices de vos passions criminelles, et qui encore, sous la puissance de la mort et du péché, traînent tristement leurs chaînes dans les voies du monde et de l'égarement. Vous devez dire sans cesse à Jésus-Christ, dans l'amertume de votre cœur, comme la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* ; ces âmes pour qui j'ai été un écueil, et qui vous ont moins offensé que moi, sont cependant encore dans les ténèbres de la mort, et dans la corruption du péché; et je jouis d'une délivrance dont j'étais plus indigne qu'elles! Ah! Seigneur! le plaisir que j'ai d'être à vous ne sera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr tristement à mes yeux ; je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miséricordes, tandis que vous les refuserez à des âmes pour

qui j'ai été moi-même une occasion funeste de chute ; et je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore subsister dans les pécheurs que mes exemples et mes passions ont éloignés de vous.

Ce n'est pas que vous deviez si fort compter sur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles seules le changement de votre cœur et le don de la pénitence. Car c'est là une illusion assez ordinaire, surtout parmi les personnes les plus élevées dans le monde : on croit qu'en respectant la vertu, qu'en favorisant les gens de bien, qu'en les intéressant à solliciter auprès de Dieu notre conversion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager ; on se rassure sur ce reste de foi et de religion, qui nous rend la vertu dans les autres encore chère et respectable ; on se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage et d'impiété, si commun dans le monde, qui fait de la vertu des censures et des dérisions publiques. Mais, hélas ! il ne servit de rien au roi Jéhu d'avoir rendu des honneurs publics au saint homme Jonadab : ses vices subsistaient toujours avec le respect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hérode d'honorer la piété de Jean-Baptiste, et d'aimer même la sainte liberté de ses discours ; la déférence qu'il eut pour le précurseur, lui laissa toujours tout l'emportement de sa passion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent des secours à notre faiblesse, mais ils ne justifient pas nos égarements ; les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes ; elles nous obtiennent la victoire des passions que nous commençons à détester, mais non pas de celles que nous aimons, et dans lesquelles nous voulons continuer de vivre ; en un mot, elles aident nos bons désirs, mais elles n'autorisent pas notre impénitence.

Le miracle de la résurrection de Lazare apprend donc aux âmes justes à solliciter la conversion de leurs frères ; mais la conversion et la délivrance de leurs frères sert encore à ranimer leur tiédeur et leur lâcheté. Second motif que se propose Jésus-Christ : il veut réveiller, par la nouveauté de ce prodige, la foi de ses disciples encore faible et languissante.

Et tel est le fruit que Jésus-Christ se propose tous les jours des miracles de sa grâce ; il opère à vos yeux des conversions soudaines et surprenantes, vous qui marchez depuis longtemps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, votre tiédeur et votre indolence. Oui, rien n'est plus propre à nous couvrir de confusion et à nous faire trembler sur les infidélités que nous mêlons à une piété tiède et languissante, que de voir une âme ensevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort et du péché, et dont les égarements avaient peut-être servi de matière à la vanité de notre zèle et à la malignité de nos censures ; de la voir, dis-je, un instant après, vivifiée par la grâce, libre de ses chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu, plus avide de mortifications qu'elle ne l'avait été de plaisirs, plus séparée encore du monde et de ses amusements qu'elle n'y avait paru attachée, se disputer les délassements les plus innocents, ne mettre presque point de bornes à la vivacité et aux transports de sa pénitence, et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété ; tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas ! nous languissons encore dans les commencements de cette sainte carrière ; tandis que nous, après tant de grâces reçues, après tant de vérités connues, après tant de sacrements fréquentés, hélas ! nous tenons encore au monde et à nous-mêmes par mille liens injustes ; nous en sommes encore aux premiers éléments de la foi et de la vie chrétienne, et plus éloignés encore que nous ne l'étions au

commencement de ce zèle et de cette ferveur, qui fait tout le prix et toute la sûreté d'une piété fidèle.

La prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu que l'Orient l'est de l'Occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'une vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob ; et peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfants du royaume ; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier et de louable ; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu ; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas ! peut-être serons-nous rejetés et confondus avec les infidèles pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même (1).

Ainsi ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en secret à ces âmes désordonnées que le monde et les passions entraînent. On peut être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ, car le monde est si corrompu, l'Évangile y est si ignoré, la foi si éteinte, les règles et les vérités si affaiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut encore être une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitents qui édifièrent autrefois l'Église par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paraît encore aujourd'hui si incroyable ; à ces martyrs généreux qui livraient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourments, étaient transportés de joie à la vue des promesses éternelles ; à

(1) Matth., VIII, 12.

ces fidèles des premiers temps qui mouraient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui, dans les persécutions et dans la perte de leurs biens, de leurs enfants, de leur patrie, croyaient tout posséder, parce qu'ils n'avaient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure ; voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui ; il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des Justes.

Enfin, non seulement la bonté de Jésus-Christ, dans ce miracle, veut préparer à ses disciples et aux Juifs fidèles un nouveau motif de croire en lui ; mais sa justice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité : dernière circonstance de notre Évangile. Ils prennent des mesures pour le perdre, ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin si éclatant de la puissance de Jésus-Christ. Ils avaient accordé des larmes à sa mort ; à peine est-il ressuscité, qu'il ne leur parait plus digne que de leur fureur et de leur vengeance. Et voilà le seul fruit que la plupart d'entre vous retirez d'ordinaire des miracles de la grâce, c'est-à-dire de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, et tandis que, livrée à tout l'emportement des passions, elle était non seulement morte dans son péché, mais répandait partout l'infection et la mauvaise odeur de ses dérèglements et de ses scandales, vous paraissiez touché de ses égarements et de son ignominie ; vous déploriez le malheur de sa destinée ; vous mêliez vos larmes et vos regrets aux regrets et aux larmes de ses amis et de ses proches ; et le dérèglement public de sa conduite trouvait en vous une

douleur et une compassion d'humanité; mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, à peine sortie du tombeau et de l'abîme de corruption où elle était ensevelie, rend-elle gloire à son libérateur par les saintes ardeurs d'une piété même tendre et sincère, que vous devenez les censeurs de sa piété même; vous aviez paru touchés de l'excès de ses vices, et vous faites des dérisions publiques de l'excès prétendu de sa vertu; vous aviez blâmé son ardeur pour les plaisirs, et vous condamnez son amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-mêmes, et faites grâce ou au Juste ou au pécheur.

Oui, si le bonheur d'une âme, qui à vos yeux revient de ses égarements, ne vous fait point d'envie; si le retour sincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois était de vos plaisirs et de vos excès, vous laisse toute votre indifférence pour le salut, ah! n'insultez pas du moins au bonheur de sa destinée; ne méprisez pas du moins en lui le don de Dieu; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grâce, si capable de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité; et ne changez pas les bienfaits de Dieu sur vos frères en un jugement terrible de justice contre vous.

Vous êtes surpris quelquefois, en lisant l'histoire de notre Évangile, que la dureté et l'aveuglement des Juifs pût résister aux prodiges les plus éclatants de Jésus-Christ ; vous ne comprenez pas comment la résurrection des morts, la guérison des aveugles-nés, et tant d'autres merveilles opérées à leurs yeux, ne les forçaient pas à reconnaître la vérité de son ministère, et la sainteté de sa doctrine; vous dites qu'il n'en faudrait pas tant pour vous convaincre, qu'un seul de ses miracles suffirait et que vous vous rendriez à l'instant.

Mais vous vous condamnez par votre propre bouche. Car, sans réfuter ici ce vain discours par ces preuves hautes et sublimes que la religion fournit contre l'impiété,

et que nous avons employées ailleurs; de bonne foi. n'est-ce pas un miracle plus étonnant et plus difficile qu'une âme livrée au crime et aux passions les plus honteuses ; née avec des penchants de volupté, de fierté, de vengeance, d'âmbition ; et plus éloignée que personne, par le caractère de son cœur, du royaume de Dieu, et toutes les maximes de la piété chrétienne; que cette âme renonce tout d'un coup à ses plaisirs, rompe les attachements les plus vifs, réprime les passions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les soins du corps, de la fortune; ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus tristes et les plus dégoûtants, et offre aux yeux du public un changement, une résurrection si palpable, le spectacle d'une vie si différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même soit forcé de rendre gloire à la vérité de son changement, et qu'on ne la reconnaisse plus elle-même; n'est-ce pas, dis-je, un miracle étonnant et plus difficile?

Or la miséricorde de Jésus-Christ n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux? sa parole sainte, quoique dans des bouches faibles et languissantes. ne ressuscite-t-elle pas encore tous les jours des Lazare? Vous les voyez, vous les connaissez, vous en paraissez surpris; et cependant en êtes-vous touchés? Ces merveilles, que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majesté, vous rappellent-elles à la vérité et à la lumière? ces changements, mille fois plus surprenants que la résurrection des morts, vous convainquent-ils? vous attirent-ils à Jésus-Christ? vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! semblables aux Juifs, tout votre soin est d'en combattre ou d'en affaiblir la vérité. Vous disputez à la grâce la gloire de ces prodiges; vous en cherchez les motifs dans des causes tout humaines; vous les regardez comme des prestiges et des impostures; vous attribuez

aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Esprit saint ; vous voulez qu'une nouvelle vie ne soit qu'un nouveau piège qu'on tend à la crédulité publique, et une voie nouvelle pour arriver à ses fins. Ainsi les œuvres de la toute-puissance de Jésus-Christ vous endurcissent ; ainsi les prodiges mêmes de sa grâce consomment votre aveuglement ; ainsi vous faites tout servir à votre perte ; Jésus-Christ est pour vous une pierre de chute et de scandale, où il aurait dû être une source de vie et de salut. Les exemples des pécheurs vous souillent et vous corrompent ; leur pénitence vous révolte et vous endurcit.

Grand Dieu ! souffrez donc que pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années ; les chaînes impures dont je suis lié m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que, malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile, et ne saurais presque plus faire d'efforts pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu ! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai du moins encore la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes (1).

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable ; c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Ésaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes.

Ah ! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème, rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur ; et que la nouveauté du langage que

(1) Ps.. CXXXIX, 1. et seq.

je vous tiens, ô mon Dieu! attire à ma prière une attention plus favorable.

Je ne viens pas ici, grand Dieu! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse; cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée; le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître; hélas! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle, si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse; comment pourraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examinez avec cet œil de sévérité, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable.

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi; la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel, la clémence est le premier caractère de votre être suprême, et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes.

Oui, Seigneur, à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous; dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge; après les égarements des premières mœurs, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu! qu'on espère encore en vous; et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes, n'est encore que le premier degré de vos miséricordes.

Mais aussi, grand Dieu! si vous exaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore; si vous me tendez la main pour me retirer

de l'abîme où je suis plongé, ah ! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles ; j'oublierai le monde entier, pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grâce sur mon âme ; je rendrai gloire, tous les moments de ma vie, au Dieu qui m'aura délivré ; ma bouche fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnaissance; et votre créature, qui gémit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son Libérateur dans les siècles des siècles.

CINQUIÈME LECTURE

JEUDI

SUR L'ENFANT PRODIGUE

RÉSUMÉ

Ire Partie. *L'excès de la passion marqué dans les égarements de l'enfant prodigue.*

1° Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu : il met comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et ne laisse presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi il est dit dans l'Évangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il semble que, dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens ; mais la passion honteuse dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison et rend insipides toutes les choses du ciel.

2° Il n'en est point qui laisse moins de ressources pour revenir à Dieu quand on s'en est éloigné. Le prodigue dissipa tout son bien en débauches, les biens de la grâce, et les biens de la nature. La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme ; mais celui-ci va plus loin : il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source ; et la foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas à être renversée dans le cœur du pécheur impudique, parce qu'il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Les biens de la nature sont pareillement dissipés : vous aviez reçu en naissant une âme si pudique ; vous étiez né doux, égal, accessible : vous aviez reçu en naissant des talents heureux : depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus, et l'on vous cherche tous les jours vous-même dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3° Troisième caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant

prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine dans ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même : premièrement, par le fond d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements, inséparables de cette passion. Troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatrièmement, par les tristes suites du dérèglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4° Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : dans la vérité, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions ; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes ; et le monde, ce monde si corrompu, respectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent, et en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures.

IIe Partie. *Voyons dans la conversion de l'enfant prodigue, le modèle et les consolations de sa pénitence.*

1° Le premier caractère de sa passion avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce : par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un affreux dégoût des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. La première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles. Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Évangile. Secondement, son affreux dégoût pour les choses du ciel, se change en un saint désir de la vertu et de la justice : *combien de serviteurs*, dit-il, *dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim !* Autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir, la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable ; il commence maintenant à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées. Troisièmement, il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation : il ne renvoie pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu dans l'espérance d'en suivre un jour les règles saintes, la véritable douleur parle moins et agit plus promptement. *Je me lèverai,* dit-il : j'ai un père tendre

et miséricordieux, qui ne demande que le retour de son enfant ; j'irai dans sa maison sainte, j'irai répandre à ses yeux toute l'amertume de mon âme, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous.*

2° Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! il semble que Dieu veut être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont suivies de mille consolations ; au lieu que les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin et court au-devant de lui : il faut peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière ; le démon même plus attentif alors que jamais, à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille ? il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir ; il le rassure contre ses frayeurs ; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches : il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer ; il renverse des projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie : le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise ; image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses dérèglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste. Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel et des sacrifices, de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, etc. L'âme regrette-t-elle alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de la dégoûter ?

3° Enfin, l'enfant prodigue était tombé dans l'avilissement et dans le dernier mépris : l'honneur et la gloire sont le dernier privilège de sa pénitence, on le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence : on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire que la piété fait oublier ce qu'

nos passions avaient ou d'insensé ou de méprisable ; on n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé.

DÉVELOPPEMENT

Il s'en alla dans un pays étranger éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et débauches. (Luc., xv, 13).

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Écriture des plus consolants pour les pécheurs ; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paraît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce et de salut qui sortaient de la bouche du Sauveur, avaient renoncé à leurs dérèglements, et paraissaient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'était venu que pour ceux qui avaient besoin d'être guéris, honorait leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas à scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle) : ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs, et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite ; ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui aurait dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formait, à une

dureté si indigne de ceux qui se disaient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale était d'offrir des sacrifices pour les pécheurs. Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis et court après une seule qui s'est égarée; tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler; enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égarements de l'âge avaient fait errer longtemps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avait jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très grand nombre de Justes; et que les mêmes désordres qui avaient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser, dans cette dernière parabole, une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avaient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux; et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce, et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère péni-

tence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie toutes les circonstances des égarements du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde qui ne connaît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne.

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes ; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ ; ce vice dont la religion chrétienne avait purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue.

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu ; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressource pour revenir à lui ; troisièmement, il n'est point de vice

qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Évangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne presque plus laisser au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissait plus rien de commun entre lui et le père de famille. En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés ; il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison ; enfin il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourrait le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse dont je parle déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion.

Et premièrement, elle déshonore le corps du chrétien ; elle profane le temple de Dieu en nous ; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ, elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité ; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlés avec des cendres des vierges et des martyrs ; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose ; plus

digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous! un Dieu saint devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne serait que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffrirait toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse les indignités d'un corps honteusement déshonoré.

En second lieu, non seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre Évangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devait du moins les sentiments de respect et de déférence que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion.

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches; on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; on s'aveugle sur sa fortune, sur son

devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste faiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avait tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa faiblesse. Enfin on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit pas sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit.

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est

plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudrait bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne, et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes, et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres faiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devint insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères qu'à soulager son peuple, que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent (1). La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devint insupportable (2). De là on se fait des occupations qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plai-

(1) Apoc., XVIII, 7. — (2) Prov., VII, 11.

sirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier; on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout; tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes désirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même. Regardez derrière vous, âme infidèle; rappelez-vous ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née; et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur, et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu.

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une âme de Dieu, il n'en est point, en second lieu, qui laisse moins de ressource pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égarements du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là. Il dissipa tous ses biens : les biens de la grâce, les biens de la nature

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme; mais celui-ci va plus loin : non seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendait agréable à Dieu; il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas à être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté; on s'est bientôt fait

es maximes dans le libertinage ; on n'était d'abord dis-
olu que par la faiblesse, on le devient par réflexion et
ar principe ; les plaisirs qui se font acheter par des
emords, coûtent trop; on veut jouir tranquillement de
es crimes; on cherche dans les livres les plus mons-
rueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se ras-
urer contre les préjugés de l'éducation; on invente de
ouvelles impiétés pour achever de s'endurcir; comme
n ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes,
n n'attend plus aussi d'autre fin au delà du tombeau, et
e même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu
usqu'aux derniers principes de la foi.

Non seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais
ncore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant
ne âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la
udeur, une délicatesse si noble sur la gloire ; le ciel avait
ris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et
e mettre en vous mille ressources et mille liens pour
ous attacher au devoir; et ces barrières heureuses que
a nature elle-même avait opposées à vos dérèglements,
ne injuste passion les a franchies; et cette pudeur que
a naissance vous avait donnée, n'est plus qu'une faiblesse
ndigne, que nul frein ne saurait arrêter ; et tout le fruit
ue vous en avez retiré a été d'aller plus loin, et de gar-
ler moins de mesures qu'un autre, dès que cette première
ligue a été ôtée.

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, acces-
sible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sin-
cère, une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui
offraient mille dispositions favorables à la sincérité chré-
tienne, et à la paix d'une conscience pure; et depuis que
cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que
ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous recon-
naît plus ; vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer
toujours agitée des flots les plus violents; on vous trouve

sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venait de l'innocence est éteinte; cette égalité, qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices; cette candeur qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées; vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes, et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on vous cherche tous les jours vous-même dans vous-même.

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux, votre jeunesse annonçait de grandes espérances, on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre, avec leur nom, leurs dignités et leur gloire ; ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talents, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et l'ignominie; et cet esprit si élevé, si capable des grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes ; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'état, devenir une des ressources de la patrie, que sais-je; honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires, vous voilà traînant au milieu de vos citoyens les restes d'un mérite éteint et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous: Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitait en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée

en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la faiblesse de l'eau.

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles, si nous allions jusqu'à la source de leur décadence, si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms, tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice! combien de maisons, à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avaient amassés sur leur tête, et qui avaient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes; et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures.

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme : troisième caractère du vice dont nous parlons; et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine*

en ce pays-là. Et il commença lui-même à tomber en nécessité.

Voilà comment ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme; que le crime n'est jamais tranquille; et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence. Mais il y a, dans le vice dont je parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs ; le charme fuit et s'envole ; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même ; on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir ; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer; on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaie de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même; enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle.

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion; on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire, il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes; où si une seule vient à manquer, tout est perdu: il faut soutenir les discours publics, et les murmures

domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts, toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable; les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs; les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants, tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe; mais la passion un peu refroidie ; mais le plaisir injuste approfondi ; mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux; ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs ; que vous reste-t-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même ; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secrète de votre faiblesse ; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages ; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence ? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime.

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur; une passion naît des cendres d'une autre passion ; un désir satisfait

fait naître un nouveau désir; on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable. On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au dérèglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes. Toute sorte de joug révolte et devient insupportable; la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, est la seule loi qui les guide. Mon Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilège dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions d'une poésie lascive! O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osais le dire ici, par les tristes suites du dérèglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait.

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil

et plus méprisable aux yeux des autres hommes; dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur; il se mit au service d'un des habitants du pays; il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux; et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Quelles images! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons!

Oui, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments, et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite; sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la faiblesse des grandes âmes; au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les faiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie cachée, si honteuse, si différente de celle qui paraît aux yeux des

hommes, était publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passait avec elles jusqu'à la dernière postérité? O homme! telle est votre destinée dans vos passions de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures ; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit; on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne; on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire, la honte de vos penchants; plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos faiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire (1).

Mais l'âme désordonnée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit saint ; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée; mais on est d'un caractère sacré, n'importe; mais on est d'un rang où tout est remarqué, on ne peut pas; mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la retenue, on ne se voit plus soi-même; mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur, on s'en fait un de l'impudence; mais le public en murmure, la passion parle encore plus haut; mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde, pour

(1) Mach., I, 1, 42.

une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire; tout le reste de la terre n'est compté pour rien; tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne le voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avait sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, âme infidèle! voyez tous les regards attentifs sur vous; vos passions devenues la fable publique; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre; voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes.

Voilà, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer, et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur et les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux où la chasteté avait encore ses martyrs; où les tyrans croyaient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie, la chaire chrétienne n'était destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étaient occupés qu'à encourager, devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous

les sexes et toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguaient nos pères des nations corrompues et perverses; aujourd'hui, enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprennent de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux; ah! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre; et que nous vous disions, avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs et l'image de votre pénitence.

SECONDE PARTIE.

Ce ne serait pas assez de vous voir exposer dans les excès de l'enfant prodigue, l'image des dérèglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, il trouve, en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avait perdu dans ses égarements; son repentir répare toutes les suites de ses désordres, et les mêmes démarches qu'il avait faites pour suivre des voies injustes deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté. Or la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstables.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit; elle le fait rentrer en lui-même. Le charme qui le fascinait tombe tout d'un coup ; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture; ah ! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses sous lesquelles il s'était jusque-là représenté la passion s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice ; c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux ; il n'y voit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs ; qu'un avilissement qui le couvre de confusion; il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devrait plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie.

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivait encore dans l'innocence; où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtait encore les douceurs et l'abondance de sa maison; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé; il voit qu'il

n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur, encore calme et innocent, n'avait pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagements profanes ; que ses joies alors étaient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces ; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur ; et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins ; sa vie toujours agitée et inquiète ; ses plaisirs même tristes et sombres.

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim !* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir ; la seule présence des gens de bien le fatiguait ; la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable ; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées ; il la compare à la sienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état ; leur tranquillité, à ses inquiétudes ; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paraît insupportable. Quoi ! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime même des hommes ; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent n'être pas exclues de l'héritage, je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur ; vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes ! Eh ! jusques à quand une injuste faiblesse prévaudra-t-elle sur mon re-

pos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts, et sur ma destinée éternelle ?

Aussi, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des Justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille. Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti ; qu'il n'y a que cela de solide ; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler ; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu ! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle.

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu, dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes ; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira ; la véritable douleur parle moins et agit plus promptement ; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement ; par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent ; cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : Qué tardé-je donc encore ? dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs ; qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte ? Les plaisirs ? ah ! depuis longtemps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, et la constance mille fois promise ? mais mon cœur m'appartenait-il pour le promettre, et de

quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs que puis-je craindre du public, après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incertitude du pardon? Ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc; je ferai un effort sur la honte qui me retient, et sur ma propre faiblesse; j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs. Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai; mais il est encore mon père. J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai: *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous;* contre le ciel, par le scandale et le dérèglement public de ma conduite; contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenais, pour me calmer et m'affermir dans le crime; contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'était là ma patrie et mon origine; contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle. Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil n'en est que le côté le plus supportable; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin sont bien plus dignes de votre colère; j'ai péché encore devant vous; devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret; devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond; devant

vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé; devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants.

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grâce abonde où le péché avait abondé. Il semble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle le *Père des miséricordes* et le *Dieu de toute consolation* (1). Non, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance; le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés ; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde ; sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand, en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençait seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah ! voilà peut-être le moment de sa grâce ; peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes; tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence achèvent de vaincre vos résistances.

(1) II. Cor., 1, 3.

Oui, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent; les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin ; et le voyant faible, exténué, agité et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise ; il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête. Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière; c'est un homme qui a été battu longtemps des flots et de l'orage, qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise: difficultés du côté du monde, qu'elle voudrait encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue ; de sorte que, suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule; et après avoir supputé longtemps sa dépense et ses forces,

selon le mot de l'Évangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille ? Il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir, il le rassure contre ses frayeurs et sa propre faiblesse, il calme ses agitations, il dissipe ses nuages. Ce n'est pas assez ; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches ; il éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer ; il renverse les projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls ; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes ; tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise ; ces montagnes qu'elle croyait voir devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement ; ces impossibilités tant redoutées s'évanouissent ; plus elle avance, plus les voies se dégagent ; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmaient, deviennent les facilités de sa pénitence.

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé ; il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise ; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle ; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour. Il retrouve son fils qu'il avait perdu ; il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré ; mais ce qui devrait allumer ses foudres, ne réveille que son amour ; il ne voit en lui que ses malheurs ; il ne voit plus ses crimes, il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle, mais c'est ce souvenir même qui le touche ; il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux ; il recouvre ce qu'il avait perdu. Image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme de ces premières démarches de son

retour vers lui ! ô clémence paternelle, ô source inépuisable de bonté, ô miséricorde de mon Dieu ! que vous revient il donc du salut de la créature ?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses dérèglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste, il le nourrit de la viande des élus. On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des Justes et de toutes les consolations de la foi ; quelle douceur de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques, qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet ! Ame heureuse ! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter ? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paraisse digne de votre cœur ? et un seul jour passé dans la maison du Seigneur, au pied de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous, que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs ?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avait été le mépris et l'avilissement où il était tombé ; l'honneur et la gloire font le dernier privilège de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence ; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité ; on lui donne même la préférence sur son aîné, c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avaient, ou d'insensé, ou de méprisable ; ou, pour mieux

dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé; elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avaient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état; en un mot, au lieu que nous étions comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, a consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore pour vous animer à suivre cet exemple ? Vous errez depuis longtemps, comme le prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions; pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée; il se promettait que ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, ramèneraient enfin votre cœur; ce temps est venu, qu'attendez-vous encore pour revenir à lui? Les premiers désordres de votre vie pouvaient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge; mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours par son changement qu'il est temps enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant

entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous? sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes, qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent, le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Église occupée de la conversion des pécheurs, la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, si entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction, si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils était mort, et il est ressuscité : il était perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre âme! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu, solenniseront ce jour

heureux; les saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine; les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous vous laisser toucher par des motifs si pressants; et vous, ô mon Dieu ! faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardents pour le salut de mes frères, et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité !

SIXIÈME LECTURE

VENDREDI

SUR LE RESPECT HUMAIN

RÉSUMÉ

Ire Partie. L'ennemi du salut dresse deux pièges à la faiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de fausses espérances : l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connaissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire : mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugements, ne sert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1° Dans sa grandeur. En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable : or ici rappelé, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirais dès ce moment, si le monde, qui ne vous aime et ne vous sert pas, me permettait de vous servir et de vous aimer. Cette impiété fait horreur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2° Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines ? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne ? Plus touché de la folie des hommes que de leurs mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement et de leur manifester les vérités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assez : croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme pénétrée de componc-

tion et des attraits d'une grâce si divine puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu et du bonheur de le servir ! Répondez ici, âmes justes qui m'écoutez, et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais, quoi ! ne peut-on pas se donner à Dieu et commencer une vie nouvelle, sans se donner en spectacle au monde par un changement trop éclatant ? Ainsi, au rapport de saint Augustin, s'abusait le célèbre Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et son éloquence ; il se persuadait que Dieu ne regarde que le cœur, et n'en demande pas davantage. Mais sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnaître devant les hommes ; que c'est être ingrat envers la grâce qui vous touche et vous dégoûte du monde et des passions ; qu'il est indigne d'un cœur noble et généreux de trahir ainsi vos sentiments, je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus et ses maximes, et qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jésus-Christ, est une dissimulation criminelle, et moins digne d'excuse que le dérèglement ouvert et déclaré. Prenez-y garde : la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès ; mais les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable ; plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands désordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres, plus vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, qui ne se figurent dans la vertu rien au delà de ce que vous faites. N'était-ce pas assez que vos dérèglements eussent été autrefois un scandale à vos frères, faut-il qu'encore aujourd'hui votre fausse vertu leur vienne funeste ?

IIe Partie. Tout pécheur est insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles ; néanmoins, nos passions forment souvent des erreurs qui, bien qu'opposées aux règles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Le respect humain n'est pas de ce nombre, l'extravagance y paraît si à découvert qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1° Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira ; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez la cour ou la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les

hommes dans les intérêts de votre conduite ! Or puisque, dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement ? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ? Je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait, le monde entier censeur de votre conduite, eh ! qu'importent les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? qu'a de commun leur estime ou leur mépris, avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe ; les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain du salut ; une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte ; la grandeur du juste en ce monde ne peut être vue par des yeux de chair ; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable ; mais cet homme, aujourd'hui obscur et méprisé, se démêlera un jour de la foule ; et, environné de gloire et d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente.

2° Le respect humain, insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugements ? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en la présence de Dieu, et de ces faiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'une ignominie éternelle, cependant le monde vous a loué ; il a vu en vous mille vertus, et ces vertus sans la piété étaient de vains titres, vous le savez ; eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé, et que le monde refuse injustement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices et à vos fausses vertus. Troisièmement, pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux ; et vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser ? C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide ; le crime va la tête levée, la vertu rougit et se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde ? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas, que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte ; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien ? Mais à quoi doivent aboutir ces discours, qu'à vous faire mieux

connaître le monde, à vous le rendre plus méprisable, et à vous servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, et plus reconnaissant de la grâce que vous avez reçue ? Enfin, je vous le demande, qui les tient, ces discours, et d'où partent ces censures ? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix ; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles et licencieux, qui se font une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

IIIe Partie. Le respect humain est injuste. Pourquoi ? parce que 1°, ce monde qui ne connaît pas Dieu ; ce monde qui appelle le mal un bien, et le bien un mal ; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu ; eh ! pourquoi donc craindriez-vous de paraître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteraient de devenir semblables à vous ?

2° Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talents ou d'avantages humains par lesquels vous croyez mériter son estime ; vous vous trompez, et peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire : devenez homme de bien ; la piété ne fait point de jaloux et le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite ne vous en disputera pas la réputation ; peut-être portera-t-il même son estime pour vous trop loin, et qu'au lieu d'attirer ses censures vous n'aurez qu'à gémir en secret de l'excès et de l'injustice de ses louanges.

3° Ce qui est encore plus honorable pour la vertu, c'est que le monde ne cherche et ne trouve d'ordinaire de consolation que dans la fidélité et dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4° Et c'est de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu ; on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété ; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des faiblesses humaines, car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions et des censures. Après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion es éloges d'une parfaite pénitence ; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos misères ; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-

être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas : agissez sous les yeux de Dieu seul, et laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.

DÉVELOPPEMENT

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. (Matth., XXIII, 5).

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paraît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des Pharisiens peut trouver encore des imitateurs, mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes est bien plus rare, que celui qui nous empêche de le servir, de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu, c'est de rougir de la véritable ; et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens, que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugements des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte faible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion. Car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne : nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres ; c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugements, et au goût duquel nous

sacrifions même nos désirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme, premièrement, un mépris de Dieu qui la rend très criminelle; secondement, une crainte du monde qui la rend très insensée; troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu; une crainte du monde qui la rend très insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugements; enfin un préjugé contre la vertu qui la rend très injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis longtemps deux pièges dangereux à la faiblesse des hommes, un piège de séduction et un piège de terreur (1) : un piège de séduction, en les attirant par de douces espérances; et un piège de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées (2). Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, et l'engager dans les voies funestes des passions; mais il a recours à l'autre quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses faibles désirs de pénitence et de salut.

Or, l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul pour nous défendre de la première illusion, qui nous y

(1) In Ps., 30. Enarr., II, n. 10. — (2) Ibid.

promet des enchantements et une félicité imaginaire; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même; mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugements, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides; plus on a vécu dans le monde, plus on le craint; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes; je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses, et que ces timides ménagements, qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avaient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable; et que toute la gloire qui vient des hommes ne soit qu'un songe et qu'une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites, dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirais dès ce moment, si, dans la situation où je me trouve, il était permis de vous servir; je voudrais bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable, si, en me déclarant ainsi pour vous, je n'allais pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite; je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous; vous avez mis en moi des penchants favorables à la vertu, et je ne

sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si longtemps esclave, cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne saurait vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah! si mes penchants, Seigneur, décidaient de ma destinée ; si je pouvais aller vivre loin des regards publics; sans doute, je ne vivrais que pour vous; vous seul au fond méritez d'être servi, mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi; et comme j'ai à vivre dans le monde et qu'il faut se déclarer pour vous ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la faiblesse de suivre des voies qui vous offensent; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme, s'écrie saint Chrysostôme, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu ? vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve ; j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de vos mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes! Cette impiété vous fait horreur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur ; elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines; et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la faiblesse d'un enfant auxquels on ne daigne pas même parer (1)? Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écou-

(1) Ps., LXIII, 8.

terez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugements des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié, sur leur égarement et sur leur perte; vous désirerez qu'ils connaissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples; leur salut vous intéressera plus que leur estime, et la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon âme par le jeûne, disait autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué; je me suis couvert de cendre et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem; j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés (1). Et alors, plus touché de leur folie que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice (2). Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discour des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez croyez-vous que dans ces premiers moments de grâce, e d'un véritable changement de cœur, une âme puisse êtr touchée de quelque autre chose que de son Dieu, et d l'horreur de sa vie passée? Ah! la componction dans ce heureux commencements est si vive, les attraits de l grâce si divins, que le cœur enivré, pour ainsi dire, de l force de sa douleur, et de la nouveauté du saint plaisi ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu, le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane! qu peuvent alors vos discours sur une âme qui ne vous co

(1) Ps., LXVIII, 12, 13. — (2) Ibid., 14.

naît plus? qu'importent alors les censures et les dérisions des enfants des hommes au Juste, élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines; qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, âmes justes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencements des opérations divines de la grâce qui changea votre cœur; et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut, sans différer, prendre des mesures pour son salut; on est dégoûté du monde et des plaisirs, et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? Qu'est-il nécessaire d'afficher comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu? n'est-il pas prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paraît fait comme les autres? Semblable à cet ange qui conduisait le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paraissait néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux (1). C'est

(1) Tob., XII, 19.

ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusait autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence; détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadait que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandait pas davantage; et qu'il pouvait se dispenser, à son âge, de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien, quoique je ne le paraisse pas, disait-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessait de l'exhorter à la foi, et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondait qu'il n'en croirait rien, s'il ne le voyait dans l'assemblée des fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement. Est-ce que les murailles font le chrétien? repartait Victorien encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami. Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! continue ce Père, à l'éclairer sur son aveuglement: vous lui fîtes comprendre que c'était une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacrilèges des démons; il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité.

Et en effet, user encore de ces timides ménagements avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente, et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être faible avec les faibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation de serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse

à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse, que le dérèglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnaîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnaître devant les hommes? il ne serait plus que votre divinité secrète, tandis que le monde aurait vos hommages et votre culte public et déclaré? O hommes! le Dieu du ciel et de la terre ne serait donc plus qu'un Dieu domestique; et le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères?

Je ne vous dis pas que c'est une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde; d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine? Vous rougiriez des faveurs du ciel, et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies vous ferait plus de confusion, que ne vous faisait autrefois l'infamie de vos plaies mêmes? O homme! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur? et est-ce ainsi que vous reconnaissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne même d'un cœur noble et généreux. Car si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public? Une âme née avec quelque élévation sait-elle ainsi se contrefaire? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous

en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardait comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étaient soulevés contre lui et contre son culte, il serait si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné ; il y aurait tant de bassesse à le désavouer en public ; et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui ! la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme ! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches ; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus faible, plus lâche que la plus vile populace !

Enfin, je n'ajoute pas que c'est même un scandale, et une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères, car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès ; mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, et mêlés même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable ; plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères, plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres, plus enfin vous multipliez dans l'Église les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites ; et qui auraient poussé plus loin la grâce de leur conversion, si votre lâcheté ne les avait portés à croire que tout ce qu'ils voient de plus

dans les autres est outré et excessif ; et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme ! encore une fois, n'était-ce pas assez que vos dérèglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères ; faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Mais après tout, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé ? et quand ce ne serait pas un crime de sacrifier son salut éternel à la crainte de ses jugements et de ses censures, ne serait-ce point une folie ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins, nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre, et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paraît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise ; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose le faire, parce qu'il craint le monde, et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'ac-

compagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis, en elle-même. Car, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira ; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez la cour ou la retraite ; vivez en philosophe ou en libertin ; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde, croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur ? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon; là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachements secrets et des faiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Égyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus, et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est, dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu

pour se dérober au châtiment que méritait son imposture. Moïse au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avait chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devrait partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite ; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes ; tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, puisque, dans aucune circonstance de votre vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi le craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il, lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles; chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; de son goût, et de vous donner des avis de sa façon ; vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs, Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte du mal, que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, et la diversité bizarre des jugements humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des

opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même, en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite ; eh ! qu'importent les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut ? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il ? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner ? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugements de Dieu, parce qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh ! qu'a de commun leur estime ou leur mépris avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : leur mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut ; et par conséquent, si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me ferait craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain ; je tremblerais pour un changement qui n'aurait pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y aurait toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne saurait goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien ; le mépris des hommes vous

répond de l'approbation du ciel ; vous appartenez à Jésus-Christ dès que le monde vous réprouve.

En effet, le Juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Écriture, qu'une eau épaisse et boueuse (1), mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise (2). Telle est la condition du Juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur est couvert sous de viles apparences ; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le fils de l'homme, paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce Juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté ; alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer ; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité ; et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente. Faibles hommes ! que vos discours paraissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance !

Aussi, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circons-

(1) II Mach., 1, 20. — (2) Ibid., 22.

tances qui l'accompagnent. Écoutez-en les preuves, et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugements ? si après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paraît si indigne de l'être ?

D'ailleurs ne pourrait-on pas vous dire, à vous surtout : Vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes ; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces faiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle ; cependant le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies ; il a donné à de vains talents de vaines louanges ; vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable ; toutes ces vertus, sans la piété, étaient de fausses vertus, vous le savez ; plus fausses encore dans votre cœur par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables ; eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé ? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice ; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu les louanges qu'il avait autrefois injustement données à vos vices ; et que vous répariez, par une humiliation légère, l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si longtemps usurpées ? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore ; car enfin pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celle du crime ? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux ? Quoi ! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence serait plus timide ? vous

ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde ; et cela dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes ; ses jugements seraient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner? et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser?

Ah! c'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide : le crime va la tête levée, la vertu rougit et se cache ; le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière : la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse ; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie : mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans ; mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnaître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avait élevées, et qui ne pouvaient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés ; et ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion, et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures ; vous, à qui seul appartient l'empire, la gloire, la

louange, l'action de grâces? y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom ; à reconnaître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, et à l'honneur que vous lui faites vous-même de souffrir qu'elle vous adore ?

Mais si tant de raisons ne vous faisaient pas encore assez sentir le ridicule de cette faiblesse, venons à la chose même : que pourra-t-on dire de vous, dans le monde, qui doive tant vous alarmer ? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à donner des scènes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables que personne ne pourra plus vous ravir! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien; et qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes ces conversions si vives et si ferventes? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance! Que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte ? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage que pour aller plus sûrement à vos fins? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde ? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints qui n'ont jamais ressemblé à la multitude et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien ? mon Dieu! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle ; remplir ses devoirs de prince

de sujet, d'homme public, de père de famille ; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre ? et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusements d'enfant, et une déplorable inutilité ?

Voilà donc ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel ; et encore je ne vous demande pas qui les tient, ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre âme ; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux ; et qui encore, au fond du cœur, rendent gloire à la vertu, et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ ; et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin, et si consolant même pour les Justes ! Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit saint Augustin ; c'est en

leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il est des persécutions de plus d'une sorte, et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse, ni la plus commune.

Ce n'est point là, en effet, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jésus-Christ, ce monde qui ne connaît pas Dieu, ce monde qui appelle bien un mal, et le mal un bien; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture, et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentiments de justice et de raison, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du Juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une âme mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le Juste, qui sait les mépriser : elle sent dans sa propre faiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une âme qui peut résister à ce charme impérieux; toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au Juste : et elle apprend à estimer la piété par les violences

dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi une âme fidèle lui paraît un spectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire ; elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérants ; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes ; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou au caprice et aux adulations des peuples ; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite ; qu'enfin, des talents heureux et cultivés par le travail et l'application peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne ; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions, et comme les premières ébauches ; mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le Juste ; un mérite que tout contredit au dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.

Mais non seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens et de leur trompeuse félicité ; vous croyez que l'illusion dure toujours, et que toute leur vie est un songe ; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le Juste avec des yeux d'envie ; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent, les consolations qu'il goûte dans la vertu aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions, le doux loisir et la tranquillité de sa retraite aux mouvements éternels de leurs prétentions et de leurs espérances, ses jours de bonnes œuvres, et

toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées : ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret ; ils sentent tout le dégoût de leur état, et tout le bonheur de la condition du Juste. Eh ! pourquoi craindriez-vous donc de paraître serviteur de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler ?

Peut-être regardent-ils avec des yeux de mépris tous les talents mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime ; peut-être vous donnent-ils du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire ; peut-être la ressemblance de leurs passions diminue-t-elle à leurs yeux le mérite des vôtres ; la jalousie vous dispute une vaine beauté ; la fierté, votre naissance ; l'ambition, votre valeur et vos services ; l'orgueil, vos talents et votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait pas de jaloux ; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; et peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talents, aux agréments de votre personne, et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talents propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu ! mit-on à vos pieds des sceptres et des couronnes et toute la gloire du monde, à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, et qu'à des chagrins réels ? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'âme fidèle, et à la gloire

qu'elle a de vous servir ? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice ; et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges ; et, vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissements injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu ! que vous ne m'ayez rendu au centuple ?

Mais ce qui me paraît encore plus honorable à la vertu, c'est que non seulement le monde envie la destinée des gens de bien, mais il ne cherche et il ne trouve d'ordinaire de consolation que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, dans vos afflictions et dans ses conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés ne laissent presque plus espérer de ressources; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenait insupportable, et où peut-être aussi étiez-vous abandonné; où avez-vous trouvé plus de consolation que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous, qui a versé de l'huile sur vos plaies, qui a ramené insensiblement votre cœur aigri aux ordres de la Providence; qui vous a soutenu dans votre accablement, et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgrâces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie ?

Oui, c'est auprès des Justes que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune ; c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissements et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets ;

c'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde; c'est dans leur sein qu'ils vont verser les plus secrets mouvements de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances, et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de chose ; c'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître ; c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent, en dernier lieu, les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions, que la naissance et les dignités ne donnent point; on y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer, par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom; et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel, un des enfants de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle, et dans un empire où il était captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste; et Hérode souffrit

avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa faiblesse en eût fait un martyr. O homme! vous rougissez de la vertu : mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples, qui vous fera honorer des sages et des vieillards, qui vous attirera de la considération en la présence des princes, et qui, de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité (1).

Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des faiblesses de l'homme ; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire, de la part du monde, des dérisions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion tous les éloges d'une parfaite pénitence; craignez plutôt que le monde ne vous couronne avant que vous ayez légitimement combattu; craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de faibles commencements de piété, vous ne vous rappeliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourrait à peine effacer: voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux justes qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre! tout est à craindre pour une vertu faible et naissante quand elle est trop applaudie; on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas; et le monde, qui nous avait séduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

(1) Sap., VIII, 10, 11, 13.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas, agissez sous les yeux de Dieu seul; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissements, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul. dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité et veut lui offrir des sacrifices; Paul, reçu des fidèles comme un ange de Dieu; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie; et la main de Dieu qui l'élève prend plaisir, ce semble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre faiblesse. Mais s'il permet que les décisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager, par des consolations secrètes, de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disait autrefois l'Apôtre; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue, mais nous ne sommes point abattus; on nous regarde comme le rebut du monde, mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au-dedans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le servir; rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux, secouez un joug qui vous accable, osez mépriser les jugements d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs, et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les

jugements du monde; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu! achevez d'éclairer ces âmes faibles qui commencent à vous connaître, fortifiez leurs volontés timides et chancelantes, vainquez encore une fois le monde dans leur cœur, apprenez-leur que vos jugements seuls sont à craindre; que les mépris et les censures des hommes ne font que donner un nouvel éclat et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve; et que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elles que vous-même.

SEPTIÈME LECTURE

SAMEDI

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE

RÉSUMÉ

1re Réflexion. *Les dégoûts sont inévitables en cette vie.* Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, vous verrez que nul n'est heureux ici-bas, que chacun se plaint, et que la terre est la patrie des mécontents ; ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs Dieu, en laissant ici-bas les âmes les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent et désagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie misérable, et nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles, elle deviendrait une récompense temporelle ; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre.

Les Justes vivent de la foi ; or la foi espère, et ne posséde pas encore ; tout est à venir pour les chrétiens : leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage ; le présent n'est point pour eux : c'est ici

le temps des tribulations et des amertumes ; c'est ici un exil et une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls; or n'est-il pas injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu ? Attendons patiemment les jours de paix et de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne serions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de supplice.

IIe Réflexion. *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu, on en convient; mais 1° du moins on y est à couvert des dégoûts du monde et des passions ; et quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu que de secouer le joug du monde, la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie, quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2° Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes.

3° Ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage ; ainsi les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage ; ce ne sont pas des dégoûts du monde, dont il ne reste jamais que l'amertume.

4° Je pourrais ajouter que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que, si notre cœur n'avait pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence, parce que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité ; que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes sur tout le détail de la vie chrétienne, parce qu'étant nés avec des passions plus vives, un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, et nous y étant livrés pendant longtemps, le sérieux de la piété nous paraît triste et insoutenable, ce qui montre combien c'est un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté ; et que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parce que plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais, après tout, est-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Si nos serviteurs osaient nous dire qu'ils s'ennuient en nous servant, quelque bien fondés qu'ils fussent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des insensés; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices : nous dirions qu'il sont payés pour s'ennuyer.

Or Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent? ne les comble-t-il pas de bienfaits? et ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui et qu'ils s'ennuient à son service?

IIIe Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde.* Je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage. Qu'est-ce que la vie du monde, qu'un ennui continuel, qu'un vide éternel, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'inutilités; qu'un flux et reflux éternel de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, etc. Quelle comparaison entre les fureurs des passions et les peines légères de la vertu; entre les remords affreux de la conscience, et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Aussi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils servent; mais trouvez, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes, qui fassent des invectives contre la vertu, qui détestent leur sort et, de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes, qui envient la destinée du monde! On a vu quelquefois des pécheurs prendre, par désespoir et par dégoût du monde, des partis extrêmes; mais a-t-on jamais vu des Justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? ils se plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité, mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions. Il sentent ce que le monde appelle la pesanteur du joug de Jésus-Christ; en se rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, premièrement, les violences de la vertu sont volontaires, et en cela infiniment plus douces; mais les dégoûts du monde sont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne sont amères qu'aux sens; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les passions, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume. Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches parce que plus on réprime les passions, plus elles deviennent dociles; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes passions, nous laissent toujours les mêmes

amertumes. Quatrièmement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; mais les dégoûts de la piété n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IV[e] Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remèdes ; mais, dans la vertu, il n'est point de peine qui n'ait sa consolation, premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues. Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos penchants. Quatrièmement, les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre. Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse. Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, et nous découvre le néant de tout ce qui passe. Que de ressources pour un cœur fidèle! et par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime!

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; et les premiers fidèles qui sacrifiaient pour Jésus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignaient pas de l'amertume de son service, et ne croyaient pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses ; ne devrions-nous pas en rougir ?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu ; servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ses consolations à notre faiblesse ; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs et nos hommages.

DÉVELOPPEMENT

Alors les juifs prirent des pierres pour lapider Jésus. (Jean. x, 31.)

Voilà donc les marques de gratitude que Jésus-Christ reçoit des hommes; voilà les consolations que le ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain et de possédé du démon ; ici on prend des pierres pour le lapider. C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le temps de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits et rebelles aux vérités qu'il leur annonçait, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, ses membres et ses disciples, hélas ! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse ; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible ; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, et de retourner au monde, comme à un maître plus doux et plus commode ; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu que des douceurs et des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le royaume des cieux ne se donne qu'à titre de conquête, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent ? Et ces paroles, que signifient-elles, sinon qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer ; qu'au contraire il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts,

des amertumes, des répugnances qui exerceront notre patience, et qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grâce qui le rend léger, parce que la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts et nos premiers penchants, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, et qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre ; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant et léger, si difficile à fixer, qui, à propos de rien et sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé? Voilà à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu ; c'est ici le temps des combats et des épreuves : la paix et la félicité ne sont que pour le ciel, mais malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre, dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir ; ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connaître. En voici les raisons : premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie ; secondement, parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure ; troisièmement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde ; quatrièmement, parce que quand ils le seraient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'ai dit premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas ! mon Dieu, nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte ; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne saurait être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement ; les

dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, et qui ne peut la trouver sur la terre ; qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait, dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu, mais qui, ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, et n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vide et les mêmes dégoûts qu'il avait trouvés dans le crime; parce que, à quelque degré de grâce qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice et d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos désirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, et que nous ne saurions jamais trouver que dans le ciel.

S'il était possible d'être heureux sur la terre, on le serait sans doute en servant Dieu, parce que la grâce calme nos passions, modère nos désirs, console nos peines, et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, et dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité; mais comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet, et en un sens, misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls; qu'il les rebute, loin de les attirer; et que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant et plus fidèle. Mais

parcourez tous les états: interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif, nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts; à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontentements, et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les âmes les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent et désagréable à la nature : il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable ; nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disait l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu ; je ne fais pas le bien que j'aime, et que je voudrais faire, et je fais le mal que je hais, et que je souhaiterais d'éviter ; mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte, et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines? (1) Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes, le mépris de la vie présente, le désir des biens éternels, l'empressement d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles, si elle formait toujours ici-bas, pour l'homme, un état heureux et tranquille, elle deviendrait

(1) Rom., VII, 24.

une récompense temporelle; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercherait soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourrait ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettrait le cœur, en le délivrant de ces passions violentes et inquiètes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des règles et des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'aurait plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, qui viendraient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix; des ouvriers qui se présenteraient, non pas tant pour travailler à la vigne et porter le poids du jour et de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits; des serviteurs, qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneraient à leur propre utilité, et n'en feraient usage que pour eux-mêmes.

Les Justes vivent de la foi; or la foi espère, et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur royaume : le présent n'est point pour eux. C'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil et une terre étrangère, où les larmes et les soupirs deviennent la seule consolation du fidèle; il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle; où, livrés à nous-mêmes et sans le secours du ciel, nous ne faisons que le mal; où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grâce nous fait faire; il est, dis-je, injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans

un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil et de notre tristesse : les jours de paix et de joie viendront ensuite. Si, en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance semblerait du moins avoir une excuse ; mais, je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu ; en changeant de maître, nous ne faisons que changer de supplice ; en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus riants que la vertu, je l'avoue ; mais partout, le fond n'est que travail et affliction d'esprit, et puisque les peines sont inévitables en cette vie, et qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, et ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes ? Première vérité : les dégoûts sont inévitables en cette vie.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, quoique nous convenions que le royaume de Dieu souffre violence, que Jésus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations et des retranchements qui coûtent à la nature, que le temps de la vie présente est le temps de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines et de douleurs ; et que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes ; il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une âme qui sert le Seigneur soit fort à plaindre, et que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contre elle que les préjugés des sens et des passions ; elle

n'a de triste que le premier coup d'œil; et ses amertumes ne vont pas si loin qu'on doive la fuir, comme une condition insoutenable et malheureuse.

Car, premièrement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand la vertu n'aurait que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événements, de ses agitations, et de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain en courant après des fantômes qui nous échappent sans cesse; hélas! la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seraient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; et il vaudrait toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades et puériles des enfants du siècle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit; elle soumet notre cœur à Dieu, elle nous fait baiser la main qui nous frappe; elle nous découvre, dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'aurait encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachements; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre en un jour; de préparer notre âme aux afflictions, en la tenant sans cesse soumise à Dieu; quand la vertu n'aurait que cette consolation, hélas! devrait-on se

plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent? et qu'y a-t-il de plus à désirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions et des contre-temps; où tout nous échappe; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous moments enlevés, et tombent sans cesse à nos côtés; où notre fortune ne tient à rien, et change tous les jours de face; hélas! qu'y a-t-il de plus à désirer qu'une situation qui nous console dans ces événements, qui nous soutienne dans ces orages, qui nous calme dans ces agitations, et qui, dans les changements éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes?

Troisièmement, ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines; ce sont des remèdes un peu douloureux, à la vérité, mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage; c'est une contrainte qui nous gêne, mais qui, en nous gênant, nous délivre d'une servitude qui nous accablait; c'est une amertume qui mortifie les passions, mais qui, en les mortifiant, les affaiblit et les calme; c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif, mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture, de sorte que, dans la douleur même de la plaie, nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède; ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations, mais qui en les révoltant les rapprochent de l'ordre et de la règle. Ainsi les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage : en nous dégoûtant, elles nous purifient; en nous piquant, elles nous guérissent; en nous troublant, elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reste jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes.

que nos passions nous imposent, et qui n'ont pour tout fruit que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes ; ce ne sont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutissent jamais à rien, qui ne nous valent rien, qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire, qui éloignent de nous les grâces et les faveurs que nous voulons mériter par elles, qui nous laissent toujours nos haines, nos désirs, nos inquiétudes et nos peines ; ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification, qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché, qui nous perfectionnent, qui nous embellissent, qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre âme, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons désirs, et qui portent avec elles le fruit qui nous paie et qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même ; que si notre cœur n'avait point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolants que les plaisirs de l'innocence ; que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité ; que ce devrait être là notre premier goût, comme c'est notre première destinée, et que si nous trouvons en nous des penchants opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu ; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrais ajouter encore, que c'est peut-être le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne ; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, et un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, la vertu nous paraît plus triste et plus insoutenable ; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait

que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur, accoutumé aux plaisirs vifs et piquants, ne saurait plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne ; que la dissipation infinie où nous avons vécu nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse; l'agitation des parties et des plaisirs, la retraite plus dégoûtante; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible ; les maximes frivoles dont nous sommes toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides et plus étrangères; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne saurait plus goûter rien de solide ; que n'ayant jamais mêlé rien de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, et que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde et sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avait pas encore gâté ! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, et des restes de sa première innocence ! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connaître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes et si désespérées ; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, et nous font de la vertu comme une inclination naturelle ! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur, qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur, et qu'on a arrêté, presque dans leur naissance, des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, et qui font aussi toute l'amertume de nos vertus ! Que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on ! que de facilités et de consolations se pré-

pare-t-on ! que de douceurs répandues sur le reste de la vie ! et quelle différence, pour le repos même et la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, et ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, et s'est répandue sur tout le reste de la carrière ! C'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable ; et nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, et d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seraient moins solides ; quand il serait vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu ; du moins serait-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui, invincible ; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu ; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes et ennuyeux, ils nous paraîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde, et dans le dégoût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvait adoucir ce que la vertu a d'amer et de pénible ; si en tenant plus longtemps contre la grâce, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, et gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes et d'agréments, et à des conditions plus douces et plus flatteuses ; hélas ! quelque risque que l'on coure en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourrait, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardements. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes ; plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu : ce n'est plus qu'un vase souillé, dit le prophète, et à qui les passions, que nous avons laissées vieillir, ont imprimé un goût et une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie.

Aussi, lorsqu'après un long cours de crimes et de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux ! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans soi-même ! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, et qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophète, n'opposent-ils pas à la grâce ! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu ! ils peuvent la trouver juste, mais ils ne sauraient plus, disents-ils, la trouver aimable ; ils peuvent revenir à Dieu mais ils ne le goûtent plus ; ils peuvent se nourrir de la vérité, mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation et d'amertume ; ils peuvent chercher le royaume de Dieu et le trésor de l'Évangile, mais c'est comme des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses ; ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob, mais ils n'en ont jamais que le travail ; ils n'en ont pas les douceurs et les consolations, qui portent la paix et le rafraîchissement dans l'âme ; ils voudraient aller à Dieu, et tout les en éloigne ; ils voudraient fuir le monde, et ils le portent partout dans le cœur ; ils cherchent les gens de bien, et ils n'y trouvent qu'un ennui et une tristesse qui les dégoûtent de la piété même ; ils tentent de vaquer à la prière, et leur cœur, fermé à la vérité, ne s'y repaît que de fantômes et de chimères ; ils s'appliquent aux œuvres saintes, hélas ! et ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient ; il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre ; si peu la vertu leur convient, si fort ce caractère les contraint et les gêne ; et quoiqu'ils cherchent de bonne foi le salut, il y paraît je ne sais quoi de si contraint et de si étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant ; et que, ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point nous

éloigner de la vertu, puisqu'à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violents et plus insupportables. Mais après tout, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Ah! si nos esclaves et nos domestiques nous faisaient le même reproche; s'ils se plaignaient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourraient, et ils auraient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles, dont ils souffrent tant; nos bizarreries et nos caprices, auxquels il faut qu'ils s'accommodent; nos heures et nos moments, auxquels il faut qu'ils s'assujettissent; nos plaisirs et nos goûts, auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté; notre indolence toute seule, qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, passer des moments si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir; sans doute ils auraient droit de se plaindre; cependant s'ils osaient le dire, qu'ils s'ennuient en nous servant, qu'ils n'y trouvent aucun plaisir, qu'ils n'ont aucun goût pour nous, et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paraît insoutenable, hélas! nous les regarderions comme des insensés, nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices, nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous, nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah! Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service? et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts, nos répugnances qui les rendent tièdes et languissants? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances? Ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout

de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie dans son service; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? Injustes que nous sommes, nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves!

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on se les figure.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais quand ils le seraient, j'ai dit en troisième lieu qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde; et c'est ici où je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage, et où la propre expérience des âmes mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde et des passions, qu'est-ce que votre vie toute entière, qu'un ennui continuel, où, en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts et vos inquiétudes? Qu'est-ce que votre vie, qu'un vide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-mêmes? qu'est-ce que votre vie, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'amusements, d'inutilités, qui, revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des moments qui vous pèsent, et dont vous ne savez que faire? qu'est-ce que votre vie, qu'un flux et reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, qui empoisonnent tous vos plai-

sirs, et qui font qu'au milieu de tout ce qui devrait vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contents de vous-mêmes ?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office; et les peines légères de la vertu ? quelle comparaison entre les assujettissements de l'ambition, les gênes et les travaux des prétentions et des espérances, les peines pour parvenir, les violences et les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever; et les violences légères qui nous assurent le royaume de Dieu, et les dégoûts presque insensibles de la vertu ? Quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs; et les amertumes consolantes du service de Dieu? quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine et qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, et que nous portons partout avec nous; et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde? votre joug peut-il paraître triste, au sortir du joug des passions? et les épines de votre croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde et de l'iniquité sont semées?

Aussi nous entendons tous les jours les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui ; se savoir mauvais gré de leur destinée, faire des invectives piquantes contre ses injustices et ses abus; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes qui fassent des invec-

tives contre la vertu, qui la condamnent, qui la méprisent. qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, et convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien ; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une âme vraiment juste qui envie la destinée du monde, qui publie qu'il n'y a d'heureux que les partisans du monde; qui fasse l'éloge de leur sort et de leur sagesse ; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse et la plus insensée. Que dirai-je? Nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir, et par dégoût du monde, des partis extrêmes, perdre le repos, la santé, la raison, la vie; s'abattre, se détruire, se désoler; tomber dans des états de noirceur et de mélancolie, et ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourments. Mais où sont les Justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines, il est vrai, mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions; la vertu leur paraît quelquefois triste et dégoûtante, je l'avoue, mais avec toute sa tristesse, elle leur plaît encore davantage que le crime ; ils voudraient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu, mais ils détestent celles du monde; ils souffrent, mais la même main qui les éprouve les soutient, et ils ne sont pas tentés au-delà de leurs forces; ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ, mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi si longtemps, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, premièrement, les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces que celles qui nous viennent du dehors, et qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires; ce sont des croix que nous choisissons par raison, et que nous nous

imposons à nous-mêmes par devoir ; il s'y trouve des amertumes, mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées, qui nous viennent sans nous consulter ; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous : nous ne le voulons pas, nous ne l'aimons pas ; nous le détestons, et cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons que parce que nous voulons bien souffrir ; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, et que tous nos penchants se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse et à l'indolence ; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens, mais les dégoûts du monde, ah ! ils coupent dans le vif, ils mortifient toutes les passions, ils humilient l'orgueil, ils abaissent la vanité, ils allument l'envie, ils écrasent la fierté, ils désolent l'ambition, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume.

Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches ; ce sont les premiers efforts qui coûtent, la suite les adoucit ; les passions qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles ; les violences calment peu à peu le cœur, et nous laissent bien moins à souffrir pour les suites ; mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux ; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions, ils nous laissent toujours les mêmes amertumes ; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos passions, et par là augmentent nos peines ; ceux de la vertu ne font que les réprimer, et par là établissent peu à peu la paix et la tranquillité dans notre âme.

Quatrièmement enfin, les dégoûts du monde arrivent à

ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti, et plus zélés pour ses abus et pour ses espérances; au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagréments et d'amertumes, parce qu'ils sentent plus vivement ses oublis et ses injustices; leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe, que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affaiblissent; plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits et de consolations dans son service; c'est en nous relâchant, que nous rendons les devoirs désagréables; c'est en rabattant de notre ferveur, que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug; et si, malgré notre fidélité, les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves et non pas des punitions; ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse, c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage; ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses grâces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient; on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourrait encore mêler l'homme avec Dieu; nous-mêmes, avec la grâce; les appuis humains, avec les dons du ciel; et les richesses de la foi, avec les consolations de l'amour-propre. Et voilà la dernière vérité qui va finir cet entretien : non seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde, mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

QUATRIÈME RÉFLEXION

Je dis des ressources : hélas! on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remèdes; le monde a ses chagrins, mais il n'a rien qui les console; le monde est plein de dégoûts et d'amertumes, mais on n'y trouve point de ressources.

Mais, dans la vertu, il n'est point de peine qui n'ait sa consolation, et s'il s'y trouve des répugnances et des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même, de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivait partout; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnaient toute la douceur de notre vie; d'être enfin délivré du poids de l'iniquité! Les sens peuvent encore souffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur est tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues, que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux sacrifices, nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi; que si la vertu nous coûtait moins, elle aurait aussi moins de prix aux yeux de Dieu; et qu'il ne nous rend la voie si difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante et plus glorieuse.

Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu; dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité; qui consulte plus nos intérêts que nos penchants; et qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parce qu'elle devait être pour nous la plus sûre.

Quatrièmement, les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre ; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même temps que nos sens en sont dégoûtés ; qui font que notre esprit est prompt et fervent, quoique la chair soit faible et languissante ; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble, plus triste et plus pénible.

Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse : les mystères saints où Jésus-Christ lui-même, le consolateur des âmes fidèles, vient consoler notre cœur ; les vérités des divines Écritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux Justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir ; et que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive et plus assurée ; enfin, la lecture de l'histoire des Saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts et par les mêmes épreuves ; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des âmes bien plus fidèles que nous ont eu le même sort ; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs ; et que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mène par la voie de ses Saints, et qu'il nous traite ici-bas comme il a presque traité tous les Justes.

Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs, qui ont succédé aux fureurs des passions, et au tumulte de la vie mondaine ; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux et plus paisibles, que ceux que nous avions passés au milieu du plaisir ; et qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille et plus supportable.

Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui passe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout sera fini; que nous touchons au terme heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, et qu'ainsi nos violences ne sauraient durer longtemps; mais que ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle! quelles disproportions entre les peines de la vertu et celles du crime! c'est pour nous en faire sentir la différence que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain temps; que nous nous livrions durant les premières années de l'âge aux égarements des passions, afin que nous rappelant ensuite à lui, nous connaissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Écriture, que mon peuple serve quelque temps les nations; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, et qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service et du service des rois de la terre, et qu'il sente combien mon joug est plus doux et plus supportable que la servitude des hommes. (1)

Heureuses les âmes qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, et à qui il n'a rien coûté pour connaître la vanité du monde, et la triste destinée des plaisirs et des passions injustes! Hélas! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner, s'en désabuser; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissés dans notre cœur pour le

(1) II Paral., XII, 8.

bien, pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, et qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; mais, hélas ! les premiers fidèles, qui sacrifiaient aux maximes de l'Evangile leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie; qui couraient sur les échafauds confesser Jésus-Christ; qui passaient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres et dans les souffrances, et à qui il en coûtait tant pour servir Jésus-Christ, se plaignaient-ils des amertumes de son service? lui reprochaient-ils qu'il rendait malheureux ceux qui le servaient? Ah! ils se glorifiaient dans leurs tribulations; ils préféraient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Egypte; ils ne comptaient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance; ils chantaient des hymnes et des cantiques au milieu des tourments, et regardaient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! Ils s'estimaient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyaient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, au milieu de trop de commodités de la vie, environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même

pour notre malheur, dans les applaudissements du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu ; au milieu de nos proches, de nos enfants, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ ; nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu ; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah ! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, et tous les supplices des martyrs ; les austérités des anachorètes ; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitents ; ah ! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jésus-Christ, qui n'avons rien souffert pour lui ; à qui son royaume n'a rien coûté, et qui, portant devant son tribunal plus d'iniquités, nous seuls, qu'une infinité de Saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes ; servons-le comme il veut être servi de nous ; s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre faiblesse ; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres et nos hommages ; recevons de sa main également les consolations et les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui ; sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette, ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jésus-Christ ; l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu ; il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut

encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe et d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs et des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble et l'amertume du crime? Non, encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos moments de tristesse, et nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes (1); c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable ; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde et ses amusements (2); c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les moments, et qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de temps et d'ennui que la vie mondaine (3).

Grand Dieu, que le monde fait d'honneur à votre service! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des Justes! que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire et votre louange de vos ennemis mêmes ! et que vous laissez peu d'excuses aux âmes qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes, et que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles !

(1) Sap., VIII, 9. — (2) *Ibid.*, 16. — (3) *Ibid.*

TROISIÈME SEMAINE

PREMIÈRE LECTURE

DIMANCHE

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT

RÉSUMÉ

1° La première ressource, utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connaissance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité, tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus : alors le voile qu'elle avait sous les yeux, tombe tout d'un coup ; elle est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître ; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est que d'un faible usage pour l'âme inconstante et légère : les vérités de la foi ne font plus désormais d'impression sur elle, parce que ce ne sont plus pour elle de nouvelles lumières ; elle a vu clair et dans la vanité des choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité : ces vérités ont perdu à son égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. Quelle ressource peut-il donc encore rester à cette âme dans la connaissance de la vérité ? qu'apprendra-t-elle de nouveau : que le monde est un abus ? qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté ? qu'il faut se hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu ? mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses moments de pénitence ; et c'est de l'impression de ces vérités, que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie : qu'a donc de nouveau Dieu même, à lui apprendre ? Il peut encore l'éclairer ; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle

occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre ? elle s'est familiarisée avec la vérité, et avec ses passions ; elle s'est accoutumée à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de ses faiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, comme dit un Apôtre, qu'elle fût encore dans les ténèbres de sa première ignorance, et qu'elle n'eût jamais connu la vérité !

2° Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencements de la justice ; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ses passions et de ses remords. Rien n'est plus doux que ces premiers moments, où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer, et à jouir d'une douce et sainte liberté.

Mais vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impressions ; vous, qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté ? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir ; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, fixe dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir, qui tantôt ne trouve aimable que Dieu, tantôt n'a de goût que pour le monde : je vous le dis en tremblant, les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très rares. L'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : il dit qu'une âme comme la vôtre n'est pas propre au royaume de Dieu, c'est-à-dire que ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son esprit et de son cœur la rend inhabile au salut ; d'où vient cela ? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui, la voie droite une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une âme forte et sensée, qui ne se conduit pas par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence ; c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti ; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur, qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit ; qui, sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au royaume de Dieu.

3° La troisième ressource utile aux autres pécheurs, ce sont les sacrements : or cette ressource devient un écueil à l'âme inconstante et légère. Un écueil, premièrement, par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, et

qui vient enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, la majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une âme familiarisée avec sa confusion ; il est rassuré contre lui-même, il ne rougit plus de ses aveux. Ecueil, secondement, par la dissimulation inséparable des rechutes. Ecueil, troisièmement, par le sacrilège inévitable dans les rechutes : car se repentir sans cesse et retomber sans cesse, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes ; non que la grâce du sacrement établisse l'homme dans un état constant et invariable de justice ; mais lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, les rechutes du moins ne sont pas si promptes ; on ne passe pas en un instant d'un état de justice, à un état de péché, parce que la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment ; c'est un ouvrage difficile, or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis ; c'est un ouvrage solide, donc ce qui s'écroule en un instant n'était bâti que sur le sable mouvant ; c'est un ouvrage sérieux sur lequel on délibère longtemps, or une entreprise longtemps méditée, on ne l'abandonne pas presque le même jour qu'on venait de la finir. Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes inconstantes et légères comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères, et ils les éloignaient désormais de l'autel sacré. Je sais qu'on ne doit point aggraver le joug, et qu'un excès de sévérité ne déshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé ; on ne doit pas ajouter foi à des promesses si souvent violées ; et plût à Dieu, âme infidèle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, on ne vous verrait pas la même encore après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence ; que dis-je, la même ! vous êtes pire, puisque vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacrilèges.

J'avais donc raison de dire que, de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut était le moins propre au royaume de Dieu ; parce qu'il est des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paraît plus.

DÉVELOPPEMENT

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. (Luc, II, 26.)

La parabole de l'esprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avait chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon saint Chrysostome, qu'une prédiction enveloppée que Jésus-Christ fait aux Juifs des malheurs qui allaient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avaient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; et de là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout à fait d'elle, et que son dernier état deviendra pire que le premier.

Ainsi c'est comme s'il leur tenait ce langage : Jérusalem était possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitait toutes les impiétés des nations, qu'elle multipliait ses autels, qu'elle oubliait le Seigneur qui l'avait retirée de l'Égypte, et que ses princes eux-mêmes allaient sacrifier sur les hauts lieux, et faisaient mourir mes prophètes ; cependant je ne l'abandonnai point en cet état, je suscitai d'autres prophètes, mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté, je rompis les liens qui la retenaient captive à Babylone, je lui rendis le temple et l'autel saint, et je chassai le démon impur qui s'était emparé de mon héritage ; mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du fils et de l'héritier, je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avait jamais éprouvées; ses

murs vont être démolis pour toujours; son temple et son autel, en qui elle mettait sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de sacrifices, plus de tabernacle, plus de prêtre, plus de prophète (1); elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier.

Appliquons-nous cette étonnante parabole : notre âme, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous ; mille fois nous nous sommes repentis : autant de fois nous sommes retombés ; nous avons pleuré nos plaisirs injustes, et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes ; dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur, et le lendemain, dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offrait de nouveaux charmes ; nos mœurs jusques ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crimes. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière; tant de sacrements, et tant de rechutes, ah! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout à fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier! Pourquoi cela ? c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère, c'est-à-dire que l'inconstance dans les voies de Dieu est, de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

(1) Luc, XI, 22.

PREMIÈRE RÉFLEXION

Quoique la grâce ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir, même en des préparations de pénitence, néanmoins il est des âmes qui, par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne plus laisser de voie à la grâce pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or tel est le caractère d'une âme légère et inconstante, qui, tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères ; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu ; paraît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grâce ni le péché ne saurait fixer. État assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces âmes faibles et légères, en qui la grâce opère encore de saints désirs, et même des démarches de salut ; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grâce.

En effet, il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel et les vertus du siècle à venir, qui ont été rendus participants de l'Esprit saint, et qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence ; c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premièrement, les nouvelles lumières dont il les favorise (1) ; secondement, le nouveau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencements de la pénitence (2) ; troisièmement, enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints

(1) Hebr., VI, 4. — (2) *Ibid.*

mystères, lesquels par la grâce de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence (1). Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'âme inconstante dont je parle, de sorte que l'Apôtre, désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible ; c'est-à-dire si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les âmes de ce caractère : établissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connaissance de la vérité. Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi, que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affaiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus. Alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout d'un coup ; de quelque côté que cette âme jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avait jamais vu : ses devoirs, ses espérances, ses égarements passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette âme, réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître, est effrayée d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir su, est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels; et la nouveauté donnant

(1) Hebr., VI. 4.

comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux ; elle dit, comme Augustin : Je vous ai connue et aimée trop tard, ô vérité ancienne et toujours nouvelle ! et réglant ses penchants, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avaient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu ! des âmes heureuses ; et en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connaître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé et tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées ? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu ? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité ; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières ; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé ; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa ; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendait visible au milieux d'eux ; la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse ; mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparaître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères et sur les plaies de votre âme, effrayé de votre état, vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvraient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avaient de plus grossier et de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grâce, et à la vérité qui s'était montrée à vous; mais depuis, rentraîné par votre faiblesse, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées; mais si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissants ; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première ; de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle, toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchants, votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumières et de ténèbres, un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit, et où elle ne reparaît encore que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensonge.

Ame infidèle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connaissance de la vérité? Que vous apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? ah ! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos moments de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur; vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs; qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté; c'est la première réflexion qui vous a tou-

jours frappé au sortir même du crime; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie, que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite; et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu; c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? quelles vérités peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre; vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions, vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière et les ténèbres, vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes et celles de vos faiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, dit un apôtre, que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre première ignorance! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité! Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions et sur les vérités de la vie éternelle? pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés; notre ministère, si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile; nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant; en vous développant la *Loi de Dieu qui convertit les âmes* (1), nous

(1) Ps. XVIII, 8.

vous avons ôté la ressource du salut, et le moyen de conversion que nous venions vous offrir (1). Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la loi, perdu pour eux depuis longtemps et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine, ils renvoient les femmes étrangères, ils reviennent des égarements où les avait jetés le commerce des nations, ils règlent leurs mœurs sur la loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même loi déjà connue les endurcit dans la suite, loin de les corriger; les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles, nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener; ils savent tout, ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut, nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont déjà pu vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même; ils repoussent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même; la connaissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles; et comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité qu'il leur est aisé de la connaître, ils se livrent sans remords à leurs passions, et vont paraître devant Dieu, chargés non seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devait les délivrer, et qui va les condamner. Non, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connaître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource du salut inutile à l'âme inconstante, la connaissance de la vérité (2).

(1) II. Petr., II, 21. — (2) Hébr., VI, 4, 6.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût qui accompagne toujours les commencements de la justice ; une consolation sensible que la grâce répand sur les premières démarches d'un changement de vie ; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords ; une joie qui sort du fond de la conscience, déchargée enfin du poids qui l'accablait, et qui n'avait pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, rien n'est plus doux que ces premiers sentiments qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance ; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa sûreté ; que ces premiers moments où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disait un roi pénitent dans ses premiers moments de sa délivrance (1) ; aussi, dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi ; les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paraître onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices (2) ; les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi et ne me paraissent plus que des discours vains et puérils (3). O Seigneur ! qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs ! et qu'il me paraît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule âme qui ait su vous plaire, qu'une longue suite de princes et de conquérants (4).

Tels sont les premiers attraits de la grâce, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur non encore accoutumé à la force et à la douceur de ces divines impressions. Mais vous qui

(1) Ps. cxv, 7. — (2) *Ibid.*, 4. — (3) *Ibid.*, 2. — (4) *Ibid.*, 7.

les avez tant de fois éprouvées, et qui avez dit si souvent à Dieu dans des premières agitations d'un cœur touché : Seigneur! le monde au fond ne m'a jamais plu; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivais avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste, inquiet; et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon âme (1); vous qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant, une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une âme jusque-là insensible; mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber; vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous amuse et qui ne vous corrige point, ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir, c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'a Jésus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives: facile à émouvoir, difficile à fixer; vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir; ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentiments de componction, n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentiments sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de

(1) Ps. CXXIII, 19.

votre âme, dit notre Évangile, que, loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos. Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter: votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez partout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédaient votre cœur, et rien ne vous en dédommage. Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusements, l'ivresse elle-même du crime ; vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse et qui vous est à charge, et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté. Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Evangile : je retournerai dans la maison d'où j'étais sorti; je rentrerai dans mes premières voies; j'essaierai si les plaisirs, dont j'étais si fort dégoûté, ne m'offriront pas, cette fois-ci, de nouveaux charmes; et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans de vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très rares; l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui n'est pas propre au royaume de Dieu* (1). Jésus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu, il se met en danger d'être exclu pour toujours; non, mais il n'est pas propre au royaume de Dieu; c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le carac-

(1) Luc, IX, 62.

tère particulier de son esprit et de son cœur le rendent inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe, c'est-à-dire qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussirait pas; et voilà ce que dit Jésus-Christ de l'âme inconstante par rapport au salut; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu.

Ah ! un impudique peut être touché, et David fit pénitence de son adultère ; un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de sa majesté qu'il avait blasphémée, et Manassés, dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels; un publicain peut renoncer à ses injustices, et Zachée après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres; une âme prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses peut être tout d'un coup éclairée, et la pécheresse, aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Élie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles, et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux; mais un Sédécias, qui, touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là, retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager encore le lendemain; mais cette reine d'Israël, qui, dans son affliction, prend des ornements modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paraît respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son prophète, et de retour à Samarie, sacrifie à ses veaux d'or comme auparavant; ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et les livres saints nous les représentent partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela? c'est que l'inconstance et la légèreté est, de tous les caractères, le moins propre au royaume de Dieu.

D'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une âme forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse : une âme sensée, qui ne se conduit, ni par goût ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela ? c'est que pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des faiblesses vulgaires; c'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine; c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse; le Juste, sous celle d'un homme sensé et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait; c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué; c'est, en un mot, que l'inconstance est, de tous les caractères, le moins propre au royaume de Dieu.

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit, qui ne met la raison à rien, qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût et n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, et telle qu'elle paraît aux yeux des hommes; l'orgueil vous tient

lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au dehors paraissent égales et uniformes; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une âme insensée et légère à un égarement encore plus excessif, et accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, et tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes; mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu; par votre conduite intérieure; par vos sentiments secrets; par cette légèreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de toutes les âmes, le cœur le plus incertain et le plus variable; vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un Apôtre, que les vents agitent à leur gré; un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser (1), c'est-à-dire que vous pouvez avoir des qualités propres au monde, mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu. Seconde ressource de salut inutile à l'âme inconstante, le goût de la vérité.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible et de plus capable d'alarmer les âmes dont je parle, c'est, en dernier lieu, que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'âme inconstante.

(1) Ep. Jud., 13.

Un écueil, premièrement par l'usage, toujours inutile, de ces divins remèdes. Car une âme qui a vécu longtemps éloignée de l'autel, et caché, durant plusieurs années, dans le trésor de son cœur, ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte, en venant se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avait pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais, pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une âme familiarisée avec sa confusion ; le récit de vos faiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur ; les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal, rassuré contre vous-même, vous ne rougissez plus de vos aveux ; et comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible, la douleur aussi, qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal ; à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses ; on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées, et on fait gémir les ministres de Jésus-Christ, qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, et d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisièmement, un écueil, par le sacrilège inévitable dans les rechutes. Car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse, ne venir se purifier que pour se souiller encore ; ne dire, j'ai péché, que pour pécher de nouveau, ce

n'est pas être un pénitent, dit un Père, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes.

Je sais que la grâce du sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice, et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le sacrement dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas ! il faudrait pour cela ne pas connaître la misérable condition de la nature humaine et ignorer même sa propre faiblesse. Mais je dis que, lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes ; il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affaibli la grâce, que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'âme à une nouvelle chute, que des périls, mille fois méprisés, nous aient poussés, comme par autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vus retomber ; on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile ; il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent ; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis, ce qui était le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchirements de tout le cœur ; quand il en a tant coûté pour se relever, on ne retombe pas si aisément ; les difficultés d'une véritable conversion, en font, pour ainsi dire, la sûreté.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage solide, elle forme en nous une nouvelle créature, elle change nos penchants, elle nous donne un cœur nouveau, elle bâtit le nouvel édifice sur le roc ; or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devait tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles ; ce qui s'é-

croule en un instant, n'était bâti que sur le sable mouvant; rien n'était changé, quand la vertu nous trouve aussi faibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux; on délibère longtemps avant que de faire cette grande démarche; on se la refuse longtemps à soi-même; on balance, on recule, on n'ose commencer; on veut et on ne veut plus; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites; les incertitudes et les lenteurs ne finissent pas; or une entreprise si longtemps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venait de la finir.

C'est à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé; et cependant, au sortir de là, vous vous retrouvez toujours le même; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes; la présence d'un objet triomphait de votre faiblesse, elle en triomphe encore; une complaisance vous rendait infidèle au devoir, elle vous le rend encore; on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens. ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre âme; rien à une vie inutile qui vous damne; on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé; les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connaissez même pas; la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez; en un mot, vous êtes encore le même, et le

pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur ; ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre âme. Lorsque vous avez guéri une âme, ô mon Dieu ! il paraît que votre main toute puissante s'en est mêlée ; vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venait de les voir paraître.

Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes infidèles, comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignait de l'autel sacré ; on les regardait comme des animaux [immondes, cent fois revenus à leurs vomissements, et devant lesquels il ne fallait plus jeter les choses saintes ; on se défiait même d'une pénitence qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez ce que les saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Église en pense encore aujourd'hui ; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égarements, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug ; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine ostentation de zèle et de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé ? Faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées ? faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire à tous

les signes les moins équivoques de l'impénitence, les grâces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir? Ne devons-nous pas, comme le prophète Elisée, savoir arrêter l'huile de la grâce, et suspendre la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions?

Eh! que ferions nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, et vous charger d'une nouvelle malédiction. Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités tant de fois confessées, et autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire! On ne vous verrait plus dans les mêmes faiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser; vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans asquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un ministre saint et éclairé, vous aurait renouvelée, et vous voilà encore la même, après tant de sacrements, et de démarches inutiles de pénitence!

Mais, que dis-je, la même? non seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de sacrements mille fois profanés; vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repenti comme il faut;

vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacrilèges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, et ne faire jamais d'effort pour en sortir? C'est-à-dire que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilège? ne pouviez-vous pas vous disposer, par une sincère pénitence, à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas ces remèdes divins, qu'il faut fuir, ce sont les passions qu'il faut vaincre; ce n'est pas en secouant le joug qu'il faut éviter les profanations, c'est en usant avec piété, des grâces de l'Eglise; ce n'est pas en disant avec l'impie : Puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une âme touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je encore? vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds ; vous avez chassé le démon impur de mon âme, qui devait être le temple de l'Esprit saint; ah! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire, car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore? La connaissance de la vérité? personne n'en est plus instruit, et ne la connaît mieux que vous. Le goût de la piété, et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des sacrements? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, et vos plus grands crimes. Grand Dieu! vous seul connaissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut; c'est un secret éternel sur

lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité ; mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces âmes légères dont je parle? Dernière ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la ressource des sacrements.

J'avais donc raison de vous dire que, de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, était le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs ; pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins il n'en paraît plus; il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence sur le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est, de tous les pécheurs, le moins frappé du danger de son état ; les sentiments de religion, qui le conduisent de temps en temps au tribunal et à l'autel saint, l'endorment et le rassurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies, sans Dieu, sans culte, sans sacrements, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite ; il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion ; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses faiblesses, et dans ses inconstances éternelles, la force de recourir de temps en temps au remède ; il se dit tout bas à lui-même, comme le pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes* (1). Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité ; il se croit plus religieux et il ne voit pas que la profanation des choses saintes est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout : ces vains dehors mêmes, ces faibles restes ne se soutiennent pas longtemps et disparaissent enfin ; on peut flotter quelques années entre les sacrements et les rechutes ; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement. Dieu, si longtemps

(1) Luc. XVIII, 11.

méprisé, méprise à son tour; le cœur se lasse de ses inconstances ; comme les vérités, à force d'être connues, ne font plus d'impression ; que le goût de la vertu. pour avoir été trop souvent senti, est émoussé ; que les sacrements ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie, on trouve plus doux de se reposer dans le désordre ; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui, n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes ; comme les démarches qu'on faisait pour le salut étaient d'autant plus pénibles qu'elles n'étaient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos; les inspirations cessent, les remords s'apaisent, la conscience se calme, les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'âme et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle.

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solennité pascale, vous ne l'êtes plus ; les discours de piété vous trouvaient encore sensible, ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures ; le seul spectacle d'un homme de bien réveillait en vous des désirs secrets de vertu, vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples; vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété, vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères, mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah ! vous vivrez sans joug et sans règle, vous entasserez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même; plus d'autres troubles que ceux qui naîtront de vos passions traversées ; plus

d'autre crainte que de manquer d'occasions de plaisir et de crime; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de sentiment que pour la volupté ; plus de dégoût, que pour la piété et la justice.

Eh ! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs et se rendent au monde qu'ils avaient abandonné ? Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères ; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs ; ce ne sont plus des pécheurs ordinaires, ce sont des monstres sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne ; et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles, et l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Écriture, elle n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture (1). Tel est le sort d'une âme qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre ; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort ; ses scandales répandent partout l'infection du vice et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne (2).

Vivez-vous donc encore, dans ces alternatives de grâce

(1) Exod., XVI. 20. — (2) Mich., II, 10.

et de péché? déclarez-vous enfin: c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disait autrefois un prophète à des pécheurs semblables à vous (1)? Si Baal est votre Dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi (2). Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces faiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles de crime et de vertu? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs, que ceux de la grâce et de l'innocence. Fixez-vous enfin; je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir, vous le savez; éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le vice; toujours occupé, ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter vos remords; jamais heureux, soit dans le crime où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable! Ayez donc pitié de votre âme, fixez-vous enfin, établissez une paix solide dans votre conscience, mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance, qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie, et que comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un apôtre, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez; fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre âme, afin que fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes

(1) Reg., XVIII, 21. — (2) *Ibid.*

temporels dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lu
que pour un peu de temps; et que vous puissiez un jou
aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et d
l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jus
qu'à la fin.

DEUXIÈME LECTURE

LUNDI

SUR L'INCERTITUDE DE LA JUSTICE DANS LA TIÉDEUR

RÉSUMÉ

Ire VÉRITÉ. Tout chrétien est obligé de tendre à la perfection de son
tat. Jésus-Christ l'ordonne : Soyez parfaits, nous dit-il, parce que le
ère céleste que vous servez est parfait. Saint-Paul regarde ce point
omme le seul essentiel ; oubliant tout ce qui est derrière lui, sans
esse il avance vers ce qui lui reste de chemin à faire : c'est en cela
ue consiste la vie de la foi ; elle n'est qu'un désir non interrompu
ue le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, qu'un saint em-
ressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ,
u'un gémissement excité par le sentiment de nos misères et de
otre corruption, qu'un combat journalier de l'esprit contre la chair.
r ce désir de la perfection ne subsiste plus dans une âme qui se
orne à l'essentiel de la loi, qui se fait un plan de sa négligence, qui
egarde comme des œuvres de surcroît celles qu'elle pourrait faire
e plus.

En vain regardez-vous la perfection chrétienne comme le partage des
loîtres et des solitudes. Les moyens qu'emploient les âmes retirées
u monde pour y parvenir, ne sont que de conseil, je l'avoue, mais la
in à laquelle elles tendent est de précepte, c'est la fin générale de
ous les états.

IIe VÉRITÉ. Tous les péchés ne sont pas mortels ; mais il y a mille
ransgressions douteuses par rapport aux circonstances, et sur les-
uelles il est difficile de faire l'application des règles établies, pour
iscerner le crime d'avec la simple offense. C'est par la disposition
u cœur toute seule, qu'on peut décider de la malice de ces sortes de
autes. Saül épargne le roi des Amalécites, et il est réprouvé de Dieu ;
osué épargne les Gabaonites, et Dieu lui pardonne ; c'est que l'infi-

délité de l'un vient d'un fonds d'orgueil, d'un cœur relâché dans les voies de Dieu ; et que celle de l'autre est une précipitation, une surprise, et part d'un cœur encore soumis et religieux. Or connaissez-vous toute la corruption du vôtre ? Paul ne se flatte pas de connaître le sien, il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; David est dans la même incertitude, il prie Dieu de le purifier de ses infidélités cachées ; et vous croyez connaître l'état de votre conscience, vous dont presque toutes les actions sont douteuses, vous qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin ; et vous vous calmez sur des infidélités visibles et habituelles par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez aucune marque au dehors. Ah ! vous ne savez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle !

Une âme tiède est moins capable que toute autre de juger de son état ; la tiédeur épaissit ses ténèbres, elle calme ses remords ; les guides les plus expérimentés sont dans l'embarras, elle y est toujours elle-même, et sent en soi quelque chose de plus coupable que les infidélités dont elle s'accuse. Il suffit d'en faire le détail pour montrer combien il est en effet difficile de décider si elles ne sont pas de vrais crimes.

III[e] Vérité. La charité habituelle a trois caractères incompatibles avec l'état de tiédeur. 1° La charité nous fait aimer Dieu et sa loi par-dessus toutes choses. Ce caractère peut-il subsister avec l'attention à étudier ses droits contre Dieu même, à ne faire que ce à quoi on se croit extrêmement obligé, à n'éviter que ce qui est visiblement digne des peines éternelles ? Agir ainsi, c'est se conduire en enfant prodigue ; c'est se comporter en esclave, c'est n'aimer véritablement que sa propre satisfaction, que ses intérêts, que soi-même.

2° Un autre caractère de la charité est d'être timorée : elle rend l'âme plus clairvoyante, elle l'entretient dans un saint tremblement, dans de pieuses perplexités, dans une défiance continuelle ; au contraire, la prétendue charité des âmes tièdes est ce qui les rassure ; peut-elle être si opposée à elle-même, et produire des effets si différents ?

3° Enfin la charité est vive et agissante. C'est un feu qui peut quelquefois être couvert ; mais il en sort toujours des étincelles, et enfin il se rallume. Rien ne ranimant celle des âmes tièdes, qu'il est à craindre qu'elle ne soit réellement éteinte ! Cependant elles demeurent tranquilles dans cet état, elles s'y fixent sans scrupule, elles se croient tout au plus endormies : peut-être par un jugement terrible de Dieu, leur guide pense-t-il de même, tandis que Jésus-Christ les déclare morts, comme autrefois Lazare. Ah ! c'est la tranquillité même de cet état qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. Comprenez qu'une vie toute naturelle n'est point la vie de la grâce, et

qu'une vie de paresse est un état de mort. Au commencement de votre conversion, vous avez fait les plus grands efforts, les plus pénibles sacrifices ; pourquoi les rendriez-vous inutiles, en refusant d'en faire de moins considérables ?

DÉVELOPPEMENT

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre. (Luc, IV, 38.)

Rien ne représente plus au naturel l'état d'une âme tiède et languissante, que l'état d'infirmité où l'Évangile nous dépeint la belle-mère de saint Pierre. On peut dire que la tiédeur et l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnée d'une vie d'ailleurs exempte de grands crimes, est une sorte de fièvre secrète et dangereuse, qui mine peu à peu les forces de l'âme, qui altère toutes ses bonnes dispositions, qui affaiblit toutes ses facultés, qui corrompt insensiblement tout l'intérieur, qui change ses goûts et ses penchants, qui répand une amertume universelle sur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien et de toute nourriture sainte et utile, qui consume de jour en jour sa vie et sa substance, et finit enfin par une extinction entière et une mort inévitable.

Cette langueur de l'âme dans les voies du salut est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. L'exemption du désordre dans cet état d'infidélité nous rassure ; la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dus à la vertu, nous flatte ; le parallèle secret que nous faisons de nos mœurs avec les dérèglements de ces pécheurs déclarés que le monde et les passions entraînent, achève de nous aveugler ; et nous regardons notre état comme un état moins parfait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut,

puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'immortification, d'amour de nous-mêmes, et des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'âme.

Cependant, puisque les livres saints nous représentent comme également rejetées de Dieu, et l'âme adultère et l'âme tiède, et qu'ils prononcent le même anathème, et contre celui qui méprise l'œuvre de Dieu, et contre celui qui la fait avec négligence, il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu soit un état fort douteux pour le salut, et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme, et par celles où, tôt ou tard, il ne manque pas de la conduire.

Je dis, premièrement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme ; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grâce, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs : dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu, et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, pour leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différents. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'âme tiède conserve dans cet état habituel de tiédeur la grâce sanctifiante et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que, quand même il serait moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grâce sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il est certain du moins qu'elle ne saurait la conserver longtemps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur : cette première vérité fera le sujet de ce discours.

La certitude de la chute dans la tiédeur, seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant.

Si nous disons que nous sommes sans péché, dit un apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous* (1). La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches : l'homme, plein de ténèbres et de passions depuis le péché, ne saurait être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois et ne s'en écarte; ni si touché des biens véritables et invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparents, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchants toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des âmes justes n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre; mais il en est de deux sortes : les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux âmes les plus fidèles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissements, pour rallumer leurs désirs, le dégoût de leur exil, et l'attente de leur délivrance; les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paraît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissements nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parce que nous n'y voyons point de crime; qui entrent

(1) Joan., I, 8.

dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite, et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu, et des dispositions heureuses pour le salut.

Or je dis que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paraît pas essentiel dans nos devoirs, cette molle indulgence pour tous nos penchants, dès qu'ils ne nous offrent point de crime; en un mot, cette vie toute naturelle, toute d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes, et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité; je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut, qu'il prend sa source dans un cœur déréglé où l'Esprit saint ne domine plus, et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser qu'une âme de ce caractère est déjà déchue, sans le savoir, de la grâce et de la justice qu'elle croit conserver encore. Premièrement, parce que le désir de la perfection, essentiel à la piété chrétienne, est éteint dans son cœur. Secondement, parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment plus envers l'âme tiède et infidèle. Troisièmement, enfin, parce que de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paraisse en elle. Suivons ces vérités, elles sont dignes de votre attention.

Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée, car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un

commandement et un devoir essentiel pour toute âme fidèle. Soyez parfaits, dit Jésus-Christ, parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je ne vois qu'un seul point essentiel, disait saint Paul, c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici (et qu'oubliait-il? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges), et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire. Le désir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non seulement ne renferment donc pas un simple conseil et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts, mais ils forment l'état essentiel du chrétien, et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le Juste vit n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau; un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et par ce poids de corruption qui appesantit notre âme, et lui fait porter tant de traits de l'homme terrestre; un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudrait sans cesse nous élever au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous rentraîne vers nous-mêmes : voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé, voilà le fonds et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les désirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu; à mortifier ces penchants rebelles qui ont tant de peine à

plier sous le devoir et sous la règle; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ : voilà la mesure de perfection où la grâce chrétienne vous appelle, et le devoir le plus essentiel à l'âme juste.

Or dès là que vous vous prêtez à tous vos penchants, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte ; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous vous faites comme un plan et un état de la tièdeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité, que vous dites vous-même que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte ; dès là, vous renoncez au désir de votre perfection, vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point de justice et de sainteté où Dieu vous appelle et où sa grâce ne cesse de vous pousser en secret ; vous ne gémissez plus sur ces misères et ces faiblesses qui vous retardent sur votre route; vous ne souhaitez plus que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler; vous négligez le soin de votre âme, vous n'entrez pas dans les desseins de la grâce, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétien, c'est-à dire que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel, et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez; les âmes retirées embrassent, à la vérité, certains moyens de pur conseil, des jeûnes, des austérités, des veilles, pour par-

venir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés ; elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je l'avoue ; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le règlement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur et la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême ; donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chute grossière, c'est renoncer à la vocation chrétienne, et changer la grâce de la foi, qui nous a faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

Mais quand cet état de tiédeur ne serait pas si douteux pour le salut, par rapport au désir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne, et qui est éteint dans l'âme tiède et infidèle, il le serait par l'impuissance où il nous laisse, et où il la met elle-même, de discerner dans sa conduite les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de simples offenses.

Car quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit saint et d'autres qui l'éteignent tout à fait dans l'âme ; néanmoins les règles qu'elle nous fournit pour les discerner ne sauraient être toujours ni sûres ni universelles, du moment qu'on les applique ; il s'y trouve d'ordinaire par rapport à nous des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi, et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense ; je parle des mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de

vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de désirs de parvenir ou de plaire, où il est malaisé de définir jusques à quel point le précepte est violé ; or je dis que c'est par la disposition du cœur toute seule qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes ; que les règles y sont toujours incertaines, et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le Juste, est crime et corruption, non seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'âme tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints ?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle ; la faute ne paraît pas considérable, mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer ; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs ; mais comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères ? Connaissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent ? Dieu la connaît, qui en est le scrutateur et le juge ; et ses yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais, s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essen

tiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds ; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes qui partent d'un principe si corrompu peuvent être légères et dignes d'indulgence?

Aussi, Paul, cet homme miraculeux, et à qui les secrets du ciel avaient été révélés ; Paul, qui ne vivait plus lui-même, mais en qui Jésus-Christ tout seul vivait ; Paul, qui souhaitait tous les jours la dissolution du corps terrestre, pour être revêtu de l'immortalité ; cet apôtre toujours prêt à donner sa vie pour son maître, et à être immolé sur le sacrifice de sa foi ; ce vase d'élection à qui la conscience ne reprochait rien, ne savait pourtant s'il était digne d'amour ou de haine ; s'il portait encore au fond de son cœur le trésor invisible de la charité, ou s'il l'avait perdu ; et dans ces tristes perplexités, le témoignage de sa conscience ne pouvait calmer ses frayeurs et ses incertitudes. David, ce roi si pénitent, qui faisait ses délices de la méditation continuelle de la loi du Seigneur, et que l'Esprit saint appelle un roi selon le cœur de Dieu ; David tremble cependant que la malice de ses fautes ne lui soit pas assez connue, que la corruption de son cœur ne lui en cache toute l'énormité ; il se figure des abîmes inconnus dans sa conscience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la sainteté de son Dieu, et demander qu'il l'aide à se purifier de ses infidélités cachées en les lui faisant connaître (1). Et vous qui ne veillez point sur votre cœur, vous qui, dans des mœurs tièdes et sensuelles, vous permettez tous les jours de propos délibéré mille infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte ; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvements douteux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant

1) Ps. XVIII, 13.

de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare le crime de la simple offense; vous dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond; vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort (1); vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conscience vous est parfaitement connu, que les décisions de votre amour-propre sur vos infidélités sont les décisions de Dieu même, et que le Seigneur que vous servez avec tant de tiédeur et de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, et ne punit pas vos égarements en vous les faisant méconnaître? vous croiriez conserver encore la justice et la grâce sanctifiante? et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et habituelles, par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez au dehors aucune marque?

O homme! que vous connaissez peu les illusions du cœur humain, et les jugements terribles de Dieu sur les âmes qui vous ressemblent! Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens (c'est ce que le Seigneur reprochait autrefois à une âme tiède et infidèle); et vous ne voyez pas, ajoutait-il (car le caractère de la tiédeur, c'est l'aveuglement et la présomption), vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle, et dénué de tout à mes yeux. (2)! C'est donc la destinée d'une âme tiède et infidèle de vivre dans l'illusion, de se croire juste et agréable à Dieu, et d'être déchue devant lui, sans le savoir, de la grâce et de la justice.

(1) Reg., xx, 3. — (2) Apoc., III, 17.

Et une réflexion que je vous prie de faire ici, c'est que la confiance des âmes dont je parle est d'autant plus mal fondée, qu'il n'est personne qui soit moins en état de juger de son cœur, que l'âme tiède et infidèle. Car le pécheur déclaré ne peut se dissimuler à lui-même ses crimes, et il sent bien qu'il est mort aux yeux de Dieu ; le Juste, quoiqu'il ignore s'il est digne d'amour ou de haine, porte du moins une conscience qui ne lui reproche rien ; mais l'âme tiède et infidèle est toujours un mystère inexplicable à elle-même, car la tiédeur affaiblissant en nous les lumières de la foi, et fortifiant nos passions, augmente nos ténèbres ; chaque infidélité est comme un nouveau nuage répandu sur l'esprit et sur le cœur, qui obscurcit à nos yeux les vérités du salut. Ainsi, votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conscience s'embarrasse, vos lumières s'affaiblissent : vous n'êtes plus cet homme spirituel qui juge de tout, insensiblement vous vous faites en secret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes, l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur ; plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs et les règles ; ce qui paraissait autrefois essentiel ne paraît plus qu'un vain scrupule ; les omissions sur lesquelles on aurait senti, dans le temps de la ferveur, de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes ; les principes, les jugements, les lumières, tout est changé.

Or, dans cette situation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur la nature de vos infidélités et de vos chutes journalières ? qu vous a dit que ce qui vous paraît si léger, l'est en effet, et que les bornes reculées que vous marquez au crime, et en deçà desquelles tout ce qui en approche vous semble véniel, sont en effet les bornes de la loi ? Hélas ! les guides les plus éclairés eux-mêmes ne sauraient voir clair dans une conscience tiède et infidèle ; ce sont là de ces maux de

langueur, pour ainsi dire, où l'on ne connaît rien, où les maîtres de l'art ne sauraient parler sûrement, et dont la cause secrète est toujours une énigme ; vous-même, dans cet état de relâchement, vous sentez bien que vous portez sur le cœur je ne sais quels embarras qui ne s'éclaircissent jamais assez à votre gré ; qu'il vous reste toujours au fond de la conscience je ne sais quoi d'inexplicable et de secret, que vous ne manifestez jamais qu'à demi ; ce ne sont point des faits, c'est l'état et le fond de votre âme que vous ne faites point connaître ; vous sentez bien que la confession extérieure de vos fautes ne ressemble jamais bien à vos dispositions les plus intimes, et ne peint pas votre intérieur tel qu'il est en effet ; et qu'enfin il y a toujours dans votre cœur quelque chose de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuser.

Et en effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même ; dans cette mollesse de mœurs qui fait comme le fonds de votre vie ; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à sacrifier toujours ce qui ne paraît pas essentiel dans vos obligations à la paresse et à l'indolence ; l'amour de vous-même n'y est pas monté jusqu'à ce point fatal qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité ? Qui pourrait vous répondre, si dans ces infidélités volontaires et si fréquentes, où, rassuré par leur prétendue légèreté, vous résistez à la grâce qui vous en détourne en secret, vous étouffez la voix de la conscience qui vous les reproche, vous agissez toujours contre vos propres lumières ; si ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si cet abus formel et journalier des lumières et des grâces, n'est pas un outrage fait à la bonté divine, un mépris criminel de ses dons, une malice dans l'égarement, qui n'y laisse plus d'excuse ; une préférence donnée de propos délibéré à vos penchants et à vous-même sur Jésus-Christ, qui ne peut partir que

d'un cœur où tout amour de l'ordre et de la justice est éteint ? Qui pourrait vous dire si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle ; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu après coup vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée ? Qui oserait décider, enfin, si dans ces antipathies et ces animosités secrètes, sur lesquelles vous ne vous gênez jamais que faiblement, et toujours par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouvent la haine et la mort de l'âme ? si dans cette sensibilité outrée qui accompagne d'ordinaire vos affections, vos infirmités, vos pertes, vos disgrâces, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un dérèglement de votre cœur et une révolte contre les ordres de la Providence ? si dans toutes ces attentions et ces empressements dont on vous voit si occupé pour ménager, ou les intérêts de votre fortune, ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition, ou autant de complaisance en vous-même ou de désir de plaire, pour souiller votre cœur du crime de la volupté ? Grand Dieu ! qui a bien discerné, comme disait autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres ? Ce sont là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances : seconde raison tirée de l'incertitude des règles qui laissent l'état d'une âme tiède fort douteux, et qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connaître.

Mais une dernière raison qui me paraît décisive et plus terrible pour l'âme tiède, c'est qu'on ne voit plus rien en

elle qui puisse même faire présumer qu'elle conserve encore la grâce sanctifiante, et que tout conduit à penser qu'elle l'a perdue ; c'est-à-dire que de tous les caractères d'une charité habituelle et vivante, il n'en est plus aucun qui paraisse en elle.

Car, le premier caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit de l'adoption des enfants. qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer sa loi et la justice de ses commandements, et craindre la perte de son amour plus que tous les maux dont il nous menace.

Or cette attention toute seule qu'apporte une âme tiède à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il est permis de la violer, à prendre sans cesse les intérêts de la cupidité contre ceux de la grâce, et justifier éternellement tout ce qui flatte les passions contre la sévérité des règles qui l'interdisent ; cette attention, dis-je, toute seule ne peut partir que d'un fonds vide de foi et de charité, d'un fonds où l'Esprit de Dieu, cet Esprit d'amour et de dilection, ne paraît pas régner ; car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient.

Et pour donner à cette réflexion toute son étendue, cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire, que si l'on pouvait se promettre une pareille impunité et une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec la même facilité qu'on viole les moindres; c'est-à-dire, que si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne doivent

pas avoir d'autres suites pour l'avenir qu'un léger ressentiment, qu'un discours de malignité et de médisance, que des désirs de plaire, et trop de soin et d'attention sur soi-même, on n'aurait pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle aux commandements, ce n'est pas la jutice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint; ce n'est pas à l'ordre et à la loi qu'on s'assujettit, c'est à ses châtiments; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même ; car tandis que sa gloire toute seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par leur légèreté, nous ne craignons pas de lui déplaire; nous nous justifions même en secret ces sortes de transgressions, en nous disant que quoiqu'elles offensent le Seigneur et lui soient désagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'âme, et ne damnent personne; ce qui le regarde ne nous touche pas, sa gloire n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des œuvres permises ou défendues; c'est notre intérêt tout seul qui règle là-dessus notre fidélité, et rien ne réveille notre tiédeur que les flammes éternelles; nous sommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pouvoir satisfaire nos inclinations sans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplu à Dieu ; nous aimons cette malheureuse liberté, qui semble nous laisser le droit d'être impunis et infidèles, nous en sommes les apologistes, nous la poussons même plus loin qu'elle ne va en effet; nous voulons que tout soit véniel, les jeux, les plaisirs, les parures, les sensualités, les vivacités, les animosités, les inutilités, les spectacles; que dirais-je ? nous voudrions que cette liberté fût universelle, que rien de ce qui plaît ne fût puni ; que le Seigneur ne fût ni juste, ni vengeur de l'iniquité, et que nous pussions nous prêter à tous nos penchants, et violer la sainteté de sa loi, sans craindre la sévérité de sa justice. Pour peu qu'une âme

tiède rentre en elle-même, elle sentira que c'est là le fond de son cœur, et sa véritable disposition.

Or, est-ce là la situation d'une âme qui conserve encore la grâce et la charité sanctifiante ; c'est-à-dire, d'une âme qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaisirs, plus que toutes les fortunes, plus qu'elle-même ; d'une âme qui ne trouve de joie qu'à le posséder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connaît de malheur que celui de lui avoir déplu ? La charité que vous croyez conserver encore, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts ? ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvu que ses infidélités soient impunies ? s'avise-t-elle de supputer, comme vous faites tous les jours, jusqu'à quel point on peut l'offenser impunément, pour prendre là-dessus ses mesures et se permettre toutes les transgressions auxquelles l'espérance de l'impunité est attachée ? ne voit-elle rien d'aimable dans son Dieu, et de propre à lui gagner les cœurs, que ses châtiments ? quand il ne serait pas un Dieu terrible et vengeur, en serait-elle moins touchée de ses miséricordes infinies, de ses beautés éternelles, de sa vérité, de sa sainteté, de sa sagese ?

Ah ! vous ne l'aimez plus, âme tiède et infidèle ! vous ne vivez plus pour lui ; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même ; ce reste de fidélité qui vous éloigne encore du crime n'est qu'un fonds de paresse, de timidité, d'amour-propre ; vous voulez vivre en paix avec vous-même ; vous craignez les embarras d'une passion et les remords d'une conscience souillée ; le crime est pour vous une fatigue, et c'est tout ce qui vous déplait ; vous aimez votre repos ; voilà toute votre religion ; l'indolence est la seule barrière qui vous arrête, et toute votre vertu se borne à vous-même. Et certes, vous voudriez savoir si cette infidélité est une offense vénielle, ou si elle va plus loin ; vous savez qu'elle déplaît à Dieu, car ce point n'est pas douteux ; et cela ne suffit pas pour vous l'interdire ! et

vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est de vous informer si c'est un crime digne de l'enfer? Ah! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu et qu'il lui déplaît, motif essentiel cependant, qui doit vous le rendre haïssable; que vous ne servez pas le Seigneur dans la vérité et dans la charité; que votre prétendue vertu n'est plus qu'un naturel timide qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la loi; que vous n'êtes qu'un vil esclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avait caché son talent, parce qu'il savait que son maître était sévère, mais qui, hors de là, l'eût dissipé en folles dépenses ; et que dans la préparation du cœur, à laquelle seule Dieu regarde, vous haïssez sa loi sainte; vous aimez tout ce qu'elle défend; vous n'êtes plus dans la charité, vous êtes un enfant de mort et de perdition.

Le second caractère de la charité, dit saint Bernard, c'est d'être timorée, et de grossir nos fautes à nos propres yeux ; elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père. Ce n'est pas que la charité nous trompe, et nous cache la vérité; mais c'est que, dégageant notre âme des sens, elle épure la vue de la foi, et la rend plus clairvoyante sur les choses spirituelles; et que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour paraît sérieux et considérable à l'âme qui aime. Ainsi la charité est toujours humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action, qui lui font, de l'incertitude où elles la laissent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne sont pas ici ces scrupules vains et puérils que nous blâmons dans les âmes faibles; ce sont

ces pieuses frayeurs de la grâce et de la charité, inséparables de toute âme fidèle. Elle opère son salut avec crainte et tremblement, et regarde quelquefois comme des crimes, des actions qui devant Dieu souvent sont des vertus, et presque toujours de pures faiblesses ; ce sont là ces saintes perplexités de la charité qui prennent leur source dans les lumières mêmes de la foi : cette voie a été la voie des Justes de tous les siècles.

Et cependant, c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu d'une vie tiède et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paraître légères ; c'est la charité elle-même, que vous supposez n'avoir point perdue, qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix et de sécurité ; en un mot, qui non seulement bannit de votre cœur toutes ces alarmes pieuses, toujours inséparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les faiblesses et les excès de la piété même. Or, dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction; si la charité se dément ainsi elle-même. et si vous pouvez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine?

Enfin le dernier caractère de la charité, c'est d'être vive et agissante. Lisez tout ce que l'Apôtre lui attribue d'activité et de fécondité dans un cœur chrétien; elle opère partout où elle est ; elle ne peut être oiseuse, disent les Saints ; c'est un feu céleste que rien ne peut empêcher d'agir et de se produire; il peut être, à la vérité, quelquefois couvert et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses ; mais, tandis qu'il n'est pas encore éteint, il en sort toujours, pour ainsi dire, quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des gémissements, des efforts, des œuvres ; les sacrements la raniment, les mystères saints l'attendrissent, les prières la réveillent; les lectures de piété, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, les afflictions mêmes, les dis-

grâces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avaient caché durant la captivité se trouva, au retour, couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias; mais comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait toute sa vertu, à peine l'eût-on exposé aux rayons du soleil, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux un éclat tout nouveau et une activité surprenante (1).

Voilà l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste, et ce qui devrait vous arriver, si la multitude de vos infidélités n'avait fait que couvrir et ralentir, pour ainsi dire, en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre; voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver lorsque vous approchez des sacrements, et que vous venez entendre la parole sainte. Lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits de sa grâce et de sa lumière, et vous inspire de saints désirs; on devrait alors voir votre cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler; vous devriez alors paraître tout de feu dans la pratique de vos obligations, et surprendre les témoins les plus confidents de votre vie, par le renouvellement de vos mœurs et de votre zèle.

Et cependant rien ne vous ranime, les sacrements que vous fréquentez vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Evangile que vous écoutez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle meurt à l'instant; les sentiments de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suite pour le renouvellement de vos mœurs; vous traînez partout la même indolence et la même langueur, vous sortez du pied des autels aussi

(1) II Mach., 1,22.

froid, aussi insensible que vous y étiez venu ; on ne voit point en vous de ces renouvellements de zèle et de ferveur, si familiers aux âmes justes, et dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chutes ; ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui ; mêmes infidélités et mêmes faiblesses ; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut ; tout le feu du ciel ne saurait plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, et sur laquelle vous vous rassurez. Ah ! que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu ! Je ne veux pas ici prévenir les jugements secrets du Seigneur sur les consciences, mais je vous dis que votre état n'est point sûr, je vous dis même que si l'on en juge par les règles de la foi, vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu, je vous dis encore qu'une tiédeur si longue, si constante, si durable, ne peut subsister avec un principe de vie surnaturelle, qui, de temps en temps du moins, laisse paraître au dehors des mouvements et des signes, s'élève, s'anime, prend son essor, comme pour se dégager des liens qui l'appesantissent ; et qu'une charité si muette, si oiseuse, et si constamment insensible, n'est plus.

Mais le grand danger de cet état, c'est qu'une âme tiède n'a pas même là-dessus de scrupule. Elle sent bien qu'elle pourrait pousser la ferveur et la fidélité plus loin, mais elle regarde ce zèle et cette exactitude comme une perfection et une grâce réservée à certaines âmes, et non comme un devoir; ainsi on se fixe dans ce degré de tiédeur où l'on est tombé; on n'a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premières ardeurs d'une conversion d'éclat ; il semble que toute la ferveur émoussée contre les passions criminelles qu'on avait eu d'abord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix du fruit de sa victoire ; mille débris qui restent encore du premier naufrage, on ne pense point à les réparer; mille faiblesses, mille incli-

nations corrompues que nous ont laissées nos premiers désordres, on les aime, loin de les réprimer ; les sacrements ne raniment plus la foi, ils l'amusent ; la conversion n'est plus à la fin qu'on se propose, on la croit faite ; les confessions ne sont plus que des redites et des peintures qui se ressemblent ; se confesser n'est plus se proposer un changement, car que trouverait-on à changer dans un train de vie où tout paraît à sa place, et où nulle faute grossière de conduite ne frappe les sens ? c'est s'acquitter simplement d'un devoir de piété, et venir amuser le ministre de Jésus-Christ du récit de quelques fautes légères dont on ne se repent point, tandis qn'on est soi-même un crime que l'on ignore. Aussi la vertu de notre ministère délivre encore quelquefois de grands pécheurs ; et nous voyons encore tous les jours avec consolation des âmes touchées, après une vie entière de dissolution et de crime, venir se jeter à nos pieds, et là, le cœur brisé de douleur, le visage baigné de larmes, nous surprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs soupirs et la vivacité de leur componction, et sortir de nos pieds justifiées ; tandis que ces âmes tièdes et infidèles dont je parle, sans cesse réconciliées et jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes faiblesses dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parce qu'elles ne les détestent jamais comme il faut, et prouvent qu'il est plus aisé de passer du crime à la vertu que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas ! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères faiblesses, et qui ne saurait voir la corruption de cœur d'où elles partent ; peut-être, par un jugement terrible de Dieu sur vous, qu'il est tranquille comme vous sur votre état ; il croit seulement que vous dormez, que vous vous relâchez ; il se contente d'animer votre négligence, de réveiller votre tiédeur ; il pense de vous ce que les disciples

pensaient autrefois de Lazare (1) ; qu'au fond, ce sommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes et qui ne juge pas comme l'homme, Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis longtemps à ses yeux (2). Il le dit ouvertement, c'est-à-dire que la chose n'était pas nouvelle, et que Lazare, qu'ils croyaient seulement languissant, était mort depuis trois jours ; c'est-à-dire que, lorsqu'une chute grossière et déclarée termine enfin la tiédeur d'une âme infidèle, la mort qu'elle portait déjà depuis longtemps dans son cœur ne fait que se manifester. Elle n'est nouvelle que pour les hommes qui ne voyaient pas ce qui se passait au dedans, mais devant Dieu elle était morte, comme Lazare, depuis le jour presque qu'elle fut languissante.

On s'abuse sur ce que la conscience ne reproche rien de criminel, et on ne voit pas que c'est cette tranquillité même qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. On se croit en sûreté sur son état parce qu'il offre plus d'innocence et de régularité que celui des âmes désordonnées, et on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne saurait être la vie de la grâce et de la foi ; et qu'un état constant de paresse et d'immortification est un état de péché et de mort dans la vie chrétienne.

Ainsi, renouvelez-vous sans cesse dans l'esprit de votre vocation ; ressuscitez tous les jours, selon l'avis de l'Apôtre, par la prière, par la mortification des sens, par la vigilance sur vos passions, par une vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette première grâce qui vous retira des égarements du monde, et vous fit entrer dans les voies de Dieu. Comptez que la piété n'a de sûr et de consolant que la fidélité ; qu'en vous relâchant, vous aug-

(1) Joan., XI, 12. — (2) Id. V, 14.

mentez vos peines, parce que vous multipliez vos liens; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la sûreté; et qu'en vous bornant à éviter le crime vous y perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puisque vous avez déjà sacrifié l'essentiel, pourquoi tiendriez-vous encore à des attachements frivoles? et faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus pénibles et les plus héroïques pour votre salut, vous périssiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorsque Naaman, peu touché de ce que le prophète ne lui ordonnait pour guérir de sa lèpre que d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son erreur, en lui disant: Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous eût ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir; vous avez abandonné votre patrie, vos dieux et vos enfants, pour venir consulter le prophète; vous vous êtes exposé au péril d'un long voyage, vous en avez soutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la santé que vous avez perdue; et après tant de démarches pénibles, refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose l'homme de Dieu (1)?

Et voilà ce que je vous dis en finissant ce discours: Vous avez abandonné le monde, et les idoles que vous y adoriez autrefois; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu; vous avez eu tant de passions à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, tant de choses à sacrifier, tant de démarches difficiles à faire; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les discours insensés, inséparables d'une conversion d'é-

(1) IV Reg., v, 13.

clat ; il ne vous reste plus qu'un pas à faire, on ne vous demande plus qu'une vigilance exacte sur vous-même. Si le sacrifice des passions criminelles n'était pas encore fait, et qu'on l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment ; vous le feriez, quoi qu'il en dût coûter et maintenant qu'on ne vous demande que de simples purifications, pour ainsi dire ; qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance ; êtes-vous excusable de vous en dispenser ? Pourquoi rendriez-vous, par le refus d'une chose si aisée, tous vos premiers efforts inutiles ? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime ? et ne seriez-vous pas à plaindre si, après avoir sacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous perdre pour vouloir lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature ?

Achevez donc en nous, ô mon Dieu ! ce que votre grâce y a commencé ; triomphez de nos langueurs et de nos faiblesses, puisque vous avez déjà triomphé de nos crimes ; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez déjà ôté un cœur criminel et corrompu ; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les Justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté déréglée qui fait les grands pécheurs ; ne laissez pas votre ouvrage imparfait et puisque vous nous avez fait entrer dans la sainte carrière du salut, rendez-nous dignes de la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu.

TROISIÈME LECTURE

MARDI

SUR LA CERTITUDE D'UNE CHUTE DANS LA TIÉDEUR

RÉSUMÉ

1re Partie. *L'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce.* C'est elle seule qui opère leur fidélité, mais c'est aussi leur fidélité seule qui mérite la conservation de la grâce. Il faut que Dieu donne des marques plus continuelles de protection à ceux qui lui en donnent de continuelles d'amour : il est juste, au contraire, qu'il paie l'indifférence des âmes tièdes par la sienne ; ainsi la peine inséparable de la tiédeur est la privation des grâces de protection.

Cette privation a deux conséquences terribles pour ces âmes infortunées. Premièrement, elles demeurent vides de Dieu, et comme abandonnées à leur propre faiblesse, ayant quelques ressources prises dans la nature, mais qui ne sauraient aller loin ; ayant des secours généraux avec lesquels on peut persévérer, mais n'ayant plus ces grâces spéciales avec lesquelles on persévère infailliblement. Secondement, le joug de Jésus-Christ devient accablant pour elles, son calice amer, les devoirs pesants, la retraite ennuyeuse, les prières fatigantes, les mortifications insupportables ; la vie, un dégoût perpétuel ; leur état, un état de violence et de neutralité qui ne peut être durable, parce qu'il faut, surtout à certains cœurs, un objet déclaré : si ce n'est pas Dieu qui les intéresse, ce sera bientôt le monde.

Il est vrai qu'il y a des âmes qui paraissent se maintenir dans une espèce d'équilibre et d'insensibilité, mais il est vrai aussi que cet état ne défend que des crimes qui coûtent et qui embarrassent : il laisse subsister les passions et les faiblesses secrètes qui forment toujours une corruption aux yeux de Dieu.

Il est vrai encore que l'onction qui adoucit la pratique des devoirs,

manque souvent aux âmes les plus saintes : mais entre elles et les âmes tièdes, il y a trois différences. Premièrement, l'âme fidèle se trouve, malgré ses dégoûts, plus heureuse qu'elle n'était avant sa conversion, au lieu que l'âme tiède commence à regarder le crime comme la ressource de ses ennuis. Secondement, l'âme fidèle est soutenue au milieu de ses aridités par le calme d'une conscience qui ne lui reproche point de crimes; au lieu que l'âme tiède porte une conscience inquiète, et que, n'ayant plus de soutien, cet état d'agitation finit par la paix funeste du péché. Troisièmement, les dégoûts de l'âme fidèle sont des épreuves ; ceux de l'âme tiède sont des punitions ; l'une trouve en Dieu un père tendre, qui supplée par une protection puissante aux douceurs qu'il lui refuse ; l'autre éprouve la sévérité d'un juge, qui, à la soustraction des adoucissements, va faire succéder un arrêt de mort.

Il est vrai enfin que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'esprit de Dieu : mais il n'est pas moins vrai qu'on ne persévère qu'en se donnant à Dieu sans réserve ; quelles âmes qui veulent accommoder la piété avec les maximes du monde, qui se relâchent de leur première ferveur, sont sur le point de retomber dans le crime ; et que c'est sur ces indices que les gens même du monde prophétisent la rechute des personnes qui s'étaient converties.

IIe Partie. *Nous pouvons affaiblir nos passions, mais elles ne meurent qu'avec nous : c'est en les combattant qu'on les apaise ; en les ménageant, on les rend indomptables. La tiédeur, n'étant rien autre chose qu'une indulgence habituelle envers les passions, les fortifie donc continuellement.*

De cette nouvelle force qu'elles acquièrent, s'ensuivent trois effets également funestes. Premièrement, dans les occasions essentielles, le devoir trouve en nous des difficultés insurmontables : il en trouve bien quelquefois dans les âmes les plus ferventes et qui mortifient le plus leurs penchants ; comment des cœurs à demi séduits seraient-ils à l'épreuve de ces difficultés ? Secondement, le crime s'aplanit et n'excite pas en nous plus de répugnance qu'une simple faute ; nous nous sommes si fort approchés du crime, que nous franchissons le dernier pas sans le savoir : une apparence de gré nous rassure, et nous nous endormons tranquillement dans la mort. Troisièmement, notre cœur demeurant toujours au-dessous de ce qu'il se propose, nous tombons dans le crime, parce que nous n'avons résolu précisément que de l'éviter ; les Justes mêmes doivent beaucoup entreprendre pour exécuter peu ; à combien plus forte raison y sont obligées les âmes tièdes, que le poids de leurs infidélités fait tomber toujours fort loin du lieu où elles avaient cru arriver ! En vain voudrions-nous nous excuser en disant que nous sommes faibles, c'est précisément parce que nous

le sommes, que nous devons être plus circonspects et plus fervents.

IIIe Partie. *Les secours extérieurs de la religion sont inutiles aux âmes tièdes.* Premièrement, les sacrements sont pour elles des remèdes usés, dangereux par la tiédeur avec laquelle elles en approchent, et par la confiance qu'ils leur inspirent : n'opérant plus en elles un accroissement de vie, ils y opèrent la mort. Secondement, la prière n'est plus pour elles qu'une occupation oiseuse, où elles ne trouvent aucun goût, d'où elles ne tirent aucun fruit ; rien ne les soutient, ni ne les défend, ni ne les ranime; tout les dégoûte, tout les fatigue, tout les accable : dans cet état un souffle les renverse ; et pour les voir tomber, il n'est pas même nécessaire de les voir attaquées.

Au reste, où l'expérience parle, les raisonnements sont inutiles. Souvenez-vous d'où vous êtes tombés, pécheurs; remontez à la source de vos désordres : cette source était imperceptible, il en est sorti un torrent qui vous inonde; la tiédeur vous a conduits insensiblement dans l'abîme où vous êtes. Le démon ne propose pas le crime du premier coup, il attaque en serpent avant que d'attaquer en lion. Les crimes ne sont pas le coup d'essai du cœur : la chute de David fut préparée par l'oisiveté et par l'indiscrétion ; celle de Salomon, par une vie molle; celle de Judas, par l'amour de l'argent ; celle de Pierre, par la présomption. Levez-vous donc, âmes lâches : le Seigneur est le Dieu des forts, il ne récompense que le courage et le travail ; son royaume n'est pas la chair et le sang, mais la force et la vérité de Dieu.

DÉVELOPPEMENT

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre. (Luc, IV, 38.)

Puisque Simon jugea la présence de Jésus-Christ nécessaire pour la guérison de sa belle-mère, il fallait sans doute, que le mal fût pressant, et menaçât d'une mort prochaine ; il fallait que les remèdes ordinaires fussent devenus inutiles, et qu'il n'y eût qu'un miracle qui pût opérer sa guérison, et la tirer des portes de la mort; cepen-

dant l'Évangile ne la dit attaquée que d'une simple fièvre. Partout ailleurs on n'a recours à Jésus-Christ que pour ressusciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vue et l'ouïe à des sourds et à des aveugles de naissance, et, en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au souverain Maître de la mort et de la vie des hommes : ici on l'appelle pour rendre seulement la santé à un fébricitant. D'où vient que la toute-puissance est employée pour une infirmité si légère ? c'est que cette fièvre étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Esprit saint a voulu nous faire entendre par là que cette maladie, si légère en apparence, et dont on ne craint pas le danger, cette tiédeur si ordinaire dans la piété, est une maladie qui immanquablement tue l'âme, et qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduise pas à la mort.

Oui, de toutes les maximes de la morale chrétienne, il n'en est point sur laquelle l'expérience permette moins de s'abuser que sur celle qui nous assure que le mépris des moindres obligations conduit insensiblement à la transgression des plus essentielles ; et que la négligence dans les voies de Dieu n'est jamais loin de la chute. Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, dit l'Esprit saint ; celui qui les méprise, c'est-à-dire qui les viole de propos délibéré, qui en fait comme un plan et un état de conduite ; car si vous y manquiez seulement quelquefois par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les Justes, et ce discours ne vous regarderait plus ; mais les mépriser dans le sens déjà expliqué, et qui ne convient qu'aux âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours à la perte de la justice. Premièrement, parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, n'y sont plus données. Secondement, parce que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient. Troisièmement enfin, parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réflexions : elles renferment des instructions importantes sur tout le détail de la vie chrétienne; utiles, non seulement aux âmes qui font profession d'une piété publique et déclarée, mais encore à celles qui font consister toute la vertu dans une bonne conduite, et dans une certaine régularité que le monde lui-même exige.

PREMIÈRE PARTIE

C'est une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce. L'homme livré au péché par le dérèglement de la nature, ne trouve presque plus en lui que des principes d'erreur et des sources de corruption; la justice et la vérité, nées d'abord avec nous, nous sont devenues comme étrangères; tous nos penchants, révoltés contre la loi de Dieu, nous entraînent malgré nous vers les objets illicites; de sorte que pour rentrer dans l'ordre et soumettre notre cœur à la loi, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, et que nous nous raidissions sans relâche contre nous-mêmes. Il n'est plus de devoir qui ne nous coûte, plus de précepte marqué dans la loi qui ne combatte quelqu'un de nos penchants, plus de démarche dans la voie de Dieu à laquelle tout notre cœur ne se refuse.

A ce poids de corruption qui nous rend le devoir si difficile et l'injustice si naturelle, ajoutez les pièges qui nous environnent, les exemples qui nous entraînent, les objets qui nous amollissent, les occasions qui nous surprennent, les complaisances qui nous affaiblissent, les afflictions qui nous découragent, les prospérités qui nous corrompent, les situations qui nous aveuglent, les bienséances qui nous gênent, les contradictions qui nous

éprouvent, tout ce qui est autour de nous, qui n'est pour nous qu'une tentation continuelle.

Je ne parle pas même des misères qui nous sont propres, et des oppositions particulières que nos mœurs passées et nos premières passions ont laissées dans notre cœur à l'ordre et à la justice : ce goût pour le monde et pour ses plaisirs; ce dégoût pour la vertu et pour ses maximes; cet empire des sens fortifié par une vie voluptueuse; cette paresse invincible à qui tout coûte, et à qui tout ce qui coûte devient presque impossible; cette fierté qui ne sait ni plier ni se rompre; cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de lui-même, incapable de suite et d'uniformité; qui ne peut s'assujettir à la règle, parce que la règle est toujours la même; qui veut, et qui ne veut plus; qui passe en un clin d'œil d'un abattement excessif à une joie vaine et puérile, et qui ne met qu'un instant entre la résolution la plus sincère, et l'infidélité qui la viole.

Or, dans une situation si misérable, que peut l'homme le plus juste, ô mon Dieu! livré à sa propre faiblesse, à tous les pièges qui l'environnent, portant dans son cœur la source de tous les égarements, et dans son esprit le principe de toute illusion? La grâce de Jésus-Christ toute seule peut donc le délivrer de tant de misères, l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le soutenir contre tant de difficultés, le retenir sur des penchants si rapides, l'affermir contre tant d'attaques : si on le laisse un moment à lui-même, il tombe ou il s'égare; si une main toute puissante cesse un instant de le retenir, le courant l'emporte : notre consistance dans la vertu est donc un miracle continuel de la grâce; toutes nos démarches dans la voie de Dieu sont donc de nouveaux mouvements de l'Esprit saint, c'est-à-dire de ce guide invisible qui nous pousse et qui nous mène; toutes nos actions de piété sont donc des dons de la miséricorde divine, puisque tout bon

usage de notre liberté vient de lui, et qu'il couronne ses dons en récompensant nos mérites ; tous les moments de notre vie chrétienne sont donc comme une nouvelle création dans la foi et dans la piété, c'est-à-dire (car cette création spirituelle ne suppose pas dans le Juste un néant, mais un principe de grâce et une liberté qui coopère avec elle), c'est-à-dire donc que comme, dans l'ordre de la nature, nous retomberions dans le néant, si le Créateur cessait un instant de conserver l'être qu'il nous a donné ; dans la vie de la grâce, nous retomberions dans le péché et dans la mort, si le réparateur cessait un seul moment de nous continuer, par de nouveaux secours, le don de la justice et de la sainteté dont il a embelli notre âme : telle est la faiblesse de l'homme, et sa dépendance continuelle de la grâce de Jésus-Christ. La fidélité de l'âme juste est donc le fruit des secours continuels de la grâce, mais elle en est aussi le principe ; c'est la grâce toute seule qui peut opérer la fidélité du Juste, et c'est la fidélité du Juste toute seule qui mérite la conservation et l'accroissement de la grâce dans son cœur.

Car, comme les voies de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution de ses grâces et de ses dons ; il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'âme qui lui prépare plus fidèlement les voies dans son cœur ; qu'il donne des marques plus continuelles de sa protection et de ses miséricordes au Juste, qui lui en donne de continuelles de son amour et de sa fidélité ; et que le serviteur qui fait valoir son talent, soit récompensé à proportion de l'usage qu'il en a su faire ; il est juste, au contraire, qu'une âme tiède et infidèle, qui sert son Dieu avec négligence et avec dégoût, le trouve dégoûté et refroidi envers elle ; et comme elle n'offre plus rien à ses yeux que de propre à le rebuter, il n'est pas surprenant qu'il la rejette de sa bouche, selon l'expression de l'Esprit saint, avec le

même dégoût et le même soulèvement qu'on rejette une boisson tiède et dégoûtante. La peine inséparable de la tiédeur est donc la privation des grâces de protection. Si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs essentiels que vous ne pouvez lui refuser sans crime, il se borne à votre égard à des secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin; il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui, et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juste que cette conduite, car vous entrez en jugement avec votre Dieu. Vous négligez toutes les occasions où vous pourriez lui donner des marques de fidélité, il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance; vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir, vous êtes en garde pour ne rien faire pour lui de surcroît, vous lui dites, ce semble, comme il disait lui-même à ce serviteur injuste : Prenez ce qui vous appartient, et n'en demandez pas davantage; n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi (1)? Vous comptez avec votre Dieu, pour ainsi dire; toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur, et toute votre attention aussi est d'en mettre à son tour à ses miséricordes sur votre âme, et de vous refuser, s'il est permis de parler ainsi, tout ce qu'il peut se dispenser de vous accorder : il paie votre indifférence de la sienne. L'amour est le prix de l'amour tout seul, et si vous ne sentez pas assez toute la terreur et l'étendue de cette vérité, souffrez que je vous en développe les conséquences.

La première, c'est que cet état de tiédeur et d'infidélité, éloignant de l'âme tiède les grâces de protection, ne lui laissant plus que les secours généraux, la laisse, pour

(1) Matth., xx, 13, 14.

ainsi dire, vide de Dieu, et comme entre les mains de sa propre faiblesse ; elle peut encore, sans doute, avec ces secours communs qui lui restent, conserver la fidélité qu'elle doit à Dieu ; elle en a toujours assez pour pouvoir se soutenir dans le bien, mais sa tiédeur ne lui permet pas d'en faire usage, c'est-à-dire, elle est encore aidée de ces secours avec lesquels on peut persévérer, mais elle ne l'est plus de ceux avec lesquels on persévère infailliblement ; ainsi il n'est plus de péril qui ne fasse sur cette âme quelque impression dangereuse, et qui ne l'approche d'une chute. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reste de pudeur et de crainte de Dieu, qu'une conscience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conserver, la défende quelque temps contre elle-même ; néanmoins comme ces ressources, prises la plupart dans la nature, ne sauraient aller loin ; que les objets des sens au milieu desquels elle vit font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, et que la grâce moins abondante ne répare plus ces pertes journalières ; ah ! les forces de jour en jour s'affaiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent ; plus elle avance, plus elle empire ; on sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde et des périls aussi innocent qu'on en sortait autrefois, qu'on pousse plus loin la faiblesse et la complaisance, qu'on passe certaines bornes qu'on avait jusque-là respectées, que les discours libres nous trouvent plus indulgents, les médisances plus favorables, les occasions plus faciles, les plaisirs moins retenus, le monde plus empressé ; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, et qui ne tient plus qu'à de faibles bienséances ; qu'on sent ses pertes, et qu'on ne sent plus rien qui les répare ; enfin, que Dieu s'est presque retiré, et qu'il n'y a plus entre nous et le crime d'autre barrière que notre faiblesse. Voilà où vous en êtes : jugez où vous en serez en peu de temps.

Je sais que cet état de relâchement et d'infidélité vous

trouble et vous inquiète; que vous dites tous les jours que rien n'est plus heureux que de ne tenir plus à rien, et que vous enviez la destinée de ces âmes qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne gardent plus de mesure avec le monde. Mais vous vous trompez : ce n'est pas la foi et la ferveur de ces âmes fidèles que vous enviez; vous n'enviez dans leur destinée que la joie et le repos dont elles jouissent dans le service de Dieu, et dont vous ne sauriez jouir vous-même; vous n'enviez que l'insensibilité et l'heureuse indifférence où elles sont parvenues pour le monde et pour tout ce que le monde estime, dont l'amour fait tous vos troubles, vos remords, vos peines secrètes; mais vous n'enviez pas les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là, vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eues à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix et de tranquillité, vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté pour mériter le don d'une foi vive et fervente : vous enviez le bonheur de leur état, mais vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illusion et la mollesse du vôtre.

Aussi la seconde conséquence que je tire des grâces de protection refusées à l'âme tiède, c'est que le joug de Jésus-Christ devient pour elle un joug dur, accablant, insupportable. Car, par le dérèglement de notre nature, ayant perdu le goût de la justice et de la vérité, qui faisait les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité et de sentiment que pour les objets des sens et des passions. Les devoirs de la loi, qui nous rappellent sans cesse des sens à l'esprit, et qui nous font sacrifier les impressions présentes des plaisirs à l'espérance des promesses futures; ces devoirs, dis-je, lassent bientôt notre faiblesse, parce que ce sont des efforts continuels que nous faisons contre nous-mêmes : il faut donc que l'onction de la grâce adoucisse ce joug, qu'elle répande de secrètes consolations sur son amertume,

et qu'elle change la tristesse des devoirs en une joie sainte et sensible.

Or, l'âme tiède, privée de cette onction, n'a plus pour elle que la pesanteur du joug, sans les consolations qui l'adoucissent; le calice de Jésus-Christ ne lui fait plus sentir que son amertume; ainsi tous les devoirs de la piété vous deviennent insipides; les pratiques du salut, ennuyeuses; votre conscience, inquiète et embarrassée par vos relâchements et vos infidélités, dont vous ne pouvez justifier l'innocence, ne vous laisse plus goûter de paix et de joie dans le service de Dieu; vous sentez tout le poids des devoirs auxquels un reste de foi et d'amour du repos vous empêche d'être infidèle, et vous ne sentez pas le témoignage secret de la conscience qui l'adoucit et qui soutient l'âme fervente; vous évitez certaines sociétés de plaisirs où l'innocence fait toujours naufrage, et vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel et un goût encore plus vif et plus piquant des mêmes plaisirs que vous vous efforcez de vous interdire; vous priez, et la prière n'est plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue; vous vous employez à des œuvres de miséricorde, et, à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y soutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient insupportable; vous fréquentez des personnes de vertu, et leur société vous paraît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même; la plus légère violence que vous vous faites pour le ciel vous coûte de si grands efforts, qu'il faut que les plaisirs et les amusements du monde viennent vous délasser d'abord de cette fatigue passagère; la plus petite mortification abat votre corps, jette l'inquiétude et le chagrin dans votre humeur, et ne vous console que par la prompte résolution d'en interrompre à l'instant la pratique; vous vivez malheureux et sans consolation, parce que vous vous privez d'un certain monde que vous aimez, et que

vous substituez à sa place des devoirs que vous n'aimez pas; toute votre vie n'est plus qu'un triste ennui et un dégoût perpétuel de vous-même; vous ressemblez aux Israélites dans le désert: dégoûtés d'un côté de la manne dont le Seigneur les obligeait de se nourrir, et, de l'autre, n'osant plus revenir aux viandes de l'Égypte qu'ils aimaient encore, et que la crainte d'être frappés de Dieu les portait à s'interdire.

Or, cet état de violence ne saurait durer. on se lasse bientôt d'un reste de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne soulage pas la raison, qui ne contente pas même l'amour-propre; on a bientôt secoué un reste de joug qui accable, et qu'on ne porte plus que par bienséance, et non par amour. Il est si triste de n'être rien, pour ainsi dire: ni juste, ni mondain; ni au monde, ni à Jésus-Christ; ni dans les plaisirs des sens, ni dans ceux de la grâce; qu'il est impossible que cette situation ennuyeuse d'indifférence et de neutralité soit durable. Il faut au cœur, et à des cœurs surtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe et qui les intéresse; si ce n'est pas Dieu, ce sera bientôt le monde: un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne saurait être fixé que par des sentiments: et être constamment dégoûté de la vertu, c'est offrir déjà un cœur sensible aux attraits du vice.

Je sais, premièrement, qu'il est des âmes paresseuses et indolentes qui paraissent se maintenir dans cet état d'équilibre et d'insensibilité, qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu, qui semblent également éloignées par leur caractère, et des ardeurs d'une piété fidèle, et des excès d'un égarement profane: qui conservent, au milieu des plaisirs du monde, un fonds de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu, et au milieu des devoirs de la religion un fonds de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde; ce sont des

cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu; et qui, pour n'être pas à ce point de piété qui fait les âmes fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce degré d'abandonnement qui fait les âmes égarées et criminelles.

Je le sais, mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs qu'il faudrait acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras avec la piété qui fuit le vice; mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille désirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur; des jalousies qui nous dévorent, des animosités qui nous aigrissent, une ambition qui nous domine, un orgueil qui nous corrompt, un désir de plaire qui nous possède, un amour excessif de nous-mêmes qui est le principe de notre conduite, et qui infecte toutes nos actions; c'est-à-dire, que cette indolence nous livre à toutes nos faiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paraît qu'indolence aux yeux des hommes est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu.

Je sais, en second lieu, que le goût de la piété, et cette onction qui adoucit la pratique des devoirs, est un don souvent refusé aux âmes même les plus saintes et les plus fidèles. Mais il y a trois différences essentielles entre l'âme fidèle à qui le Seigneur refuse les consolations sensibles de la piété, et l'âme tiède et mondaine que la pesanteur du joug accable et qui ne saurait goûter les choses de Dieu.

La première, c'est que l'âme fidèle, malgré sa répugnance et ses dégoûts, conservant toujours une foi ferme

et solide, trouve son état, et l'exemption du crime où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivait, lorsqu'elle était livrée aux égarements des passions; et, pénétrée de l'horreur de ses excès passés, elle ne voudrait pas, pour tous les plaisirs de la terre, changer sa destinée et se rengager dans ses premiers vices : au lieu que l'âme tiède et infidèle, dégoûtée de la vertu, regarde avec envie les plaisirs et la vaine félicité du monde; et comme ses dégoûts ne sont que la suite et la peine de la faiblesse et de la tiédeur de sa foi, le crime commence à lui paraître la seule ressource des ennuis et de la tristesse de la piété.

La seconde différence, c'est que l'âme fidèle, au milieu de ses dégoûts et de ses aridités, porte du moins une conscience qui ne lui reproche point de crime ; elle est du moins soutenue par le témoignage de son propre cœur, et par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne soit pas vive et sensible, ne laisse pas d'établir au dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement ; au lieu que l'âme tiède et infidèle, se permettant, contre le témoignage de son propre cœur, mille transgressions journalières dont elle ignore la malice, porte toujours une conscience inquiète et douteuse ; et n'étant plus soutenue, ni par le goût des devoirs, ni par la paix et le témoignage de la conscience, cet état d'agitation et d'ennui finit bientôt par la paix funeste du crime.

Enfin, la dernière différence, c'est que les dégoûts de l'âme fidèle n'étant que des épreuves dont Dieu se sert pour la purifier, il supplée aux consolations sensibles de la vertu, qu'il lui refuse, par mille endroits qui les remplacent, par une protection plus puissante, par une attention miséricordieuse à éloigner tous les périls qui pourraient la séduire, par des secours plus abondants de la grâce, car il ne veut pas la perdre et la décourager ; il ne veut que l'éprouver et lui faire expier, par les amertumes

et les aridités de la vertu, les plaisirs injustes du crime. Mais les dégoûts de l'âme infidèle ne sont pas des épreuves, ce sont des punitions ; ce n'est pas un Dieu miséricordieux qui suspend les consolations de la grâce sans suspendre la grâce elle-même, c'est un Dieu sévère qui se venge et qui se retire ; ce n'est pas un père tendre qui supplée par la solidité de sa tendresse et par des secours effectifs, aux rigueurs apparentes dont il est obligé d'user, c'est un juge sévère qui ne commence à priver le criminel de mille adoucissements que parce qu'il lui prépare un arrêt de mort. Les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même : celles de la tiédeur n'en sauraient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuses du vice.

Voilà la destinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chute. Venez nous dire après cela que vous voulez vous faire une sorte de vertu qui dure, que ces grands zèles ne se soutiennent pas, qu'il vaut mieux ne pas le prendre si haut et aller jusqu'au bout, et qu'on ne va pas loin quand on se met hors d'haleine dès les premiers pas !

Je sais que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Esprit de Dieu qui est un esprit de discrétion et de sagesse ; que le zèle qui renverse l'ordre de notre état et de nos devoirs n'est pas la piété qui vient d'en-haut, mais une illusion qui naît de nous-mêmes ; que l'indiscrétion est une source de fausses vertus, et qu'on donne souvent à la vanité ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu, que, pour persévérer dans ses voies, il faut se donner à lui sans réserve ; je vous dis que, pour se soutenir dans la fidélité aux devoirs essentiels, il faut sans cesse affaiblir les passions qui nous en éloignent sans cesse; et que les ménager, sous prétexte de n'aller pas trop loin, c'est se creuser à soi-même son précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les âmes fidèles et ferventes qui, non contentes d'éviter le crime, évitent tout

ce qui peut y conduire ; qu'il n'y a, dis-je, que ces âmes qui persévèrent, qui se soutiennent, qui honorent la piété par une conduite soutenue, égale, uniforme ; et au contraire qu'il n'y a que les âmes tièdes et molles, les âmes qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété, et à l'accommoder avec les plaisirs et les maximes du monde ; qu'il n'y a que ces âmes qui reculent, qui se démentent, qui reviennent à leur vomissement, et qui déshonorent la piété par des inconstances et des inégalités d'éclat, et par une vie mêlée, tantôt de retraite et de vertu, tantôt de monde et de faiblesse. Et j'en appelle ici à vous-mêmes : quand vous voyez dans le monde une âme se relâcher de sa première ferveur, se rapprocher un peu plus des sociétés et des plaisirs qu'elle s'était d'abord si sévèrement interdits, rabattre insensiblement de sa retraite, de sa modestie, de sa circonspection, de ses prières, de l'exactitude à ses devoirs ; ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'est pas loin de redevenir tout ce qu'elle était autrefois? ne regardez-vous pas tous ces relâchements, comme les préludes de la chute ? et ne comptez-vous pas que la vertu est presque éteinte dès que vous la voyez affaiblie ? En faut-il tant même pour réveiller vos censures et vos présages sinistres et malins contre la piété ? Injustes que vous êtes, vous condamnez une vertu tiède et infidèle, et vous nous condamnez nous-mêmes quand nous exigeons une vertu fidèle et fervente ! vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre si haut pour se soutenir, et vous prophétisez qu'on va tomber, dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur et de négligence !

C'est donc dans le relâchement tout seul qu'il faut craindre les retours et les chutes ; ce n'est donc pas en se donnant à Dieu sans réserve, qu'on se dégoûte de lui et qu'il nous abandonne, c'est en le servant avec lâcheté ; le moyen de sortir glorieux du combat n'est donc pas de ménager l'ennemi, c'est de le vaincre ; le secret pour n'être

pas surpris, n'est donc pas de s'endormir dans la paresse et dans l'indolence, c'est d'être attentif sur toutes ses voies ; il ne faut donc pas craindre d'en trop faire de peur de ne pouvoir se soutenir; au contraire, pour mériter la grâce de se soutenir, il faut d'abord ne laisser rien à faire. Quelle illusion : on craint le zèle comme dangereux à la persévérance, et c'est le zèle seul qui l'obtient ; on se retranche dans une vie tiède et commode, comme la seule qui peut durer, et c'est la seule qui se dément ; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, et la piété sans fidélité n'est jamais loin du naufrage !

C'est ainsi que la tiédeur éloigne de l'âme infidèle les grâces de protection, et que ces grâces éloignées, ôtant à notre foi toute sa force, au joug de Jésus-Christ toutes ses consolations, nous laissent dans un état de défaillance et de dépérissement, où il ne faut à l'innocence pour succomber que le malheur d'être attaquée. Mais si la perte de la justice est inévitable dans la tiédeur du côté des grâces qui s'éloignent, elle l'est encore du côté des passions qui se fortifient.

SECONDE PARTIE.

Ce qui rend la vigilance si nécessaire à la piété chrétienne, c'est que toutes les passions qui s'opposent en nous à la loi de Dieu ne meurent, pour ainsi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affaiblir par le secours de la grâce et d'une foi vive et fervente, mais les penchants et les racines en demeurent toujours dans le cœur, nous portons toujours au dedans de nous les principes des mêmes égarements que nos larmes sont effacées; le crime peut être mort dans nos cœurs, mais le péché, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent et y vivent encore ; et ce fonds

de corruption qui nous avait éloignés de Dieu, nous est encore laissé dans notre pénitence, pour servir d'exercice continuel à la vertu, pour nous rendre plus dignes de la couronne par les occasions éternelles de combat qu'il nous suscite, pour humilier notre orgueil, pour nous faire souvenir que le temps de la vie présente est un temps de guerre et de péril, et que, par une destinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a presque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement et le crime.

Il est vrai que la grâce de Jésus-Christ nous est donnée pour réprimer ces penchants corrompus qui survivent à notre conversion ; mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grâce ne nous offrant presque plus que des secours généraux, et toutes les grâces de protection, dont nous nous sommes rendus indignes, étant ou plus rares ou suspendues, il est clair que, de cela même, les passions doivent prendre de nouvelles forces. Mais je dis que non seulement les passions se fortifient dans la vie tiède et infidèle, parce que les grâces de protection qui les affaiblissent y sont plus rares, mais encore par l'état tout seul du relâchement et de la tiédeur elle-même ; car la vie tiède et infidèle n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos passions, une molle facilité à leur accorder sans cesse, jusqu'à un certain point, tout ce qui les flatte ; une attention même d'amour-propre à éloigner tout ce qui pourrait, ou les réprimer, ou les contraindre ; un usage perpétuel de tout ce qui est le plus capable de les enflammer, il est clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, il ne faut pas se figurer qu'en ne poussant notre indulgence pour nos passions que jusqu'à certaines bornes permises, nous les apaisions, pour ainsi dire, nous leur en accordions assez pour les satisfaire, et pas assez pour souiller notre âme, et mettre le trouble et le remords dévorant dans la conscience ; nous figurer que nous puis

sions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime et la vertu, où d'un côté nos passions soient contentes par les adoucissements que nous leur permettons, et où de l'autre notre conscience soit tranquille par la fuite du crime que nous évitons. Car voilà le plan que se forme l'âme tiède, favorable à son indolence et à sa paresse, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime et dans la vertu, qu'il refuse aux passions tout ce qui troublerait la conscience, et à la vertu tout ce qui gênerait et mortifierait trop l'amour-propre ; mais cet état d'équilibre et d'égalité est une chimère. Les passions ne connaissent pas même de bornes dans le crime, comment pourraient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur ? les excès ne peuvent les satisfaire et les fixer, comment de simples adoucissements les fixeraient-ils ? plus vous leur accordez, plus vous vous mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuser. Le véritable secret pour les apaiser n'est pas de les favoriser jusqu'à un certain point, c'est de les combattre en tout ; toute indulgence les rend plus fières et plus indomptables ; c'est un peu d'eau jetée dans l'incendie, qui, loin de l'apaiser, l'augmente ; c'est un peu de pâture présentée à un lion dévorant, qui, loin de calmer sa faim, la rend plus vive et plus violente ; tout ce qui flatte les passions les aigrit et les révolte.

Or, tel est l'état d'une âme tiède et infidèle : toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la vengeance déclarée, elle se les permet ; tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie ; toutes les parures et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion, ni vue marquée, elle les recherche ; toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve ; toutes les omissions qui paraissent rouler sur des devoirs arbitraires, où qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule ; tout l'amour du

corps et de la personne, qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien ; toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire, qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite. Or, qu'arrive-t-il de là ? voulez-vous le savoir ? le voici, et je vous prie d'écouter ces réflexions :

Premièrement, c'est que tous les penchants qui s'opposent en nous à la règle et au devoir, s'étant sans cesse fortifiés, la règle et le devoir trouvent ensuite en nous des difficultés insurmontables ; de sorte que les accomplir dans une occasion essentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, est une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté et furieux qu'il faut arrêter tout court sur le bord du précipice. Ainsi votre sensibilité sur les injures, toujours trop écoutée, a poussé votre orgueil à un tel point, que dans une action décisive, où vous croirez votre honneur essentiellement intéressé, et où il s'agira de pardonner, vous ne serez plus maître de votre ressentiment, et vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine et de la vengeance ; ainsi ces soins et ces empressements à cultiver l'estime des hommes ont si bien fortifié dans votre cœur le désir de mériter leurs louanges et de vous conserver leurs suffrages, que dans une circonstance essentielle où il faudra sacrifier la vanité de leurs jugements au devoir, et s'exposer à leur censure et à leur dérision, pour ne pas manquer à votre âme, les intérêts de la vanité l'emporteront sur ceux de la vérité, et le respect humain sera plus fort que la crainte de Dieu ; ainsi ces vivacités sur la fortune et sur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition si fort maîtresse de votre cœur, que dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous sacrifierez votre conscience à votre fortune, et serez injuste envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-mêmes ; ainsi, enfin, pour éviter

trop de détail, ces attachements suspects, ces entretiens trop libres, ces complaisances trop poussées, ces désirs de plaire trop écoutés, ont mis en vous des dispositions si voisines du crime et de la volupté, que vous ne serez plus en état de résister dans un péril où il s'agira d'aller plus loin; la corruption préparée par toute la suite de vos démarches passées s'allumera à l'instant; votre faiblesse l'emportera sur vos réflexions; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même. On n'est pas longtemps fidèle quand on trouve en soi tant de dispositions à ne l'être pas.

Ainsi, vous serez surpris vous-même de votre fragilité; vous vous demanderez ce que sont devenues ces dispositions de pudeur et de vertu qui vous inspiraient autrefois tant d'horreur pour le crime; vous ne vous connaîtrez plus vous-même; vous sentirez en vous une pente malheureuse et violente, que vous portiez à votre insu dans votre âme; peu à peu cet état vous paraîtra moins affreux. Le cœur se justifie bientôt tout ce qui le captive; ce qui nous plaît ne nous alarme pas longtemps, et vous ajouterez, au malheur de la chute, le malheur du calme et de la sécurité.

Telle est la destinée inévitable de la vie tiède et infidèle, des passions qu'on a trop ménagées; des lionceaux, dit un prophète, qu'on nourrit sans précaution, croissent enfin, et dévorent la main indiscrète qui les a elle-même aidés à se fortifier et à devenir redoutables; les passions venues à un certain point se rendent les maîtresses. Vous avez beau alors vous raviser, il n'est plus temps; vous avez couvé le feu profane dans votre cœur, il faut enfin qu'il éclate; vous avez nourri ce venin au dedans de vous, il faut qu'il gagne, et il n'est plus temps de recourir au remède. Il fallait vous y prendre de bonne heure; les commencements du mal n'étaient pas encore sans ressource, vous l'avez laissé fortifier, vous l'avez aigri par tout ce qui pouvait le rendre plus incurable; il faut qu'il prenne le

dessus, et que vous vous trouviez la victime de votre indiscrétion et de votre indulgence.

Aussi ne nous dites-vous pas vous-mêmes, tous les jours, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, et qu'il vous semble que vous désirez sincèrement de vous sauver; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie, où l'on oublie toutes ses bonnes résolutions, et où il faudrait être un saint pour ne pas se laisser entraîner? Et voilà justement ce que nous vous disons, que malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre faiblesse ; voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée et vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations et des périls; que c'est un abus de croire qu'on sera fidèle dans ces moments où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affaibli, chancelant, et déjà tout prêt à tomber; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc, qui résiste aux vents et à l'orage; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, et fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passants; et qu'en un mot, il faut être saint, et solidement établi dans la vertu, pour vivre exempt de crime.

Et quand je dis qu'il faut être saint, hélas! les âmes les plus ferventes et les plus fidèles elles-mêmes, avec des penchants mortifiés, une chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un esprit nourri de la vérité et de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par les sacrements et par la retraite, se trouvent quelquefois dans des situations si terribles, que leur cœur se révolte, leur imagination se trouble et s'égare; qu'elles se voient dans ces tristes agitations où elles flottent longtemps entre la mort et la victoire, et où,

semblables à un navire qui se défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de sûreté que de celui qui commande aux vents et à l'orage; et vous voudriez qu'avec un cœur déjà à demi séduit, avec des penchants si voisins du crime, votre faiblesse fût à l'épreuve des occasions, et que les tentations les plus violentes vous trouvassent toujours tranquille et inaccessible? vous voudriez que dans des mœurs tièdes, sensuelles, mondaines, votre âme offrît aux occasions cette foi, cette force que la piété la plus tendre et la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même? vous voudriez que des passions flattées, nourries, ménagées, fortifiées, demeurassent dociles, immobiles, froides, en présence des objets les plus capables de les allumer; elles qui après de longues macérations, et une vie entière de prière et de vigilance, se réveillent quelquefois tout d'un coup, loin même des périls, et font sentir aux plus justes, par des exemples funestes, qu'il ne faut jamais s'endormir, et que le plus haut point de la vertu n'est quelquefois que l'instant qui précède la chute? Telle est notre destinée de n'être clairvoyants que sur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, et de ne pas connaître même ceux qui menacent notre salut. Mais désabusons-nous : pour éviter le crime, il faut quelque chose de plus que la tiédeur et l'indolence de la vertu ; et la vigilance est le seul moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour conserver l'innocence. Première réflexion.

Une seconde réflexion qu'on peut faire sur cette vérité, c'est que les passions se fortifiant de jour en jour dans la vie tiède et infidèle, non seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur, par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrive enfin comme par autant de démarches insensibles

jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime de l'innocence, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir ; comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois ; il avait mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même; semblable à un mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore ; et c'est ce qui rend l'état d'une âme tiède encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans s'en apercevoir soi-même; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami ; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu la grâce qui nous donnait droit d'en approcher.

Ainsi, que les âmes ne s'abusent point elles-mêmes, sur ce que peut-être elles se sont jusqu'ici défendues d'une chute grossière; leur état n'en est sans doute que plus dangereux devant Dieu ; la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'est peut-être que, déjà mortes à ses yeux, elles vivent sans aucune chute marquée ; c'est qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort, sur une apparence de vie qui les rassure ; c'est qu'elles ajoutent, au danger de leur état, une fausse paix qui les confirme dans cette voie d'illusion et de ténèbres; c'est enfin que le Seigneur, par des jugements terribles et secrets, les frappe d'aveuglement, et punit la corruption de leur cœur, en permettant qu'elles l'ignorent. Une chute grossière serait, si je l'ose dire, un trait de bonté et de misé-

ricorde de Dieu sur elles ; elles ouvriraient du moins les yeux alors ; le crime dévoilé et aperçu porterait du moins le trouble et l'inquiétude dans leur conscience ; le mal enfin découvert les ferait peut-être recourir au remède ; au lieu que cette vie réglée en apparence les endort et les calme, leur rend inutile l'exemple des âmes ferventes, leur persuade que cette grande ferveur n'est pas nécessaire, qu'il y entre plus de tempérament que de grâce, que c'est un zèle plutôt qu'un devoir; et leur fait écouter comme de vaines exagérations tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, sur les chutes inévitables dans une vie tiède et infidèle. Seconde réflexion.

Enfin, une dernière réflexion à faire sur cette vérité, c'est que telle est la nature de notre cœur, de demeurer toujours fort au-dessous de ce qu'il se propose. Nous avons fait mille fois des résolutions saintes, nous avons projeté de pousser jusqu'à un certain point le détail des devoirs et de la conduite, mais l'exécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, et est demeurée fort au-dessous du degré où nous voulions nous élever ; ainsi une âme tiède, ne se proposant pour le plus haut point de sa vertu que d'éviter le crime, visant précisément au précepte, c'est-à-dire à ce point rigoureux et précis de la loi, au-dessous duquel se trouve immédiatement la mort et la prévarication : elle demeure infailliblement au-dessous, et ne va jamais jusqu'à ce point essentiel qu'elle s'était proposé ; c'est donc une maxime incontestable, qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or cette maxime si sûre, à l'égard même des plus justes, l'est infiniment plus à l'égard d'une âme tiède et infidèle ; car la tiédeur aggravant tous ses liens, et augmentant le poids de sa corruption et de ses misères, c'est elle principalement qui doit prendre un grand essor pour atteindre du moins au plus bas degré, et se proposer la perfection

des conseils, si elle veut en demeurer à l'observance du précepte; c'est à elle surtout qu'il est vrai de dire, qu'en ne visant précisément qu'à éviter le crime, chargée comme elle est du poids de sa tiédeur et de ses infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avait cru arriver; et comme au-dessous de cette vertu commode et sensuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyait faire pour l'éviter, ne serviront qu'à l'y conduire. Voilà des raisons toutes prises dans la faiblesse que les passions fortifiées laissent à l'âme tiède et infidèle, et qui la conduisent inévitablement à la chute.

Cependant, l'unique raison que vous nous alléguez pour persévérer dans cet état dangereux, c'est que vous êtes faible et que vous ne sauriez soutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'est parce que vous êtes faible, c'est-à-dire plein de dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, d'assujettissement à vos sens; c'est pour cela même, qu'une vie retirée, mortifiée, vous devient indispensable; c'est parce que vous êtes faible que vous devez éviter avec plus de soin les occasions et les périls, prendre plus sur vous-même, prier, veiller, vous refuser les plaisirs les plus innocents, et en venir à de saints excès de zèle et de ferveur pour mettre une barrière à votre faiblesse. Vous êtes faible? Et parce que vous êtes faible, vous croyez qu'il vous est permis de vous exposer plus qu'un autre, de craindre moins les périls, de négliger plus tranquillement les remèdes, d'accorder plus à vos sens, de conserver plus d'attachements pour le monde et pour tout ce qui peut corrompre votre cœur? Quelle illusion! Vous faites donc de votre faiblesse le titre de votre sécurité? vous trouvez donc, dans le besoin que vous avez de veiller et de prier, le privilège qui vous en dispense? Et depuis quand les malades sont-ils autorisés à se permettre plus d'excès,

et user de moins de précautions que ceux qui jouissent d'une santé parfaite? La voie des privations a toujours été celle des faibles et des infirmes ; et alléguer votre faiblesse, pour vous dispenser d'une vie plus fervente et plus chrétienne, c'est alléguer vos maux pour nous persuader que vous n'avez pas besoin de remède. Seconde raison tirée des passions qui se fortifient dans la tiédeur, et qui prouve que cet état finit toujours par la chute et par la perte de la justice.

A toutes ces raisons, je devais en ajouter une troisième tirée des secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété, et qui deviennent inutiles à l'âme tiède et infidèle.

Les sacrements, non seulement ne lui sont plus d'aucune utilité, mais ils lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inspirent ; ce ne sont plus pour elle des ressources, ce sont des remèdes accoutumés, usés, si j'ose parler ainsi ; qui amusent sa langueur, mais qui ne la guérissent pas ; c'est la viande des forts, qui achève de ruiner un estomac faible, loin de le rétablir ; c'est un souffle de l'Esprit saint, qui, ne pouvant rallumer le tison encore fumant, achève de l'éteindre ; c'est-à-dire que la grâce des sacrements reçue dans un cœur tiède et infidèle, n'y opérant plus un accroissement de vie et de force, y opère tôt ou tard la mort et la condamnation, toujours attachées à l'abus de ces divins remèdes.

La prière, le canal des grâces, cette nourriture d'un cœur fidèle, cet adoucissement de la piété, cet asile contre toutes les attaques de l'ennemi, ce cri d'une âme touchée qui rend le Seigneur si attentif à ses besoins ; la prière, sans laquelle Dieu ne se fait plus sentir à nous, sans laquelle nous ne connaissons plus notre père, nous ne rendons plus grâces à notre bienfaiteur, nous n'apaisons plus notre juge, nous n'exposons plus nos plaies à notre

médecin, nous vivons sans Dieu dans ce monde; la prière enfin, si nécessaire à la vertu la plus établie, n'est plus pour l'âme tiède qu'une occupation oiseuse d'un esprit égaré, d'un cœur sec, et partagé par mille affections étrangères. Elle n'y trouve plus ce goût, ce recueillement, ces consolations qui sont le fruit d'une vie fervente et fidèle; elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités saintes, qui confirment une âme dans le mépris du monde et dans l'amour des biens éternels, et qui, au sortir de là, lui font regarder avec un nouveau dégoût tout ce que les hommes insensés admirent; elle n'en sort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts et les obstacles de la vertu, et qui en dévore avec un saint zèle toutes les amertumes; elle ne sent point, au sortir de là, plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de résolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connaître le néant et la misère, plus de force pour se haïr et pour se combattre elle-même, plus de terreur des jugements de Dieu, plus de componction de ses propres faiblesses; elle en sort seulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des fantômes du monde, qui, dans ce moment où elle a été aux pieds de son Dieu, ont, ce semble, agité plus vivement son imagination flétrie de toutes ces images; plus aise de s'être acquittée d'un devoir onéreux où elle n'a trouvé rien de plus consolant que le plaisir de le voir finir, plus empressée d'aller remplacer par des amusements et des infidélités, ce moment d'ennui et de gêne : en un mot, plus éloignée de Dieu qu'elle vient d'irriter par l'infidélité et l'irrévérence de sa prière ; voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la religion qui soutiennent la piété et qui la réveillent, ne sont plus pour l'âme tiède que des pratiques mortes et inanimées, où son cœur ne se trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût et d'esprit de piété, et où, pour toute dispo-

sition, on n'y porte que l'ennui de faire toujours la même chose.

Ainsi, la grâce dans cette âme se trouvant sans cesse attaquée et affaiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse ; ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts ; ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent : tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant ; hélas ! quelle destinée pourrait-elle se promettre ? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps ? l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre peut-il tarder à sécher et à être jeté au feu ? Or, telle est la situation de l'âme tiède : toute livrée à elle-même, rien ne la soutient ; toute pleine de faiblesse et de langueur, rien ne la défend ; toute environnée d'ennuis et de dégoûts, rien ne la ramine ; tout ce qui console l'âme juste ne fait qu'augmenter sa langueur ; tout ce qui soutient une âme fidèle, la dégoûte et l'accable ; tout ce qui rend aux autres le joug léger, appesantit le sien ; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses crimes. Or, dans cet état, ô mon Dieu ! presque abandonnée de votre grâce, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affaiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse ; elle-même penche vers sa chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse ; et pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raisons qui prouvent la certitude d'une chute dans la vie tiède et infidèle. Mais faudrait-il tant de preuves où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit ? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à une âme tiède (1). Re-

(1) Apoc., II, 5.

montez à la source des désordres où vous croupissez encore ; vous la trouverez dans la négligence et dans l'infidélité dont nous parlons. Une naissance de passion trop faiblement rejetée, une occasion de périls trop fréquentée, des pratiques de piété trop souvent omises ou méprisées, des commodités trop sensuellement recherchées, des désirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuses pas assez évitées : la source est presque imperceptible, le torrent d'iniquités qui en est sorti a inondé toute la capacité de votre âme, ce n'était qu'une étincelle qui a allumé ce grand incendie, ce fut un peu de levain qui, dans la suite, a aigri et corrompu toute la masse. Souvenez-vous-en : vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes, vous écoutiez tout ce qu'on disait là-dessus comme des exagérations de zèle et de spiritualité, vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches sur lesquelles vous ne sentez presque plus de remords. Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, considérez la profondeur de l'abîme où vous êtes ; c'est le relâchement et des infidélités légères, qui vous y ont conduit comme par degrés. Souvenez-vous-en, encore une fois, et voyez si l'on peut appeler un état sûr, ce qui a pu vous conduire au précipice ?

Tel est l'artifice ordinaire du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup, ce serait effaroucher sa proie et la mettre hors d'atteinte à ses surprises, il connaît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur. il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timorée contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir ; il n'attaque pas d'abord en lion, c'est un serpent ; il ne vous mène pas droit au gouffre, il vous y conduit par des voies détournées. Non, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère ; Salomon se laissa amollir par la magni-

ficence et par les délices de la royauté, avant de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères; Judas aima l'argent, avant de mettre à prix son maître ; Pierre présuma, avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu; comme le jour instruit le jour, dit le prophète, ainsi la nuit donne de tristes leçons à la nuit; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend toutes les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout à fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore qui puisse vous rassurer dans cette vie de négligence et d'infidélité? Serait-ce l'exemption du crime, où vous vous êtes jusqu'ici conservé? Je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle ne tarde pas à y conduire. Serait-ce l'amour du repos? Mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Serait-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage? Mais comment l'âme tiède pourrait-elle le contenter et lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche? Serait-ce le dérèglement de presque tous ceux qui vous environnent, et qui vivent dans des excès que vous évitez? Mais leur destinée est peut-être moins à plaindre et moins désespérée que la vôtre : ils connaissent du moins leurs maux, et vous prenez les vôtres pour une santé parfaite. Serait-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus mortifiée, plus chrétienne? Mais puisque vous avez pu soutenir jusqu'ici un reste de vertu et d'innocence sans les douceurs et les consolations de la grâce, et malgré les ennuis et les dégoûts que votre tiédeur répandait sur tous vos devoirs, que sera-ce, lorsque l'Esprit de Dieu en adoucira le joug, et qu'une vie plus fidèle et plus fervente vous aura rendu toutes les grâces et toutes les consolations dont votre tiédeur vous a privé! La piété n'est triste et insupportable, que lorsqu'elle est tiède et infidèle.

Levez-vous donc, dit un prophète, âme lâche et paresseuse! rompez le charme fatal qui vous endort et qui vous enchaîne à votre propre paresse. Le Seigneur que vous croyez servir, parce que vous ne l'outragez pas à découvert, n'est pas le Dieu des lâches, mais des forts ; il n'est pas le rémunérateur de l'oisiveté et de l'indolence, mais des larmes, des veilles et des combats; il n'établit pas sur ses biens et sur sa cité éternelle le serviteur inutile, mais le serviteur laborieux et vigilant; et son royaume, dit l'Apôtre, n'est pas la chair et le sang, c'est-à-dire une indigne mollesse et une vie toute dans les sens, mais la force et la vertu de Dieu, c'est-à-dire une foi agissante, une vigilance continuelle, une sacrifice généreux de tous nos penchants, un mépris constant de tout ce qui passe, et un désir tendre et enflammé de ces biens invisibles qui ne passeront jamais : c'est ce que je vous souhaite.

QUATRIÈME LECTURE

MERCREDI

SUR LA MÉDISANCE

RÉSUMÉ

I[re] Partie. En vain prétendez-vous excuser vos médisances par la légèreté des défauts que vous censurez ; les motifs en sont toujours mauvais, les circonstances criminelles, les suites irréparables.

1° Tout votre but, dites-vous, est de vous réjouir sur des défauts qui ne déshonorent pas. Joie cruelle qui attriste votre frère ! plaisir pervers qui naît d'un vice ! Une parole oiseuse est interdite, découvrir la honte de ses proches est un crime, un terme de mépris est, selon Jésus-Christ, digne d'une punition éternelle, et vous seriez innocent ! La charité se réjouit-elle du mal ? un chrétien peut-il s'égayer aux dépens d'un membre de Jésus-Christ ? n'y a-t-il pas mille sujets édifiants de conversion, dignes de la joie des fidèles ? Approfondissez le secret de votre cœur : n'est-ce point d'une jalousie secrète que naissent vos censures ? elle tombent toujours sur la même personne, et tout autre vous trouve indulgent. Ne voulez-vous point flatter un grand à qui votre frère ne plaît pas ? ne sacrifiez-vous point sa réputation à votre fortune ? Non, dites-vous ; si je médis quelquefois, c'est pure indiscrétion. Je le veux : ce vice si indigne d'un chrétien peut-il en justifier un autre ? votre frère souffre-t-il moins de votre indiscrétion qu'il ne souffrirait de votre malice ? sa réputation en est-elle moins flétrie ? n'est-ce pas un crime d'être capable d'indiscrétion en ce point ? Quelle intention scrupuleuse n'avez-vous pas sur ce qui intéresse votre honneur ! en ayant si peu pour ce qui touche votre frère, l'aimez-vous comme vous-même ?

2° Le monde aujourd'hui appelle légères des médisances qui ne le sont point. Je suppose que les vôtres le soient en effet, et je dis qu'elles sont toujours criminelles dans leurs circonstances. Premièrement votre frère n'a que des défauts légers, il en est donc plus digne

de votre indulgence, de votre respect ; et vous le décriez : quelle dureté ! quelle injustice ! Secondement, auriez-vous la même idée des défauts que vous censurez si on vous les reprochait à vous-même ? Alors vous grossiriez tout, tout vous paraîtrait essentiel. Faut-il que tout soit léger contre votre frère, et que contre vous tout soit digne de vengeance ? Troisièmement, en censurant des défauts mêmes légers, n'y ajoutez-vous rien du vôtre ? ne donnez-vous point à penser, par des conjectures malignes, par certains gestes, par certaines expressions, même par un certain silence ? Quatrièmement, la personne que vous attaquez n'est-elle point d'un sexe où tout bruit est un déshonneur public, où n'être pas loué est presque un affront ? Cinquièmement, n'est-ce point à vos maîtres que s'en prennent vos censures, à ceux que Dieu a établis sur vos têtes, et que sa loi vous ordonne de respecter ? Sixièmement, ne censurez-vous point les oints du Seigneur, auxquels il vous défend de toucher ? Leur conversation peut n'être pas toujours sainte : mais outre que c'est ordinairement pour punir le dérèglement des peuples, que Dieu permet qu'il sorte du sanctuaire même une odeur de mort, et que dès lors les infidélités des prêtres doivent plutôt être le sujet de vos larmes que celui de vos censures ; quand même le ministre mériterait quelque mépris, pouvez-vous, sans sacrilège, ne pas respecter son ministère ? Septièmement enfin, n'attaquez-vous point des personnes qui font une profession publique de piété ? Vous autorisez donc ceux qui vous écoutent à penser qu'il y a peu de vrais gens de bien sur la terre, et vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu. Les Justes peuvent chanceler quelquefois, mais ils sont les serviteurs de Dieu, qui prend sur lui les plus légers mépris dont on ose les déshonorer : il vengea Élisée, Élie, David, de dérisions qui semblaient pardonnables ; toucher à ceux qui le servent, c'est toucher à la prunelle de son œil.

3° Enfin les médisances mêmes que vous appelez légères, sont criminelles par rapport à leurs suites toujours irréparables. Tous les crimes peuvent être expiés par les vertus contraires : nul remède, nulle vertu ne peut réparer celui de la détraction. Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère, mais ce confident en aura bientôt d'autres qui instruiront les premiers venus de ce qu'ils auront appris : chacun, en le racontant, y ajoutera de nouvelles circonstances ; ainsi une source presque imperceptible, mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, deviendra un torrent qui inondera la cour, la ville et la province : en un mot, votre frère sur qui vous n'avez voulu que plaisanter, sera décrié formellement, flétri éternellement. En vain pour vous opposer au déchaînement public, chanterez-vous ses louanges ; vous serez seul, et vos éloges venus trop tard, ne lui

attireront que des satires; vous médisez par la bouche de vos citoyens, vous êtes coupable du crime de ceux qui les écoutent : quelle pénitence pourra expier de tels maux ? votre mort même n'y remédiera pas; le scandale vous suivra, et des auteurs licencieux l'éterniseront.

IIe Partie. La médisance, lors même qu'elle roule sur des fautes publiques, est criminelle ; parce qu'alors même elle blesse l'humilité, la charité, la justice.

1° L'humilité, en nous représentant vivement nos fautes, nous ôte le loisir de remarquer celles de nos frères : elle nous fait bénir Dieu de ce qu'étant tombés peut-être dans les mêmes égarements, nous n'avons pas été déshonorés comme eux ; elle nous fait craindre qu'il n'ait épargné notre confusion en ce monde que pour la rendre plus amère et plus durable en l'autre. *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, disait Jésus-Christ, *jette contre cette femme la première pierre !* je vous dis aujourd'hui la même chose : Cette personne vient de perdre sa réputation, et vous vous glorifiez encore de la vôtre : vous êtes plus heureuse qu'elle; êtes-vous plus innocente ? Dieu peut-être va révéler votre honte; vous vous armez du glaive de la langue, vous serez percée du même glaive ; et quand vous seriez exempte des vices que vous blâmez, Dieu vous y livrera. En effet la honte est la punition de l'orgueil; Pierre, le plus ardent à détester la perfidie de Judas, tombe lui-même dans l'infidélité. Rien ne nous attire tant l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères.

2° La charité ne nous permet pas plus que l'humilité de censurer des fautes mêmes publiques. *Elle n'agit point en vain* : or, quoi de plus inutile que de divulguer ce qui est déjà public ? Quel est votre objet : de blâmer votre frère ? Mais percé de mille traits, il est assez puni, il mérite désormais toute votre pitié. De plaindre son infortune ? mais la compassion rouvre-t-elle les plaies d'un malheureux ? De justifier vos soupçons précédents ? mais vous venez donc triompher de sa chute, et vous glorifier de la malignité de vos jugements ? Ah ! vous êtes vous-même dans une occasion de péché dont le public murmure déjà ; c'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. D'ailleurs, la charité gémit des scandales ; de l'avantage qu'en tirent les impies et les libertins, de l'occasion qu'ils donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres : vous devez donc par votre silence contribuer à les assoupir. Quand tout le monde en parlerait, conclure que vous pouvez en parler à votre tour, c'est barbarie ; l'humanité seule nous apprend qu'il est beau de se déclarer pour les malheureux.

3° Enfin, en censurant des fautes mêmes publiques, vous violez les

lois mêmes de l'équité. Car premièrement, mettez-vous à la place de votre frère : croiriez-vous que l'exemple public lui donnât contre vous le droit que vous prenez contre lui ? Secondement, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur ? Un ennemi, un concurrent, un envieux peuvent avoir calomnié votre frère : le public a peut-être recueilli avec malice une simple indiscrétion, et réalisé une pure conjecture. Suzanne a été décriée : n'était-elle pas innocente ? Jésus-Christ l'a été : excuseriez-vous ceux qui parlaient de lui comme d'un séducteur ? vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère. Troisièmement, que savez-vous si son repentir n'a pas déjà expié sa faute devant Dieu ? en ce cas, quelle injustice de faire revivre des fautes que le Seigneur a oubliées ! Quatrièmement, on savait confusément que la conduite de votre frère n'était pas exempte de reproches ; pourquoi venez-vous éclaircir les faits, expliquer tout le mystère, étouffer un reste d'honneur qu'il conservait encore ? Cinquièmement, peut-être par un rang, par une naissance qui donne de l'autorité sur les esprits, confirmez-vous des bruits qu'on ne tenait que de certaines personnes sans aveu : votre silence seul eût pu arrêter la diffamation publique, et votre censure l'autorise. Ah ! Dieu lui-même dissimule les péchés des hommes ; dissimulons-les à notre tour, et ne prévenons point le temps de ses vengeances.

III° Partie. Enfin la médisance se couvre quelquefois du voile de la piété. Si l'on censure les pécheurs, c'est le zèle, dit-on, c'est par haine pour le vice. C'est une illusion ; la piété, dont la charité est l'âme, ne nous dispense point de la charité. Voici donc les règles que prescrit l'Evangile sur le véritable zèle. Premièrement, le vrai zèle gémit des scandales qui déshonorent l'Eglise, mais il n'en gémit que devant Dieu : il lui en parle souvent dans ses prières, mais il les oublie devant les hommes. Secondement, la piété ne nous donne point d'empire sur nos frères : s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur ; nos plaintes sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude, elles déshonorent la piété, et justifient les discours des impies contre l'homme de bien. Troisièmement, le zèle réglé cherche le salut et non la diffamation du pécheur : il se rend aimable pour se rendre utile, il est plus touché du malheur de son frère qu'aigri de ses fautes, il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, et il sent bien que les censurer c'est augmenter le scandale. Quatrièmement, ce zèle censeur est inutile à celui qu'il attaque puisqu'il est absent, il lui est nuisible puisqu'il ne sert qu'à l'aigrir en blessant sa réputation, il est nuisible à ceux qui vous écoutent et leur apprend à ne plus mettre la médisance au rang des vices. Le vrai zèle est humble, simple, miséri-

cordieux, délicat et timoré ; une langue qui a confessé Jésus-Christ ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères (saint Cyprien).

DÉVELOPPEMENT

Mais Jésus ne se fiait point à eux. (Jean, II, 24.)

C'étaient ces mêmes pharisiens qui venaient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est le caractère du détracteur de cacher, sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit saint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire ; or les médisants de ce caractère sont plus rares, et si l'on n'avait à parler qu'à eux, il suffirait d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnaissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisants qui condamnent ce vice, et qui se le permettent ; qui déchirent sans

égards leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve ; qui portent le trait jusqu'au cœur, mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisants est répandu partout, le monde en est plein, les asiles saints n'en sont pas exempts ; ce vice lie les assemblées des pécheurs, il entre souvent dans la société même des Justes : et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc de développer l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent, car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnaîtriez point à des traits si odieux ; et, loin de vous en inspirer l'horreur, je vous aiderais à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent ou qui justifient, à vos yeux, le vice de la médisance ? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est en second lieu la notoriété publique, qui, ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur les dérèglements qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts, que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique, que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qu

les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle, que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité.

PREMIÈRE PARTIE.

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant, un monde et un assemblage d'iniquités, un mal inquiet, une source pleine d'un venin mortel (1). Et voilà ce que j'appliquerais à la langue du médisant, si j'avais entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurais dit que la langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui excerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré, qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation, qui creuse jusque dans les entrailles de la terre et va s'attacher aux choses les plus cachées, qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant, qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire. Je vous aurais dit que la médisance est un assemblage d'iniquités, un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère et nous cache la poutre qui est dans le nôtre, une envie basse qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface, une haine déguisée qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur, une duplicité indigne qui loue en

(1) Jacob., III, 6, 8.

face et déchire en secret, une légèreté honteuse qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire, une barbarie de sang-froid qui va percer votre frère absent, un scandale où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent, une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher. Je vous aurais dit que la médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cours et dans les villes, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion, partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne. Enfin, j'aurais ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel, que tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne, que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel, que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière.

Voilà ce que j'aurais dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étais proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre; mais je l'ai déjà dit, ce sont là de ces invectives publiques que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnaît soi-même; et quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs, parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales, des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paraît le plus innocent dans la médisance, et de peur que vous ne vous méconnaissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudrait pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde, flétrir sa femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels; cela serait trop noir et trop grossier, mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à les croire coupables de tout le reste, mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oserait dire, mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyait auparavant, mais de donner du ridicule par des interprétations empoisonnées à des manières qui jusque-là n'avaient pas réveillé l'attention, mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même; c'est de quoi le monde fait peu de scrupule, et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très criminelles, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout, qu'on se justifie que vous nous dites tous les jours que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices qui devraient vous inspirer de la compassion et de la douleur? mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Évangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures?

mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte la raillerie et l'insulte? mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris. est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle, celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts! Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah! l'Église avait horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyait pas que des fidèles, élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ, pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvelez vous-même des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui; vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne, consacrée par le baptême!

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes? Edifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité; racontez les merveilles de Dieu sur les Justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs; rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi; faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez; parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi, de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ, de l'établissement de la vérité, de l'extinction des erreurs, des grâces que Jésus-Christ fait à son

Église, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux; animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des chrétiens ? c'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissaient dans le Seigneur, et faisaient de la douceur de leurs entretiens une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices, les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur ; d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit, que lorsque vous rappelez ses défauts ? Ne serait-ce point une jalousie secrète ? ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts ? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous ? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux ? Saül aurait-il redit si souvent avec tant de complaisance, que David n'était que le fils d'Isaïe, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire ? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent ? qu'ailleurs vous excusez tout, et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche ? Allez à la source : n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur ? et pouvez-vous justifier, par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu ? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni

jalousie contre votre frère, je le veux ; mais n'y aurait-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux ? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas ? ne voulez-vous pas faire votre cour et vous rendre agréable, en rendant votre frère un sujet de risée ou de mépris ? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune ? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêt ? Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs ; et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion et légèreté de langue. Mais est-ce donc par là que vous vous croyez plus innocent ? la légèreté et l'indiscrétion ; ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice ? Et qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice ? un dard décoché imprudemment fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein ? le coup mortel que vous portez à votre frère est-il plus léger, parce que c'est l'imprudence et la légèreté qui l'ont lancé ; et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime ? mais, d'aillleurs, n'en est-ce pas un d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères ? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence ? tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité ? n'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion ? et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste ? Ah ! c'est ici où il faut mettre une garde de circons-

pection sur sa langue, peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage, et les laisser mûrir dans sa bouche (1). Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelque fois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire ? Quels soins infatigables ! quelles mesures ! quelle industrie ! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître ! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge ; vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur, et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus : l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez et tout vous ramènera à lui, et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances, que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrais d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses ; les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle, ce sont des discours de dérision et de plaisanterie; accuser un homme de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse ; rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses Saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun ; en un mot, hors

(1) Eccli., XXVIII, 28, 29.

les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers ; plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever ; plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard, plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel qui ne saurait rien excuser. Si les défauts de votre frère étaient essentiels, vous l'épargneriez, vous le trouveriez digne de votre indulgence, la politesse et la religion vous feraient un devoir de vous taire ; eh quoi ! parce qu'il n'a que de légères faiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards ? ce qui devrait vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier ? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes ? et votre œil n'est-il donc méchant que parce que votre frère est bon ?

D'ailleurs les défauts que vous censurez sont légers ; mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochait à vous-même ? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquaient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandaient dans le public quelques-unes de vos faiblesses, quelles ont été vos dispositions ? Mon Dieu ! c'est alors que l'on grossit tout, que tout nous paraît essentiel ; que, peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel et qui au fond ne sauraient nous faire tort, on croit avoir été insulté, on en parle, on s'en plaint, on éclate, on n'est plus maître de

son ressentiment ; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère, appliquez-vous l'offense à vous-même : tout est léger contre lui, et sur ce qui vous touche, tout paraît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers ; mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre ? les donnez-vous pour ce qu'ils sont ? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures ? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue qui les tire de leur état naturel ? n'embellissez-vous pas votre histoire ? et pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet ? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre ? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants ? de certain silence même qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire ? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité quand on n'est plus dans celles de la charité ! plus ce que l'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter, et l'on devient calomniateur, où l'on n'avait pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent ; mais si, à cet égard, les médisances que vous croyez légères sont très criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent ?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe où, sur certains points principalement, les taches les plus légères sont essentielles, où tout bruit est un déshonneur public, où toute raillerie est un outrage, où tout soupçon est une accusation ; en un mot, où n'être pas loué, est presque un

affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie, c'est-à-dire il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles que les ornements qui les couvrent; et le plus bel éloge que l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'était jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite, et que sa réputation répondait à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres, à ceux que la Providence a établis sur vos têtes et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due. Car l'orgueil qui n'aime pas la dépendance se dédommage toujours en trouvant des faiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir : plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard : on ne leur pardonne rien; ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Eglise, que vous censurez; laquelle, engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures qui ne feraient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Ecriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs, plus brillants, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels; le

monde, si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard; et il a pour eux des yeux plus censeurs, et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte et à couvert de tout reproche, que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu, que nous sommes plus jaloux des prééminences que des devoirs de notre état, et qu'il est difficile que le monde honore un caractère que nous déshonorons nous-mêmes. Nos infidélités devraient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures; Dieu punit d'ordinaire les dérèglements des peuples par la corruption des prêtres, et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés qui s'opposent au torrent des dissolutions, c'est de permettre que la foi et la religion s'affaiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires, c'est que la lumière qui était destinée à vous éclairer se change en ténèbres, que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte; que du sanctuaire même d'où ne devrait sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sort une odeur de mort et de scandale, et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre? les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect? et quand le ministre mériterait vos mépris, seriez-vous moins sacrilège de ne pas respecter son ministère?

Que dirai-je enfin? vos détractions et vos censures

attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectaient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avaient trop cru, vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre, que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes; vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or tout cela vous paraît-il fort léger? Ah! les Justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages; ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem; car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses, et la plus solide ne se soutient pas partout également; mais le Seigneur s'indigne, que des téméraires semblables à Oza se mêlent de les redresser; et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème; il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs, et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfants d'Israël furent dévorés sur l'heure pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu, et cependant ce n'étaient là que des indiscrétions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias, et le consuma à l'instant pour avoir appelé par dérision Élie, l'homme de Dieu; et cependant c'était un courtisan de qui on devait exiger moins d'égards, pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence, et odieux à son maître. Michol fut

frappée de stérilité, pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche, et cependant ce n'était là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Écriture, à la prunelle de son œil; il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il les marque sur le front, dès cette vie, d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres; et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics, et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence, le crime de la haine par l'amour de votre ennemi, le crime de l'ambition en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle, le crime de l'injustice en restituant ce que vous avez ravi à vos frères, le crime même de l'impiété et du libertinage par un respect religieux et public pour le culte de vos pères; mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère, je le veux; mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus ; chacun, en les redisant, y ajoutera de nouvelles circonstances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront; semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu qui, portée en différents

lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes : telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'était rien d'abord et périssait, étouffé et enseveli sous la cendre, mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur, mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches ; chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable ; la source sera presque imperceptible, mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la ville et la province ; et ce qui n'était d'abord, dans son origine, qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale, rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public et chanter tout seul ses louanges ? mais on vous prendra pour un nouveau venu qui ignorez ce qui se passe dans le monde, et vos louanges venues trop tard ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul ! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres, vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens ! vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne saurait plus remédier ? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes ? encore si le scandale finissait avec vous, votre mort, en le finissant, pourrait en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra : les histoires scandaleuses ne meurent jamais avec leurs héros, des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les dérèglements qui nous ont précédés, et il se trouvera

parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre.

O mon Dieu ! ce sont là de ces péchés dont nous ne connaissons ni l'énormité, ni l'étendue ; mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances ; les motifs n'en sont jamais innocents, les circonstances toujours criminelles, les suites irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé, c'est ce qui me reste à vous développer.

SECONDE PARTIE.

D'où vient que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses transgressions, qu'à l'en corriger ? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion, qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre, et que peu de gens remontent au principe pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, quelles sont les règles de l'Evangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui, devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères ; c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité

si recommandée dans l'Evangile, le grand précepte de la loi qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais ; enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle, ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même, condamne tout qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles : jugez par là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostôme, si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resterait ni assez de loisir, ni assez d'attention pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seraient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie; plus vous sentiriez votre reconnaissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère ; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres, qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes, et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence que vous aviez tant de fois perdus devant lui ; vous trembleriez en vous disant à vous-mêmes que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veu-

lent le presser d'en dire son sentiment, quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence, et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre* (1); comme s'il voulait leur faire entendre par-là, que ce n'était pas à des pécheurs comme eux à condamner si hautement le crime de cette femme, et que, pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre il fallait être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater, eh bien ! que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre ; si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure, on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle, mais êtes-vous plus innocente? on vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir, mais Dieu qui vous connaît, en juge-t-il comme les hommes? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venaient à se dissiper, les pierres que vous jetez ne se tourneraient-elles pas contre vous-même? mais si un événement imprévu trahissait votre secret, l'audace et la joie maligne avec lesquelles vous censurez, n'ajouteraient-elles pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices et à des ménagements que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant; vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte, et loin de rougir dans le secret et dans le silence lorsqu'on publie des

(1) Jean, VIII, 7.

fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même; c'est la menace et la prédiction du Sauveur: *Tous ceux qui s'arment du glaive périront par le glaive* (1); vous percez votre frère avec le glaive de la langue, vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvait se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devait trahir son maître, il était le plus ardent de tous à s'informer de son nom et à détester sa perfidie; et au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité qu'il venait de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères, et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeants, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre faiblesse et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et notre censure.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chrétienne en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être, mais vous blessez encore essentiellement celles de la charité, *car la charité n'agit pas en vain* (2), dit l'Apôtre. Or si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? Mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? voulez-vous accabler un malheureux et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant

(1) Matth., XXVI, 52. — (2) I. Cor., XIII. 4.

d'esprits noirs et malins qui ont exagéré sa faute et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais : n'est-il pas assez puni ? Il est digne de votre pitié, il ne l'est plus de vos censures; que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? Mais quelle manière de plaindre un malheureux, que de rouvrir ses plaies! la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédents sur sa conduite? de venir nous dire que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendrait là? Mais vous venez donc triompher de son malheur? vous venez vous applaudir de sa chute, vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugements? Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère, de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût, et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées! Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui! soyez prophètes dans votre propre patrie, prévoyez les malheurs qui vous menacent; pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même que, si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez? que si vous ne rompez cette liaison, le public qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale ? que si vous ne revenez de cet excès où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource? c'est ici qu'il faudrait exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Eglise, de l'avantage que les impies et les libertins en tireront pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les fai-

blesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher, plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de dérèglement donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres, plus la charité vous oblige de gémir, plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse, que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes ; plus enfin, par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous ; votre silence n'empêchera pas les discours publics, ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare : parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter ? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous achèverez de le couvrir de boue et d'infamie ? parce que presque tous lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent ? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux, il y a tant de dignité et de grandeur d'âme à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne ! et quand les règles de la charité ne nous en feraient pas un devoir, les sentiments seuls de la gloire et de l'humanité devraient ici suffire.

Aussi, en troisième lieu, non seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux, mais placez vous dans la même situation : exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité parce que votre chute ne serait plus un mystère ? croiriez vous que l'exemple public donnât à votre frère, contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même ? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendrait encore plus odieuse et plus cruelle ? D'ailleurs, que savez-vous si le premier

auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui; que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversait, ou ses passions, ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? si ce n'est pas un imprudent qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avait-il de plus vraisemblable, parmi les enfants de la captivité, que le dérèglement prétendu de Susanne? les Juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle; tout le peuple en parlait comme d'une épouse infidèle, on la regardait comme l'opprobre d'Israël ; cependant c'était sa pudeur même qui lui attirait ces outrages, et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente allait souiller tout le peuple. Et sans sortir de notre Evangile, les discours sacrilèges qui traitaient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étaient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée? les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs attiraient le respect et la confiance des peuples, les appuyaient de leur autorité; cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs qui, sur des bruits si communs, parlaient du Sauveur du monde comme d'un séducteur qui imposait à la crédulité des peuples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute, dont vous n'avez pas été témoins, est toujours dou-

teuse pour vous ; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics souvent faux et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin, quand même la chute de votre frère serait certaine et que la malignité des discours n'y aurait rien ajouté, d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sincère et des larmes abondantes ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu ? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle, il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps, et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Évangile ; ses désordres étaient publics, puisqu'elle avait été la pécheresse de la cité ; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avaient effacés aux pieds du Sauveur, la bonté de Dieu lui avait remis sa faute et la malignité des hommes ne pouvait encore l'en absoudre.

Enfin, la chute de votre frère était publique, c'est-à-dire on savait confusément que sa conduite n'était pas exempte de reproche ; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère, confirmer ce qu'on ne savait qu'à demi, apprendre ce qu'on ne savait point du tout et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère; il lui restait encore du moins une réputation chancelante, il conservait encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie, et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenait ces bruits publics de certaines

personnes sans aveu, gens qui n'étaient ni d'un poids, ni d'un caractère à persuader; on n'osait encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides; mais vous, qui par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude, votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère, et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? votre silence seul sur sa faute eût peut-être arrêté la diffamation publique, et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour le noircir: et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères, plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes; on oublie les discours du vulgaire, ils meurent en naissant : les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour; vous attendez avec une patience miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés, et nous prévenons, par une téméraire malignité, le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés à ce que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, vous surtout que le rang et la naissance élèvent au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue; offrez encore aux discours de la médisance un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit saint, un silence de désaveu et d'indignation; car

le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés, c'est-à-dire, ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvait moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ serait bientôt purgé de ce scandale; on plaît en médisant, et un vice qui plaît devient bientôt un talent aimable: nous animons la médisance par nos applaudissements, et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais, ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondements de la piété. Ce devait être la dernière partie de ce discours, mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, la médisance trouve souvent, dans la piété même, des couleurs qui la justifient; elle se revêt tous les jours des apparences du zèle; la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent; comme si le privilège de la piété, dont l'âme est la charité, était de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien, mais je ne dois pas aussi dissimuler que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères, est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, écoutez les règles que l'Évangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous, premièrement, que le zèle qui nous fait gémir des scan-

dales qui déshohorent l'Église se contente d'en gémir devant Dieu, de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes, qu'il jette des regards propices sur son peuple, qu'il établisse son règne dans tous les cœurs et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères : parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous, secondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères : que si vous n'êtes pas établi sur eux et responsable de leur conduite, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur et non pas la vôtre ; qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude ; que l'Église a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau, que l'arche a ses ministres qui la soutiennent sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle ; et qu'enfin, loin de corriger par là vos frères, vous déshonorez la piété, vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien, et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la Sagesse : Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite? et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères?

Souvenez-vous, troisièmement, que le zèle qui est selon la science, cherche le salut et non la diffamation de son frère, qu'il veut édifier mais qu'il n'aime pas à nuire, qu'il s'étudie à se rendre aimable pour se rendre plus utile, qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes, qu'il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres, et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous, quatrièmement, que ce zèle censeur que vous faites paraître contre votre frère lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin, qu'il est même nuisible à sa conversion que vous reculez en l'aigrissant par vos censures s'il vient à les apprendre, nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez, nuisible enfin à ceux qui vous écoutent, qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble et il n'a des yeux que pour ses misères, il est simple et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal, il est miséricordieux et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent que ses propres fautes le trouvent sévère, il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice, que s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi, vous qui, revenus des égarements du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisaient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ, qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde, qui bénit tous les jours le Dieu de paix au pied des autels, qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères; c'est une ignominie pour la religion, qu'après avoir offert au Seigneur des prières pures et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacrements, que leurs propres égarements mêmes devraient vous rendre plus chers et plus respectables (1).

(1) S. Cypr.

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle; corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples que par l'aigreur de nos censures; reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux; rendons la vertu respectable par sa douceur, encore plus que par sa sévérité; attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes, et non en les censurant; qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu, que par notre charité et notre indulgence, et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices, les porte à les condamner, et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes; par là nous gagnerons nos frères, nous honorerons la piété, nous confondrons l'impiété et le libertinage, nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu, et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père de miséricorde, et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes.

CINQUIÈME LECTURE

JEUDI

DU PARDON DES OFFENSES

RÉSUMÉ

Ire PARTIE. *Injustice de nos haines*. Les trois principes les plus communs des amitiés humaines sont le goût, la cupidité, la vanité. La religion et la charité n'unissent presque personne ; ainsi, nous haïssons les hommes :

1° Dès qu'ils choquent notre goût ; or cette haine est injuste, parce que cet homme, pour n'être pas de votre goût, n'en est pas moins votre frère, enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, etc., son humeur n'efface aucun de ces augustes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et de l'inclination, il eût été inutile que Jésus-Christ nous fît le précepte d'aimer nos frères ; le cœur là-dessus n'en a pas besoin. D'ailleurs, un chrétien ne doit pas se conduire par goût et par humeur, mais par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce. C'est une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos haines et nos amours que sur la bizarrerie de nos goûts : l'Evangile qui veut que nous sacrifiions à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes, serait-il là-dessus plus indulgent ? De plus, vous-même êtes-vous du goût de tout le monde ? Cependant n'exigez-vous pas qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur ? Bien plus, la cause de cette aversion que vous sentez pour votre frère, n'est-elle pas plus en vous, j'entends dans votre orgueil, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre ? n'est-ce pas son crédit, ses talents, sa fortune, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime ? Enfin, l'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère, il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que

vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez ; en un mot, que vous fassiez pour lui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous ; car la charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable.

2° Nous haïssons les hommes, lorsque nous les trouvons contraires à nos intérêts et qu'ils cherchent à nous nuire ; or je dis que la haine que nous avons contre ces personnes est injuste. Et d'abord, en haïssant votre frère, vous ajoutez, à tous les maux qu'il vous a faits, le plus grand de tous qui est celui de le haïr ; tous les maux qu'il vous a faits n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, la haine que vous avez pour lui perd votre âme et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel. De plus, que vous revient-il de votre animosité contre votre frère ? vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis ? Si vous cherchez à vous consoler en le haïssant, c'est une manière barbare de se consoler. Outre cela, si vous étiez vraiment chrétien, si vous aviez de la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, qui s'est servi de leur mauvaise volonté pour vous sauver, en mettant des obstacles à vos passions déréglées, et vous demanderiez à Dieu qu'il leur inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que ceux qui ont contribué à votre salut périssent eux-mêmes.

3° Nous haïssons les hommes, lorsqu'ils blessent notre vanité en nous décriant par des médisances et des calomnies ; or cette haine est injuste. Car d'abord il est injuste d'exiger qu'on nous approuve en tout, et que les autres ne voient pas des défauts et des faiblesses que nous-mêmes sentons au dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on nous a faits sur notre frère, car l'expérience ne nous apprend que trop qu'on grossit souvent des bagatelles, et qu'on envenime les discours les plus innocents ; mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne soient pas douteux : votre frère n'a-t-il pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent et fort charitable ? Votre sensibilité n'est donc pas bien fondée. Supposons même que vous n'avez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère ; que faites-vous en le haïssant ? vous n'effacez pas les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres, et vous faites à votre cœur une nouvelle plaie. Mais voici enfin une raison plus forte que toutes les autres : l'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment et qui nous louent, mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, qui

nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères. Vous convenez, direz-vous, des maximes de la religion là-dessus; mais il faut avoir égard aux lois de l'honneur, qui veulent qu'un homme soit déshonoré, s'il pardonne des discours et des procédés d'une certaine nature. Mais, premièrement, le prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée, et a fait passer jusqu'à nous, ne doit pas l'emporter sur toutes les règles du christianisme et sur les lois les plus inviolables de l'État : on ne peut pas se déshonorer en obéissant à Dieu et à son prince.

IIe Partie. *Fausseté de nos réconciliations.* Nos réconciliations sont fausses, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

1. Fausses dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité. Or des motifs purement humains sont d'ordinaire la source de nos réconciliations : on se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter certain éclat désagréable, par complaisance pour quelqu'un, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme, etc. Or rien que d'humain dans tous ces motifs, et la preuve que la charité n'y entre pour rien, c'est que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères. Or serait-il possible que ceux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, parussent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous ?

2. Fausses dans leurs démarches. Il a fallu des ménagements infinis, et toute l'habileté de vos amis, pour vous réconcilier avec votre frère ; or tous ces ménagements aurait-ils été nécessaires, aurait-il fallu tant d'entremetteurs, si vous ne haïssiez plus votre frère, si vous l'aimiez sincèrement ? Vous avez exigé des conditions, vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point ; la charité ne connaît rien de tout cela : elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même. Il y a souvent, à la vérité, des mesures de prudence à observer avant de se réconcilier publiquement, mais c'est la charité qui doit régler ces mesures, et non pas la vanité ; les réconciliations où il entre tant de précautions et de mystères rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère, il veut que la charité toute seule se mêle de nous réconcilier avec lui.

3. Aussi les suites de nos réconciliations sont-elles vaines. Vous dites que vous avez pardonné à votre frère, mais que votre parti est pris de ne pas le voir, donc vous ne lui avez pas pardonné, et vous ne l'aimez pas ; car on ne craint point de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais ? La marque la moins équivoque de notre animosité contre quelqu'un, c'est de ne pouvoir souffrir sa présence.

Eh bien ! dites-vous, je le verrai, je ne manquerai point aux bienséances, mais je sais à quoi m'en tenir, il ne doit pas beaucoup compter sur mon amitié. Vous vous trompez, si vous croyez que c'est là pardonner à votre frère et l'aimer : la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur, ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, c'est un amour effectif, parce que les hommes ne sont pas unis ensemble par les liens extérieurs seulement, mais par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité. Aussi consultez le public sur vos réconciliations ; malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frère, c'est une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point ; ce qui montre que le public vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

DÉVELOPPEMENT

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis. (Matth., v, 43, 44).

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avait usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement en publiant la loi du pardon des offenses, qu'obligé de ménager la faiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé que, de toutes les vertus, l'amour des ennemis était celle qui coûtait le plus au cœur de l'homme, il s'était contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que, pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres,

avait sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'était plutôt un établissement de police qu'une règle de piété. Elle était propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'état, mais elle ne touchait point au cœur et n'allait pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposait seulement, où d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il aurait affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé en lui laissant craindre que, s'il excédait dans la satisfaction, il s'exposait à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avait encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus, mais c'était un précepte de vanité plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur semblait traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage ; c'est qu'il leur paraissait honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'était donc fondé que sur le mépris qu'on avait pour eux. On se vengeait en dédaignant la vengeance, et l'orgueil se relâchait sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par la gloire qu'il trouvait à les mépriser.

Mais la loi de l'Évangile sur l'amour des ennemis ne flatte point l'orgueil, et ne ménage pas l'amour-propre. Rien ne doit dédommager le chrétien, dans le pardon des offenses, que la consolation d'imiter Jésus-Christ et de lui obéir, que les titres qui dans un ennemi lui découvrent un frère, que l'espérance de retrouver devant le juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux, ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des chrétiens n'aurait point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle aurait toujours ce degré de sainteté,

et par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions, c'est-à-dire l'injustice de nos haines et la fausseté de nos réconciliations.

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité et la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui, nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche des amis utiles : ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune ; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs : les titres qui nous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui nous font paraître aimables, et l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur nous sont toujours chers : il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation, et, ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du

moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charité n'unissent presque personne, et de là vient que, dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissaient à eux se rompent, notre cœur s'éloigne d'eux, et ne trouve plus en lui, à leur égard, qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres, qui font des douceurs de la société un acharnement éternel, qui empoisonnent toute la joie des conversations et toute l'innocence des commerces, et qui, attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux, et qui nous rassurent.

Je dis dès que les hommes choquent notre goût, et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines envers nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne, que tout vous choque et vous déplaît en elle, que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître, que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir, que de la voir ne servirait qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle, et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions, dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrais d'abord vous répondre en établissant les fondements de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères : Cet homme pour vous déplaire et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ, et héritier des promesses éternelles? son humeur, son caractère, quel

qu'il puisse être, efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable ? Lorsque Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté ni peine ? Eh ! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si, en vertu de ce commandement, nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle ? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte, il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part, Jésus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûterait pour aimer nos frères, que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneraient d'eux, et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer était observer la loi tout entière. L'aversion pour nos frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais, d'ailleurs, un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce ? Et depuis quand le goût naturel que l'Évangile nous ordonne de combattre est-il devenu un privilège qui nous dispense de ses règles ? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs était un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, et qui, plus il sentirait de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence ? Nos goûts sont-ils notre loi ? La religion n'est-elle plus que l'appui et non le remède de la nature ? N'est-ce pas une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos

sentiments, nos haines et nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité ? et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure ? Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidait des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avait point d'autre loi qui liât les hommes ensemble ! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Évangile serait-il là-dessus plus indulgent, l'Evangile qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes, l'Évangile qui nous ordonne partout de nous faire violence et de combattre nos goûts et nos affections, l'Évangile, enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes?

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime. Je pourrais vous répondre encore: Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui! mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse, sur la bonté de votre cœur et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez, ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières; s'il vous paraît déraisonnable de se laisser révolter par des riens, et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentiments et de la conduite, et non par des hu-

meurs qui échappent, et sur lesquelles il est malaisé d'être toujours en garde contre soi-même, ayez la même équité pour votre frère, appliquez-vous la même règle, supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte, et ne justifiez pas par votre éloignement pour lui les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés, et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrais vous demander si ce fonds d'oppositions, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre ; vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même ; si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous ; que sais-je encore ? vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités ; si ses talents, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts ; et si ce n'est pas son mérite ou son rang qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même ! L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire ! comme elle a quelque chose de bas et de lâche et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnaissable ; mais approfondissez votre cœur et vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire ; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer,

que tout ce qui vous passe ou vous égale vous contraint et vous gêne, et que, pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas ! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent ; vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains ; vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices, vous ne vous rebutez point, votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah ! si vous regardiez votre frère comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût ? ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui ? vous en coûterait-il tant pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire ? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité et vous prétendez qu'on est injuste dès qu'on exige de vous une démarche pénible pour l'éternité !

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne saurait rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchants. J'en conviens jusqu'à un certain point : mais il y a un amour de raison et de religion qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère, il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez ; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît

pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament ; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable, un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas proprement aimer nos frères que de ne les aimer que par goût, c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse et la charité ne meurt jamais, le goût ne se cherche que lui-même et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime ; le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce, et la charité est plus forte que la mort ; le goût n'aime que ce qui l'accommode et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime, le goût est aveugle et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères, et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare ; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde, car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre, qu'il a fait échouer votre fortune, qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes, que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai et je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à

vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux, et en le haïssant, vous renversez le fondement de votre salut éternel ; il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens, et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même, et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant, et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu ! que celle de la haine, c'est-à-dire d'une passion noire, violente, qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux ! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler ! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain : parlons celui de l'Evangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification, et les

écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élégance, vous y auriez oublié Dieu, votre ambition aurait crû avec votre fortune, et la mort vous aurait surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre âme, vous a suscité, dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin : il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des grâces, et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource; il a secondé pour ainsi dire son ambition, il a favorisé ses desseins, et, par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres; il a élevé votre ennemi dans le temps pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes, regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut, demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté, pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, nos haines ne viennent que de notre peu de foi: Hélas! si nous regardions tout ce qui passe, comme une fumée qui n'a point de consistance; si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil; si nous en étions convaincus, hélas! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la faiblesse

de la raison grossit à leurs yeux. Tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événements, sur la perte du patrimoine de leurs pères et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissent leur enfance! Ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel! Ils voient de sang-froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper, et ils s'arment de fureur comme des enfants les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur faible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance...

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères, mais la vanité, qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus, et, quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public, qu'il a ajouté la calomnie à la médisance, qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais avant de vous répondre, je pourrais vous dire

d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère ; les discours les plus innocents nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent, il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas, il y a tant d'esprits noirs et mauvais qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes, il y a tant de caractères indiscrets et légers , et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé ce qui n'avait été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes, il y a tant d'hommes naturellement outrés et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle! j'en appelle ici à vous-même. Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocents, et ajouté à vos récits des circonstances auxquelles vous n'aviez pas même pensé? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice et de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour? et si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul fussent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux, et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire, si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable, si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités, si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence, si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération et par un demi silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction et fournir

de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes, si vous faites beaucoup de grâces aux faiblesses d'autrui, si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absinthe, si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains, et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événements publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère, et de tous les motifs les plus graves de la religion pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché; et la licence de vos discours envers les autres ne connaît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère. Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie, vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme, vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs et dans l'intégrité de votre conduite l'injustice de ses discours, détruisez par une vie sans reproche les préjugés qu'il a pu donner contre vous, faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies : voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence, vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête, vous mettrez le public de votre côté, vous ne laisserez à

votre ennemi que la honte de ses emportements et de ses impostures. Mais le haïr, c'est la vengeance des faibles, c'est la triste consolation des coupables ; en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauraient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais, enfin, laissons toutes ces raisons et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient, de prier pour eux, de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentiments de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la misécorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grâce. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes, comme le prix du royaume de Dieu qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car, enfin, il faut en venir là. L'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'était là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens (1)? Mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent, elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous si nous ne l'accordons à nos frères.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes

(1) Matth., v, 47.

et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot, tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire ; vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée, vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle si l'on vous connaissait tel que vous êtes, vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connaît coupable ? Grand Dieu ! que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle !

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose, mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion ; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature ; que la religion qui pardonne est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point, et que l'honneur ne connaît pas là-dessus d'exception et de privilège.

Quel est cet honneur qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel ? et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime ! Je sais que c'est ici que les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion, et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince qui, plus sage que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Évangile qu'aux intérêts de l'état, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur ; et qui, en lui arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable.

Quoi ! une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporterait sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'état ? On ne serait pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère, et on le serait en obéissant à Dieu et à celui qui tient sa place sur la terre ? La gloire ne serait donc plus qu'une fureur, et la lâcheté qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche ? Montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie, allez à la tête de nos armées affronter les périls et cherchez la gloire dans le devoir, assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires et d'être comptées parmi les événements mémorables d'un règne si glorieux : voilà une valeur que l'état exige et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles, regardez-les comme une ostentation puérile de valeur qui cache souvent une véritable lâcheté, comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale, comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à la honte, le monde lui-même vous en fera un titre nouveau d'honneur, vous en paraîtrez plus grand et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité, que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire, que tout ce qui déshonore l'humanité ne saurait honorer les hommes, et que l'Évangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas, que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture.

Or je dis que c'est encore ici où vous vous abusez, et après avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

SECONDE PARTIE.

Il n'est point de précepte, dans la loi, qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos frères ; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille ; et cependant rien n'est plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur et qui ne soit une fausse apparence de retour, soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe : car, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité et dans un amour chrétien de notre frère. Or les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attirerait après soi et qui pourrait retomber sur nous-mêmes, pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands qui exigent de nous cette complaisance, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme, pour ne pas donner au public des scènes qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous, pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un en-

nemi qui peut-être nous connaît trop et a été trop avant dans notre confidence pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore ? on se réconcilie peut-être, comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères ; et eux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah ! c'est que ce sont des héros de la vanité et non pas de la charité, c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère : et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, que de mesures, que de négociations, que de formalités, que de peines pour les conclure ! que d'attentions à apporter ! que de ménagements à observer ! que d'intérêts à concilier ! que d'obstacles à lever ! que de démarches à compasser ! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis ; c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion ; c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli ; elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu ; en un mot, c'est une paix qui vient de la terre, ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car, de bonne foi, les hommes, par leurs ménagements et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui était éteinte dans votre cœur? ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu ? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société, mais ils n'ont pas changé votre cœur, que Dieu seul tient entre ses mains, mais ils n'ont pas éteint la haine que la grâce toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère; et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, aurait-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée qui aurait épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener; elle n'est pas si mesurée, elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre, vous avez disputé toutes vos démarches, vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point, vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connaît pas toutes ces règles, elle n'en a qu'une : c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer, et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contre-temps pourraient ne pas réussir et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité ; je dis et je répète que toutes ces réconciliations, qu'on a tant de peine à conclure, où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point et avec tant de précautions si sévères et si précises, où il entre tant d'expédients et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair, corrigent les manières mais ne touchent point au

cœur, rapprochent les personnes mais ne rapprochent pas les affections, rétablissent les bienséances mais laissent les mêmes sentiments, en un mot font cesser le scandale de la haine mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère (1). Il ne nous dit pas : N'avancez pas trop de peur que votre frère n'en abuse, assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin, ne le recherchez pas de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui; il suppose que pour aimer nos frères, nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations : aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites, car, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde? quel en est le fruit? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi ? Le voici :

Vous nous dites en premier lieu que vous êtes réconcilié avec votre frère, que vous lui avez pardonné de bon cœur, mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui. Et là-dessus, vous vivez tranquille ; vous croyez que l'Évangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

(1) Matth., v, 24.

Car, je vous demande, craint-on de voir ce qu'on aime? et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimiez, mais que pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère? Vous l'aimez! c'est-à-dire vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez, la religion vous ordonne encore de l'aimer; car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasion suffisent; mais pour l'aimer, il faut être chrétien : et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et, de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes, s'il vous bannissait pour toujours de sa divine présence? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurez traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendait de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes grâces? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgracié quand il ne lui est plus permis de paraître devant le maître, et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite!

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère, que de ne pouvoir même souffrir sa présence? c'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles, qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance, et qui, en refusant leur cœur au devoir, ont assez d'empire

sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut se contraindre, qu'elle ne connaît ni ménagement, ni bienséance; et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus! vous laissez paraître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère.

Mais, d'ailleurs, les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir et s'interdire toute société les uns avec les autres? Les chrétiens! les membres d'un même corps, les enfants d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse! Les chrétiens! la participation d'un même esprit, d'une même rédemption et d'une même justice! Les chrétiens sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Eglise, rachetés d'un même sang, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir et ne pouvoir se souffrir les uns les autres? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble; les sacrements auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de grâces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous assistons: tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifices, d'œuvres et de mérites. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une âme, et vous croyez aimer votre frère et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence!

Je dis bien plus. Comment pourrez-vous avoir avec lui

la même espérance ? car, par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grâce. Eh ! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paraît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi, séparez-vous comme un anathème de la communion des fidèles, interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables, bannissez-vous de l'assemblée des saints, ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels, et vous annoncent de sortir de l'assemblée sainte comme un publicain et un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités, vous me direz enfin que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de bien vivre avec lui, que vous ne manquerez point aux bienséances, mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienséances ! Et vous croyez que c'est là pardonner, se réconcilier avec son frère et l'aimer comme soi-même ? Mais la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur, ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile : c'est un sentiment réel, c'est un amour effectif, c'est une tendresse sincère et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en juif et en pharisien, mais vous n'aimez pas en chrétien et en disciple de Jésus-Christ. La loi de la charité est la loi du cœur, elle règle les sentiments,

elle change les inclinations, elle verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée; et vous en faites une loi tout extérieure, une loi pharasaïque et superficielle qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres ; c'est le monde qui vous prescrit cette loi, ce sont là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer, et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion, et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, si les hommes n'étaient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffirait sans doute de se rendre des devoirs extérieurs, et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesse et de bienséance, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société toute intérieure et toute sainte, dont la charité est le lien invisible, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile mais vous ne remplissez pas ceux de la religion, vous ne troublez pas l'ordre de la politique mais vous renversez l'ordre de la charité, vous êtes un bon citoyen mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel, vous êtes un homme du siècle mais vous n'êtes pas

un homme du siècle à venir, le monde peut vous absoudre et n'en pas demander davantage mais vous ne faites rien devant Dieu parce que vous n'êtes pas dans la charité et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité qui, seule, donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne serait donc plus qu'un faux semblant et une vaine hypocrisie ?

Aussi ne vous en croyez point là-dessus, consultez le public lui-même. Voyez si malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde que vous ne l'aimez point, si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans les intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles, et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des grâces ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même, qu'il ne prend point le change sur vos sentiments et que, malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous, lui que, partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit mais on ne se réunit pas, on se promet une amitié mutuelle mais on ne se la rend pas, on se rapproche mais

les cœurs demeurent toujours éloignés, et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles et que presque toutes les réconciliations sont des feintes, qu'on pardonne l'offense mais qu'on n'aime jamais l'offenseur, qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle, se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux, faire chacune de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion, partager le monde, la cour, la ville, faire de ses dissensions domestiques la querelle du public et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudrait se détruire mutuellement, qu'on garde encore à la vérité les apparences, mais qu'au fond les affections et les intérêts sont pour toujours et sans retour éloignés. Et cependant, de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres, on a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde ; et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacrements, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang-froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence ; et loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi, on l'accuse loin de s'accuser soi-même, on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend comme des marques que le cœur n'est point aigri ; que

dirai-je ? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auraient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu ! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu ! que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu ! à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde ?

Les injures dont je me plains égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême ?

Faut-il, grand Dieu ! que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si longtemps et avec tant de bonté ses rebellions et ses offenses ?

Qui suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire, moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète, moi qui mériterais d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple, moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes faiblesses, moi que les outrages les plus sanglants épargneraient encore et traiteraient avec indulgence, moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée ?

Mais, non, grand Dieu ! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur, et je mettrai la mienne à pardonner

à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentiments. Ne jugez pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avait grossies et me les avait rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles.

SIXIÈME LECTURE

VENDREDI

SUR LA CONFESSION

RÉSUMÉ

Ire PARTIE. L'aveuglement est, de toutes les peines du péché, la plus universelle, l'œil de la foi peut seul le dissiper; mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître. Or ce défaut de connaisance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources :

1° On ne s'examine pas avec assez de loisir. Toute la vie du chrétien doit être un examen continuel et une censure secrète de ses actions, de ses désirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions, si nous nous perdons un moment de vue nous ne nous connaissons plus, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir et dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connaissance exacte de soi-même, il suffise de donner quelques moments seulement à la revision de sa conscience ; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connaissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie et de leurs désordres, et qui ignorent celle de leur cœur ?

2° Le second défaut des examens, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés. S'examiner, c'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, et de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connaître ; voir sur chaque action ce que l'Évangile permet ou défend; or, à cette règle, chacun, dans la discussion de sa conscience,

substitue les préjugés de son amour-propre. Premièrement, sur la naissance ; la règle, c'est que l'Évangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilège, est plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut ; le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement, sur les dignités ; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples ; le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage et non sur leur institution, et qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisièmement, sur l'ambition ; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre exil trop aimable ; le préjugé, c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une inclination sage, sérieuse et digne de la raison. Quatrièmement, sur les biens ; la règle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens ; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supposer, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquièmement enfin, sur les coutumes ; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non sur les mœurs de notre siècle ; le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne peut être un crime.

3° Le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles : on ne connaît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les tribunaux ? des personnes livrées à toutes les passions, et qui sont en peine de trouver des sujets d'accusation, tandis qu'une âme juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, et craint toujours de ne se pas faire assez connaître. D'où vient cette différence ? c'est que l'un veille à la garde de son cœur et s'examine sur les lumières de la foi ; et que l'autre, plein des préjugés de son amour-propre, ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables dont il ignore même l'étendue.

II[e] Partie. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, et que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui de propos déli-

béré viennent mentir au Saint-Esprit, et cacher au prêtre les horreurs de leurs consciences; mais il est des déguisements d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est ; et qui, découvrant le péché, cachent pour ainsi dire le pécheur. Ce défaut de droiture et de sincérité dans le tribunal se trouve :

1° Dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Le premier soin de la plupart des pécheurs n'est pas de connaître leurs fautes, c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre qui doit les entendre ; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même, on substitue à un détail qui manifesterait trop ce que l'on est, des expressions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses faiblesses ; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence, et on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnaître. Or, outre que se confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas ; outre cela, n'est-ce pas oublier que c'est à Jésus-Christ même que l'on parle, à Jésus-Christ, témoin invisible de toute l'histoire secrète de notre vie, et qui, dans le temps même que nous tâcherons par tous nos déguisements de nous dérober à ses yeux, nous dit comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël qui, déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'Homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique.

2° Le second défaut se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut; il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme ; or c'est le cœur qu'on ne manisfeste jamais au tribunal ; on expose les actions sans entrer dans les motifs, on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience. Aussi, la confession de vos fautes achevée, votre confesseur ne vous connaît pas, et il faut qu'il devine l'état de votre âme.

3° Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses qu'on expose à son avantage : ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable,

que le ministre de Jésus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix de conscience qui est le fruit d'une confession sincère ? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère, de venir vous déclarer pécheur et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature le plus grand de tous vos crimes !

III[e] Partie. Toutes les autres dispositions dont on vient de parler ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'âme et la vérité. Or, 1°, cette douleur est un mouvement de la grâce, et non de la nature ; il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes soit une opération invisible de l'esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, et qu'il soit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs est un trouble d'amour-propre, et auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même grâce, qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même ; ce n'est ni le jugement du ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forment dans notre âme, mais l'œil de Dieu qui la voit et qui connaît toute l'ignominie de son état.

2° Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je sais que la crainte de ces abîmes de feu et de ces ténèbres éternelles est un rayon de salut et un motif de componction que Jésus-Christ propose aux pécheurs, et que l'Église leur recommande ; ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie que je veux exclure de la véritable pénitence ; elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fond ; mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels, sans un enfer et ses tourments, vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements, et qui, dans le fond de leur cœur sont fâchés que Dieu soit juste et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitents, je dis que la douleur des péchés renferme une résolution réelle et sincère de finir ses désordres et de recommencer une vie sainte et chrétienne ; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralytique : Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jésus-Christ. Or, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution ? pouvez-vous vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les

liens qui vous attachent au monde et à ses plaisirs criminels ? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite, mais si vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère qui produit déjà des larmes de pénitence, et ces préludes d'une conversion sincère, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles ; rappelez-vous les conversions des pécheresses, des Saül, des Augustins. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'âme n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement sincère prend sa source dans un amour si vif qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même.

3° Enfin non seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement ; or la principale est le choix d'un ministre fidèle qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme ; c'est la suite de notre Évangile qui me fournit cette dernière réflexion. Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous suscite ce guide fidèle pour vous conduire dans la voie du salut : un ministre plein de piété, d'expérience, de désintéressement, de zèle, de charité ? Est-ce ce guide que vous cherchez ? les plus inconnus, ceux que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de pénitence.

DÉVELOPPEMENT

Sous les galeries de la piscine étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avaient les membres secs, qui tous attendaient que l'eau fût remuée. (Jean., v, 3).

Quelle est cette piscine, située près de la porte des Victimes? Quels sont ces malades que je vois à l'entour, et qui la plupart attendent en vain la guérison? D'où vient qu'un paralytique de trente-huit ans tout seul recouvre une santé parfaite, et que, dans cette foule de malades, Jésus-Christ va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes et moins invétérées?

On vous l'a dit souvent, cette piscine mystérieuse teinte du sang des victimes, c'est le bain sacré de la pénitence teint du sang de l'agneau, qui purifie nos consciences et qui guérit toutes nos langueurs; ces malades de toutes les sortes qui attendent sous les galeries, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de fidèles qui tous les jours approchent de ce sacrement avec si peu de fruit; dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel, touché du malheur de son état, s'attire des regards de miséricorde de la part de Jésus-Christ, et obtient la grâce d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent? Les grâces de nos sacrements ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu par la suite des temps et par la durée des siècles? les prémices du sang de Jésus-Christ fraîchement répandu étaient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers temps? et en est-il de la vertu de Dieu comme des choses humaines, lesquelles, parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affaiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitents? D'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres et les adoucissements mêmes de la discipline, l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin que, dans ces temps heureux, où sous les portiques de nos temples, les pénitents prosternés attendaient si longtemps la grâce de la réconciliation, nul presque ne descendait dans la piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus

sur les bords de ce bain sacré, où les anges de l'Église ne connaissent presque plus de délai et accordent aux premiers vœux des pécheurs la vertu de leur ministère, d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades, dont l'Évangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étaient des aveugles, et ce sont ces pécheurs qui, en venant se découvrir au tribunal, ne se connaissent pas eux-mêmes. Les seconds étaient des boîteux, et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin les derniers étaient ceux qui avaient les membres secs, et ce sont ces pécheurs insensibles qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles; un défaut de connaissance de soi-même, un défaut de sincérité dans la manifestation, un défaut de douleur dans le repentir. Suivons ce plan fondé sur notre Évangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les fidèles.

PREMIÈRE PARTIE

L'aveuglement est, de toutes les peines du péché, la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit, l'homme est presque toujours un mystère à lui-même; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre, tout ce que nous voyons de nous-même nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur, l'œil de la foi tout seul peut le dissiper et luire dans ce lieu obscur, comme parle un apôtre; mais comme rien

n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître.

Or ce défaut de connaissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette multitude d'aveugles couchés sur les bords de la piscine, vient de trois sources : la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés; enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, toute la vie du chrétien doit être un examen et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voient presque naître en nous de nouvelles impressions, si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites; elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connaissance exacte, il suffise, après une vie toute dissipée et toute mondaine, de donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques moments seulement à la revision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions peut seule nous disposer à la confession de nos fautes, parce que seule elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse, à soi-même, de soi-même; entrer

presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le prophète, et après que les inutilités, les bienséances ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre âme sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et par ces jugements journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes; et nous disposer à porter aux pieds du prêtre un cœur éprouvé et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes: une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes, une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations; toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes; le seul instant qui vous y laisse est cet instant d'ennui mortel qui vous accable et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie, un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connaître et venir le découvrir au prêtre? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insu, tant de complaisances criminelles sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention, tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues, tant de soins sur votre corps, dont le principe était corrompu, et que vous n'avez jamais examinés, tant de passions naissantes qui, n'ayant souillé que votre cœur et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même

de votre souvenir; comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant, et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière?

Ainsi, que voyons-nous tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connaissent pas eux-mêmes? Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles, que l'histoire publique et extérieure des pécheurs, que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles pour lesquelles ils n'ont point d'yeux? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité (1), ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'examiner? C'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connaître : voir sur chaque action ce que l'Évangile ordonne, permet ou défend, placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches, et par ce parallèle, sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre; car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent : des préjugés sur la nais-

(1) Joan., v, 5.

sance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes, des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance : la règle, c'est qu'en Jésus-Christ il n'y a ni noble ni roturier et que l'Évangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilège, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut, parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé : c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi, qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps, qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs : et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités: la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même : voilà la règle. Le préjugé : c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage et non sur leur institution, on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés, on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire, on croit que successeurs légitimes de leur autorité on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait, et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges; et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition : la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde,

ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé : c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressements pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé, la disposition secrète de sacrifier nos concurrents à notre fortune si l'on ne pouvait s'établir que sur leurs ruines, l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère, en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la cour et qui est l'âme aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs ; et c'est sur ces fausses idées qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens : la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu, que votre abondance est le patrimoine des malheureux, et que l'Évangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état : voilà la règle. Le préjugé : c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives ; toutes celles mêmes qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience ; et c'est sur ce fonds de sécurité qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes : la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non pas sur les mœurs de notre siècle ; que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas les abus que la loi condamne, et qu'au contraire, se conformer à la multitude, est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé : c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne saurait être un crime. Toutes

les personnes de notre rang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grâce qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent; on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches, l'usage est notre seul Évangile, et l'illusion va si loin qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes, qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules des âmes faibles et timides.

Voilà une des sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Évangile; chacun porte au tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes; nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes; et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi nous entendons tous les jours, au tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes les maximes du siècle et le langage des passions, qui parlent comme le monde dans un lieu destiné à le condamner, et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connaître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles; on ne connaît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? vous a-t-on vu à la tête de vos enfants et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux com-

muns et innocents d'une sainte famille ? Avez-vous cultivé dans vos enfants la grâce de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'égard à leur salut qu'à vos intérêts temporels? et vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques? et n'avez-vous pas oublié que négliger le soin de leur âme, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion ?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification et le spectacle d'une vie sage et irrépréhensible ; plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donnés à vos désordres ! Que d'âmes ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions ! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures ! Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs ont corrompu le cœur; ces hommes faibles qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la faiblesse flattait tant votre vanité ! Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise même pas d'entrer en scrupule !

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre faiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples ! que de méchants protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocents opprimés ! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes

iniques et corrompus! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute! Sondez cet abîme, si vous le pouvez, et cependant, y regardez-vous seulement ?

Tels sont les aveugles couchés sur les bords de la piscine, que le Sauveur ne guérit point. Aussi nous sommes tous les jours surpris que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jésus-Christ a réprouvé, dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces, dans les plaisirs des jeux et des spectacles, dans la vanité et l'indécence des parures, dans les mouvements de l'ambition et les vivacités des concurrences, dans la sensualité et souvent l'excès des tables et des repas, nous sommes surpris que ces personnes n'aient presque rien à nous dire lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience, qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation et de quoi fournir à une confession, et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court qu'à peine aurait-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées ; nous en sommes, dis-je, surpris, tandis qu'une âme juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères que sa piété lui grossit, découvre jusque dans ses vertus une matière d'accusation et de pénitence, ne peut tarir sur le récit de ses faiblesses, prend les sentiments involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté, croit voir dans des mouvements naissants, toute la honte d'un consentement et ne voit pas dans le sacrifice soudain qu'elle en fait tout le mérite d'une fidèle résistance, se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure, et, comme Pierre dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un

envoyé du ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence ? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connaît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous répandez vos lumières sur le juste, et que vous punissez les égarements de l'âme mondaine en permettant qu'elle les ignore. Mais non seulement on manque de lumière dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants, et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel, nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre, et ce qui paraît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme : né orgueilleux et misérable, il ne peut paraître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est, et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise, et que nous portons la dissimulation jusqu'au pied même du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant Jésus-Christ ; c'est ici cette seconde sorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Évangile, c'est-à-dire de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence, avec cette droiture et cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du Sacrement qui nous absout le plus grand de tous leurs crimes. Il faudrait des foudres et non des instructions pour des âmes de ce caractère, ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit-Saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'âmes sont capables.

Mais il est des déguisements d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui mêlent à l'aveu du crime les artifices et les palliations de l'orgueil, qui ne montrent qu'à demi la conscience et qui comptent l'avoir suffisamment montrée, qui découvrent le péché et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plu-

sieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, le premier soin de la plupart des pécheurs lorsqu'ils se préparent à la pénitence n'est pas de connaître leurs fautes, c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adoucissent l'horreur de leurs crimes est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession, et être prêt pour le sacrement c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laisse moins connaître leurs fautes.

Premièrement : on passe rapidement sur les plaies les plus honteuses de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre, on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes, on les place dans des intervalles si heureux, qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir, et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonstances et des incidents plus honteux que le crime même, et qui seuls auraient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circontances qui changent la nature du péché ; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchants et toute la honte de nos faiblesses, des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion, des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées des choix indignes, et que l'emportement tout seul pouvait justifier, des désirs dont on rougissait et qu'on se cachait à soi-même. Que sais-je ? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons, et nous

substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auraient fait connaître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement : on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde, on fait entrer dans la confession de ses crimes la générosité de son cœur, les talents du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune; on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes avec ce qui nous humilie devant Dieu, et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses faiblesses, on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence, on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie, on n'a garde d'en creuser toute la profondeur et d'en révéler l'ancienne corruption, on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation, on craint d'être trop connu du médecin sacré, on ne tire qu'à demi et comme en tremblant le voile qui couvre des mystères honteux, on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie, et en venant se montrer, on réussit à se faire méconnaître.

Or, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère; qu'une âme véritablement touchée ne sait, ni dissimuler ses fautes, ni les excuser; et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, si c'était à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre

conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices serait du moins de vous être caché à votre juge; mais vous venez parler à Jésus-Christ qui vous connaît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux, et qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël qui, déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique (1). O âme, si indigne de mes regards, paraissez telle que vous êtes et telle que je vous connais, ces dehors précieux qui vous déguisent ne sont pas vous-même, démasquez ce cœur dont je vois toute la misère, montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret, déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne saurait tromper celui qui sonde les cœurs. Insensée de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes ! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance ! Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut ; c'est du trésor de notre cœur, dit Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices ; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles

(1) Reg., XIV, 4.

sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solennels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté, parce que cette vaine pompe lui est à charge et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie, parce que, dans les mêmes soins, elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une reine étrangère, parce qu'il ne voit, dans l'éclat et l'abondance de son règne, que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone les trésors du temple et les richesses de son palais, parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal : on expose les actions, on n'entre jamais dans les motifs ; on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordants contre la réputation de votre frère, mais vous ne dites pas que ses talents, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit ; que vous êtes né envieux, que tout ce qui vous efface blesse votre orgueil, et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportements et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous

a unie, mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur, que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable, et que votre cœur, trop livré au monde et à l'amusement, ne saurait plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avouer coupable de quelques désirs de plaire, mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret, que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la faiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous ayez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire ; mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste, que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent, que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence, que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux, et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs ?

Aussi la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connaît-il comme vous vous connaissez vous-même ? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous ? Voit-il vos passions dans leur source ; vos sensibilités, dans leurs motifs ; vos tentations, dans leurs occasions et dans votre témérité ; vos faiblesses, dans vos rechutes ; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées ; en un mot, vous-même dans vous-même ?

Hélas ! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre âme, qu'il profite de cer-

taines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connaître votre cœur et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique (1), les seules lumières de son ministère lui fassent connaître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis longtemps dans les passions honteuses. Ce n'est pas vous qui vous découvrez, ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle qui vous découvrent, et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devait être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin, le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages, et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'oserait plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise, on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvénients qu'on en verrait naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible; on remontre qu'au fond le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagements ne sont plus les mêmes; et là-dessus le confesseur trompé consent, il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité, obscurcie sous ces faits adoucis, lui paraît souffrir ici une exception à la règle, et c'est sur un consente-

(1) Joan., v. 6

ment ainsi obtenu qu'on se croit en sûreté et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne veut point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grâce d'un sacrement honorable avait unis; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on a des prétexte d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques; on a tout tenté pour prévenir le mal; on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes, et là-dessus le confesseur mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède; et l'âme abusée croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires; on expose, comme présents, des dangers chimériques; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles, on répand sur le cas particulier des ténèbres qui le font perdre de vue, et, plus prudent dans les affaires du siècle que le ministre de la pénitence qui souvent ne les connaît pas, on s'applaudit de son consentement tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré; on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur, c'est-à-dire ce que nous cachons de nous-mêmes est ce que nous sommes réellement; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être; nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre, et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion domi-

nante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place (1).

Aussi, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite? sentez-vous ce repos et ce soulagement que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'âme touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne sais quel embarras qui trouble toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout à fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, c'est-à-dire vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent, vous exposerez à découvert ces embarras sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que ce sont là de vains scrupules? et, malgré toute l'indulgence de votre amour-propre qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus? et ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation et vos réticences? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous-même votre juge. Insensé, de nourrir dans votre sein des serpents qui vous déchirent, de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal et de cacher celle où il aurait fallu appliquer le remède! Insensé, de souffrir toute la honte d'un aveu sincère, de venir vous déclarer pécheur et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature le plus grand de tous vos crimes!

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes? De dé-

(1) Reg., XIX, 16.

truire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu que vous conservez parmi les hommes? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable? nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ; nous n'y portons ni les oreilles, ni les sentiments, ni les pensées de l'homme; vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre: ah! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable, nous portons en nous la source et les penchants des mêmes faiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémissements de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce où le péché avait abondé: voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre faiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevait avec tant de douceur les publicains et les pécheresses; nous ne saurons pas aggraver votre confusion, nous ne saurons que vous aider, vous rassurer et vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement et ajouter à la sincérité dans la manifestation la douleur dans le repentir.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les autres dispositions dont nous venons de parler ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'âme et la vérité. La vertu du sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes lorsque des obstacles involontaires nous en

ôtent le pouvoir, mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent ; tout le reste peut être remplacé par la douleur, la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare, parmi les pécheurs qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence à laquelle seule la rémission des péchés est promise ; et c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Évangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison, ceux qui avaient les membres secs, c'est-à-dire ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une âme insensible, et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grâce et non de la nature ; il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, qu'il soit une vue de foi qui nous découvre dans le péché, et l'outrage qu'il fait à Dieu, et les malheurs où il précipite l'homme, qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour qui ne nous rende le crime odieux que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice : première condition marquée dans notre Évangile. Il fallait que l'ange du Seigneur descendît et troublât l'eau, afin que les malades fussent guéris (1). Il faut que l'Esprit de

(1) Joan., v, 4.

Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires : tout autre trouble serait un trouble humain et inutile aux malades.

Or le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal est un trouble d'amour-propre, et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable; ces déchirements cruels, que les œuvres de ténèbres, sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpents qui ne sauraient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir, l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence avec le repentir sincère qui y dispose, la haine de la confession avec la douleur de leurs crimes : ils ne sont qu'orgueilleux et confus et ils croient être touchés et pénitents.

Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, comme dit l'Esprit saint. *Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu*, disait un roi pénitent; *je ne puis soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent* (1). Mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession qui la produit dans notre âme, c'est l'œil de Dieu qui la voit et qui connaît toute l'ignominie de son état; elle ne compterait même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avait le Seigneur tout seul pour témoin de son

(1) Ps., XLIII, 16.

innocence; au contraire, quand elle serait seule sur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriraient de la même confusion, et partout où elle porterait devant lui ses plaies, elle y porterait ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles; ce trouble qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourments au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité que la punition dont elle est suivie ; ce trouble qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni, qui arrête l'action, dit saint Augustin, sans changer la volonté, qui nous rend timides sans nous rendre pénitents, qui nous fait craindre le châtiment sans nous faire haïr l'offense, et qui ne compterait pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devait borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, qu'il est utile de percer souvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et de descendre tout vivants dans l'enfer, pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit saint, et mon dessein n'est pas d'ôter aux pécheurs un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ leur propose, que l'Eglise leur recommande, que les saints ont eu sans cesse devant les yeux, et dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des âmes criminelles. En effet, ô mon Dieu! si avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre; si malgré l'enfer et ses ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux

pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie, resterait-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles; si nous leur faisions un vice, du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces âmes nobles et sublimes, que l'amour et la reconnaissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits; mais les faibles ont besoin d'indulgence, et vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fonds; car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitents; l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre; l'amour tout seul, qui faisait le dérèglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre et faire notre justice, et vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avaient éloigné de lui, et si la vertu du sacrement, jointe à cet amour encore faible, ne le perfectionne et n'opère en vous la véritable justification; ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence, c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels, sans un enfer et ses tourments, vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements, lesquels ne connaissent de la religion que ses menaces, et qui, dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique : rien n'est plus réel et plus commun. La

crainte fait presque toute notre religion, c'est la pensée seule des peines à venir qui peuple les tribunaux de la pénitence, nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions, et nous nous en séparons comme on quitte des objets encore chers mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome, nous n'en craignons que les flammes, nous nous en séparons à regret et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense, tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus ; nous ne comptons pour offenses de Dieu que celles qui sont suivies d'une punition éternelle ; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien, et si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur, nous sentirons que nul principe d'amour et de grâce ne nous fait agir, et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitents, de cette honte d'orgueil ou de cette crainte toute mercenaire qui ne forme que des esclaves, je dis, en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère de finir nos désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. *Souhaitez-vous d'être guéri ?* lui demande Jésus-Christ (1). Il paraissait sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissait sous le poids de ses maux, et l'on ne pouvait douter que trente-huit années d'infirmité ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ voulait nous apprendre par là que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit en venant se pré-

(1) Joan., v, 6.

senter au tribunal pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement et de bonne foi il veut être guéri, c'est-à-dire renoncer à ses passions invétérées et prendre le parti de la piété.

Or, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution ? Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'âmes fidèles de votre rang et de votre état, qui, après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon et rompre pour toujours avec le monde? et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous?

Prenez garde qu'on ne vous demande pas si, en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du sacrement, et se dire à soi-même qu'on évite le sacrilège; de ces propos, dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète, et qui laissent au fond du cœur, non seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh! que voit-on autour de nos tribunaux, que des pécheurs de ce caractère?

Je vous demande si, en venant confesser vos fautes,

vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déjà des larmes de pénitence? je vous le demande avec Jésus-Christ : Souhaitez-vous d'être guéri? La conscience ne saurait ici se faire illusion à elle-même, on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs ont je ne sais quoi de si vif et de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir et ne laisse rien d'équivoque : des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles, que sais-je? quelque chose qu'on n'avait pas encore senti et que ceux qui nous fréquentent n'avaient pas encore vu, un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont là de ces travaux de l'enfantement qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes (1). On ne saurait y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez-vous les conversions des pécheresses, des Paul, des Augustin, voyez ce qui se passait en eux dans ces moments heureux qui précédèrent leur changement ; quels troubles ! quelles perplexités ! quels combats ! quels efforts héroïques sur eux-mêmes ! quelles démarches nouvelles ! quelles larmes ! quels transports d'amour et de componction ! C'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion, une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble ; c'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le cénacle, et y vient porter la paix et la grâce ; et c'est ici où l'on peut dire que l'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il

(1) Ps., XLVII, 7.

va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire si vous reconnaissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'âme, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent ; un changement de vie porte si fort sur tous nos penchants, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même. Mais, enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, insensibles, qui peuvent se briser, mais qui ne sauraient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre et si capable d'être touché, vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement, vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu ? la douleur du péché serait la seule qui vous trouverait froid et insensible ? les larmes, les sentiments, les vivacités qui sont si fort de votre caractère ne le seraient pas de celui de votre pénitence.

Illusion ! Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi, et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme ; choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut et que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience ; c'est la suite de notre Évangile qui nous fournit cette dernière réflexion. *Seigneur*, dit le paralytique à Jésus-Christ,

je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine lorsque l'eau est troublée (1).

Or, avant de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel et qu'il vous suscite un guide fidèle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut ? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la piscine, et cultiver les premiers sentiments de grâce que vous portez au tribunal ?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la lèpre, connaître les plaies de votre cœur, et ne pas se tromper dans l'application des remèdes ?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grâce dans votre âme, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les âmes que l'Esprit saint ne pousse que lentement, ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce, et suivre l'Esprit de Dieu sans le prévenir ?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier au pied de la croix la science du salut, et dont les paroles, pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisés devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grâce jusqu'au fond de votre âme tout ouverte dans ces moments, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impression ?

Un homme désintéressé, qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde mais si vous êtes pécheur devant Dieu, que vos vices touchent plus que vos titres, et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes ?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des

(1) Joan, v, 7.

intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère, et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularités outrées de ses pénitents, mais à faire honneur à la grâce et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force, qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires, qui ne soit pas toujours juge mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père, qui sache changer sa voix, comme l'Apôtre se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former Jésus-Christ dans un cœur?

Est-ce un guide de ce caractère que vous cherchez ? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres, les plus indulgents, les plus habiles ! les premiers que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier lévite qui se présente ; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père et de prêtre* (1). Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élevés dans votre maison, et auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu. Ainsi le choix tout seul que vous faites du juge de votre conscience est

(1) Judic., XVII, 10.

une preuve décisive que vous ne voulez pas changer de vie, que vous allez profaner le sacrement, et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de la pénitence; on manque de lumière dans l'examen, de sincérité dans la manifestation, de douleur dans le repentir, et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avaient les membres secs, à peine Jésus-Christ en trouve-t-il un seul, dit saint-Augustin, qui mérite d'être guéri. Les cinq portiques de la piscine, selon ce Père, figuraient les cinq livres de Moïse, qui découvraient les maux, mais qui ne les guérissaient pas. Mais, hélas! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la piscine des chrétiens, et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence; ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont plus en usage, nous y voyons aborder une multitude de pécheurs et nous n'en voyons presque pas sortir de pénitents, on nous y expose des plaies et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées, il nous fait connaître les malades mais il n'en est plus le remède. Et si j'osais l'ajouter ici : comme la loi de Moïse, en découvrant les péchés, les multiplia, et ne servit qu'à faire des prévaricateurs, hélas! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Eglise, les a augmentés, pour ainsi dire, a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété, et a fait des sacrilèges où il aurait dû faire des pénitents.

Rentrons ici en nous-mêmes, et en ce jour surtout, consacré à la conversion des grands pécheurs par la guérison d'un malade désespéré, en ce jour où les prières mêmes de l'Eglise sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les âmes les plus déplorées, rappelez-vous ici devant Dieu toute la suite de vos années et l'histoire

secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées et toujours inutiles, et qui sans doute, devant le tribunal de Jésus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-mêmes : Quelles ont été jusqu'ici mes voies et la monstrueuse conduite de ma vie? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, et qui ont vieilli avec moi ; ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étais déjà dès la première saison de ma vie ; ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors, mais ma passion honteuse m'a suivi partout, et partout elle a été la même; ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances et des situations dissemblables : *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* (1) ; du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches et les naissances de mes passions ; et les commencements de ma vie ne s'offrent à moi qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu ! votre colère n'a pas encore éclaté sur moi, et du haut de votre justice, vous me voyez errer depuis si longtemps dans des voies criminelles, sans m'avoir frappé de mort et fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma course! Ah! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi que vous avez prolongé mes jours et différé jusqu'ici votre vengeance, vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paraître en moi quelque jour les richesses de votre grâce.

Grand Dieu! je commence à ne plus aimer mes maux, achevez votre ouvrage, et faites que j'en aime le remède.

(1) Ps., xviii, 5.

L'état de ma conscience me trouble, la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte, les remords du crime me tyrannisent, et répandent l'amertume sur tous mes jours ; achevez, grand Dieu ! de rompre des liens déjà à demi brisés, donnez le dernier coup à ma volonté rebelle, soutenez ma faiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber, ne vous éloignez pas de moi, et faites que je ne retrouve le calme et la tranquillité que j'ai perdus, qu'en vous devenant à jamais fidèle.

SEPTIÈME LECTURE

SAMEDI

DE LA COMMUNION

RÉSUMÉ

Trois sortes d'épreuves sont nécessaires pour s'approcher dignement de la sainte Eucharistie.

Ire Partie. Une *épreuve de changement*. Ainsi, si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grâce de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jésus-Christ vous est interdite. Comme c'est un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or, porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent et changé ? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un prêtre ; je pourrais vous demander si vous choisirez le plus habile et le plus éclairé, si, dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes ; mais je vous demande si, venant mettre vos péchés aux pieds d'un prêtre, vous venez y laisser vos passions ; si vous portez au tribunal ce désir sincère de réparer le passé ; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer, pour vous retirer sans délai des occasions ; si vous arrangez déjà par avance, dans votre esprit, vos devoirs, vos liaisons, en un mot tout le détail de vos mœurs, etc., etc. Car voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une âme touchée, sur le point d'une sincère conversion ; et ce n'est que par là que vous pouvez connaître si vous pouvez être revenu de bonne foi de vos égarements, et si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres et votre confession que l'intervalle d'un léger examen, si au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout doit aller encore le même train, si on ne doit pas avoir encore plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés : en vous approchant de l'autel, vous venez manger et boire

votre condamnation. Peut-on croire, en effet, que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute ait été précisément le moment de votre justification ? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe et permanent que vous ne puissiez plus en déchoir ; qui ne sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre ? mais on voudrait au moins qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi et je demeure en lui. Il ne dit pas : il s'unit à moi, mais : il y demeure et je demeure en lui. Donc, dit saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, il a mangé et bu sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si, dans ces jours solennels, vos communions sont des profanations ou des grâces : voyez quel en est le fruit et quels changements elles opèrent en vous ; si, au sortir de l'autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

IIe Partie. Une *épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeler ici l'ancienne pratique de l'Église, dites-moi, convient-il que la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliez d'abord recevoir Jésus-Christ ; ne devez-vous pas au moins avant de vous consoler avec les Justes, répandre quelque temps des larmes avec les pénitents ; au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait-elle lieu de pénitence ? elle qui doit en être la récompense et la consolation, comme disent les saints ? Un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières ; mais parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous ne devez pas supposer qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis ; l'usage n'a rien changé à la loi : l'Église s'est relâchée sur les épreuves publiques, mais elle ne se relâchera jamais, à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières, parce que le corps de Jésus-Christ n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Église a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale, afin d'apprendre aux fidèles qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres et la table du Seigneur.

Je sais que cette maxime peut avoir des exceptions ; que les lois de l'Église sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'on s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion pour un grand

pécheur doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu au délai et aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne foi que l'Eglise regarde une communion indigne comme l'accomplissement du devoir pascal, et qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles? En communiant même indignement, vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que ce qui paraît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du ciel, qui juge des profanations secrètes. Eh! l'Église aurait-elle prétendu, en faisant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriser la témérité et les profanations des pécheurs? Elle vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels, mais elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure et des dispositions dignes de ce sacrement adorable, et elle vous ordonne, en même temps, de différer, si vous n'êtes pas en état; elle consent que ses ministres vous marquent un autre temps que le sien pour satisfaire au devoir pascal. Votre pâque véritable sera le jour où vous communierez dignement: l'Eglise n'en connaît point d'autre et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

IIIe Partie. Une *épreuve de ferveur*. C'est cette ferveur si nécessaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, et qui fait craindre qu'ils ne viennent manger et boire leur condamnation. Car quel est le motif qui les conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de leur faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à les fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte: cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous leurs plaisirs, et ce n'est enfin que la crainte des foudres et des anathèmes de l'Église qui les traîne malgré eux au festin du père de famille. Ils ne sentent pas que la privation du corps de Jésus-Christ est la plus terrible peine dont l'Église puisse frapper ici-bas les fidèles, puisque la divine Eucharistie est la seule consolation de notre exil, le remède journalier de nos faiblesses, et la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, disent-ils, des dispositions si parfaites pour en approcher; il est vrai, mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déjà ébauchées; et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente, plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans

notre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie. Aussi les communions au temps pascal ne sont inutiles, ou plutôt pernicieuses, qu'à ces âmes mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, et qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre.

Nos pères autrefois s'éloignaient de leur patrie et de leurs enfants, nos rois s'arrachaient aux délices de leur cour et traversaient les mers, pour aller dans cette terre consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds ; en la voyant, ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères et les prodiges d'un si bon maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostôme à son peuple : venez à l'autel ; ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est lui-même ; tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devrait enflammer nos désirs, et nous attirer avec empressement à la table sacrée. Cependant nous regardons le devoir pascal comme une servitude pénible, nous en faisons un devoir de pure bienséance, nous n'y venons que comme des esclaves, et la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Église nous laissait libres. Faut-il s'étonner, après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs et de Judas que de véritables disciples ? Aussi, si l'Apôtre, dans un siècle où la divine Eucharistie faisait des martyrs, ne cherche point ailleurs que dans des communions indignes la source des calamités publiques, quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner la chair adorable de Jésus-Christ ! et ne les éprouvons-nous pas, ces marques de la colère divine ?

Mais les afflictions temporelles ne sont pas les suites les plus terribles des communions indignes. *Celui qui mange et boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange et boit sa propre condamnation.* C'est-à-dire que le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, et qui devient sa propre substance, c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour parce que l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement en sont presque toujours les tristes suites. Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence ; mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré, et si le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son

crime est plus secret, il n'en est en cela même que plus terrible ; il les frappe d'un anathème invisible, et les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs, qui, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints à la table du Seigneur point d'autre réparation qu'une confession précipitée, tombent après la solennité dans des égarements encore plus déplorables que les passés, parce que la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur leur cœur ; les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi et le pain du ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde et de la terre.

DÉVELOPPEMENT

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. (Matth., XXI, 5).

Les oracles des prophètes, les manifestations du Seigneur aux patriarches, les sacrifices et les oblations de la loi, ses signes et ses figures annonçaient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem que son Libérateur et son Roi ne tarderait pas à la visiter, et à paraître au milieu d'elle. Le précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Malachie, avait enfin paru sur les bords du Jourdain, pour préparer les voies au Roi de gloire et dire à son peuple : Le voici ; et Jérusalem n'avait plus d'excuse, si elle venait à le méconnaître et à le recevoir indignement dans son propre royaume.

Cependant cet avènement si heureux, que tant de Justes avaient demandé, que tant de siècles avaient attendu, que tant de préparatifs avaient annoncé, et qui annonçait lui-même des biens si magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, et de lui rappeler ses anciens jours de gloire et de magnificence, la jette dans un trouble universel et dans des alarmes

publiques (1). Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les prêtres, les pharisiens, témoins des acclamations et des chants d'allégresse d'une populace obscure, et de quelques Juifs spirituels et fidèles, se trouvent agités de mille mouvements divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse ; une terreur universelle se répand parmi eux : il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi et le carnage et emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence et la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'âmes simples et innocentes, qui vont au devant de lui hors des portes de la ville, et qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, et des branches d'arbres dont elles couvrent et ornent sa route.

Voilà ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Église n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchait, et qu'il venait se donner à nous pour être notre pâque ; ses prières, ses purifications, ses cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont avertis de sa venue ; ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avait établis que pour nous préparer à le recevoir par la communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos désirs et notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche et sur le point de se donner à nous. Or, quelle impression fait sur vous cette heureuse nouvelle ? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal ; chacun retombe sur sa propre conscience et n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies invétérées et honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se

(1) Matth., xxi, 10.

mettre en état de recevoir le Roi de gloire ; on dirait qu'il vient à nous armé de terreur et d'indignation pour nous juger et pour nous perdre, et non accompagné de sa seule douceur pour nous sauver et pour nous servir de nourriture. Il n'est qu'un petit nombre d'âmes fidèles qui vont au-devant de lui par leurs désirs, et qui le voient arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, malgré cette frayeur, cette tristesse, ces alarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jésus-Christ pour le recevoir, et qui ne croient avoir satisfait à la loi de l'Église après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jésus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger et boire sa propre condamnation !

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable, de peur que Jésus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation et pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal ? Je vais en marquer trois principales, et ce sera le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces âmes noires qui, de sang-froid et le sachant, viennent par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance et peuvent se familiariser avec le sacrilège ; je n'ai pas voulu

parler de ces monstres, qui, portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent au pied de l'autel cacher sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une âme impure, et aiment encore mieux être impies que passer pour moins religieux. Ah ! il faudrait des foudres, et non pas des discours, à des âmes de ce caractère, ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu ! et c'est vous qui me la donnez, que parmi les fidèles que la parole de votre Évangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfants de malédiction ; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Je ne parle donc que de ces âmes mondaines, lesquelles, après une année entière de plaisirs et de dissolution, se présenteront au tribunal avant de venir à l'autel ; à qui la conscience ne reprochera ni dissimulation, ni feinte, et qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur, parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions déréglées, et une conscience que le bain de la pénitence aura achevé de souiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connaître donc si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une communion sainte ; et chacun, en s'appliquant ces règles que Jésus-Christ a laissées à son Église, pourra se juger soi-même, et décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte, sont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de

manger de ce pain de vie (1). Je sais que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme, et que s'éprouver soi-même n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs et achever de se méconnaître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire et la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir : premièrement, si vous êtes entièrement changé ? secondement, si vos anciennes passions non seulement ne subsistent plus dans vos penchants déréglés, mais si vous avez commencé du moins à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence ? enfin, si vous ajoutez à ces précautions un désir sincère et ardent de vous unir à Jésus-Christ ? c'est-à-dire qu'on exige de vous, et de tous ceux qui vous ressemblent et qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, et une épreuve de ferveur.

Je dis premièrement, une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grâce de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, si vous êtes encore dans la mort et dans le péché, la table de Jésus-Christ vous est interdite, car c'est ici un pain de vie ; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'est la table des enfants, les ennemis en sont indignes ; c'est la pierre précieuse de l'Evangile, on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent et changé et votre conversion sera-t-elle sincère ? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre : je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne

1. Cor., XI, 28.

voulez pas vous convertir, je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministre de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint, ni le plus instruit, mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur, un de ces hommes des mains duquel une âme échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu ; un de ces hommes enfin qui en viendrait aux remèdes, aux expédients, au détail de vos mœurs et de vos besoins, qui ne laisserait plus rien de douteux dans votre conduite et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions et qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi; je n'examine pas encore si dans la discussion de votre conscience. vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même, si vous ne vous ferez pas grâce sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu, si les lumières de la foi ou les préjugés du monde et de vos passions seront les règles consultées dans votre examen et dans vos recherches, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons là ces abus plus sensibles et plus marqués et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du prêtre, mais venez-vous y laisser vos passions? vous sortez du tribunal absous, mais en sortez-vous justifié ? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce désir sincère de réparer le passé, ces vues, ces projets, ces résolutions réelles et effectives d'une nouvelle vie? prenez-vous tout de bon des mesures pour commencer? cherchez-vous des

expédients pour rompre vos engagements profanes, pour vous retirer sans délai des occasions? arrangez-vous déjà par avance dans votre esprit vos devoirs, vos occupations, vos liaisons, vos dépenses, tout le détail de vos mœurs, jusques ici si dérangées et si pleines ou de passions ou d'inutilités? Voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une âme touchée sur le point d'une sincère conversion, c'est par là que vous connaîtrez si vous êtes revenu de bonne foi de cet attachement si longtemps fatal à votre innocence, si souvent confessé, jamais corrigé; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre, de cette fureur de jeu qui vous tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, et à laquelle mille événements malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer; en un mot, si vous êtes une nouvelle créature, si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet, et si Jésus-Christ entrant par la communion dans la maison de votre âme, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée: *C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison* (1).

Quoi! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence, à peine avez-vous mis entre vos désordres et votre confession l'intervalle d'un léger examen, au sortir de l'autel et la solennité passée, tout ira encore même train! on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés, les commerces recommenceront, les liaisons se renoueront, les passions se réveilleront; vous vous retrouverez encore le même? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air, c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solennité de Pâques, et vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, a été précisément le moment de votre justification, et que vous êtes venu porter à

(1) Luc, XIX, 9.

l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'âme nécessaire pour manger la chair de l'Agneau ?

Ah! vous vous trompez, qui que vous soyez; vous venez manger et boire votre condamnation ; ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement, ce cours de passions et de crimes qui n'est interrompu que par l'instant de la solennité et de la participation à la table du Seigneur; ce mélange monstrueux de saint et de profane, grand Dieu ! quel état pour approcher des mystères saints ! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice, un tel état est le privilège non de la terre, mais du ciel où Dieu se découvrant à l'âme comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle, que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Église par des chutes éclatantes, et que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber? Mais on voudrait du moins qu'après le remède, vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guérison que par un reste de faiblesse; on voudrait que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus exactes; on voudrait, dit saint Chrysostôme, qu'au sortir de l'autel vous offrissiez aux séductions des sens plus de force, aux périls plus de vigilance, aux objets qui ont séduit votre cœur plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir et pour la vertu; on voudrait, continue ce Père, que le sang de Jésus-Christ, auquel vous venez de participer, transmît avec lui dans votre cœur les sentiments et les inclinations de Jésus-Christ! et que comme le sang des rois et des césars, en coulant dans les veines de leurs augustes enfants, y fait passer

avec lui le courage et la magnanimité de leurs ancêtres et des sentiments dignes de leur naissance, on voudrait que le sang de Jésus-Christ, en coulant dans vos veines au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jésus-Christ, et vous inspirât des sentiments dignes d'une si haute origine ; on voudrait, en un mot, qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang,* dit Jésus-Christ, *demeure en moi et je demeure en lui.* Jésus-Christ ne dit pas : Il s'unit à moi, mais : *Il y demeure*; il ne dit pas : Je m'unis à lui, mais : *Je demeure en lui* (1); j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable; je fais avec lui une alliance ferme et constante. Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ et qui ne le conserve pas, et qui ne demeure pas en lui, et qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement : il a mangé et bu sa condamnation.

Oui, désabusons-nous; une communion sainte remplit l'âme de tant de grâces, l'unit à Jésus-Christ d'une manière si intime et si ineffable, lui donne tant de force et de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette âme marche longtemps, comme le prophète, dans la force et dans le secours de cette viande sainte (2), et qu'on ne ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion, aux faiblesses les plus indignes d'une âme chrétienne.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos communions, en ces jours solennels, sont des profanations ou des grâces; voyez quel en est le fruit, quel changement elles opèrent en vous, quelle vie vous menez au sortir des mystères redoutables : la règle est sûre. Des communions saintes et utiles ne sauraient subsister avec des mœurs toujours

(1) Joan., VI, 57. — (2) III. Reg., XIX, 8.

également mondaines et profanes; et tandis que vous vivrez dans les mêmes passions et les mêmes engagements, et qu'au sortir de l'autel saint vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, pour vous qui vivez dans des habitudes de crime que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment, se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Église exige. Le ministre qui vous absout témérairement ne vous délie pas devant le Seigneur, parce qu'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel; la sentence qu'il prononce est pour vous une sentence de mort; il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai, mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il aurait dû être votre remède, et vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devait-il pas demander du temps pour examiner si vos habitudes sont enfin éteintes, si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles, si vos promesses seront plus sincères, si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies, et si vous ne vous présentez pas au tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que Dieu vous demande? ne devait-il pas exiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations, avant d'exposer la grâce du sacrement; l'éloignement des occasions, un divorce entier et sans retour avec les objets de vos passions, une cessation du crime, et enfin un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au tribunal?

DEUXIÈME RÉFLEXION

Et c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler l'ancienne pratique de l'Église, et la discipline de ces siècles fervents où l'on faisait précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Église avait alors ses raisons en établissant cette règle ; elle en a eu aussi en cessant de l'observer, et c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages et non pas à les réformer. Mais je vous dis, à vous, quand on ne ferait attention qu'à vos mœurs passées, et à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au tribunal, et qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les Justes à la table sainte? Quoi! de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jésus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les anges et vous nourrir de leur pain? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait lieu de pénitence, elle qui doit en être la récompense et la consolation, disent les Saints? vous iriez de plein-pied du crime à l'autel? et loin de répandre quelque temps des larmes avec les pénitents, vous viendriez d'abord vous consoler avec les Justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Église du ciel il n'y aura que les vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'envi-

ronner l'autel de l'Agneau, de même dans l'Église de la terre il n'y a que les âmes innocentes et pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliation, de jeûnes, de macérations, de prières; il se purifiait longtemps dans les exercices publics d'une discipline pénible; il y devenait un homme nouveau, l'on ne voyait plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venaient de les expier, et l'on peut dire que la divine Eucharistie était alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeait plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés c'est les avoir punis, et que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur et l'infection de ses plaies? Ah! l'usage n'a rien changé à la loi: l'Eglise a pu se relâcher sur les épreuves publiques, elle ne se relâchera jamais, à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières; les siècles ont pu dégénérer de leur première ferveur, le corps de Jésus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi l'Église a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale. Elle nous instruit par là que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification pour pleurer leurs crimes, pour se purifier par le jeûne et par la prière, et se disposer ainsi à la participation des mystères saints; elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la table du Seigneur, et que les faire passer du crime à l'autel ce serait, dit

saint Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des grâces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions, que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer et conduire la règle ; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les formes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le temps des épreuves et se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste; et qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitents, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleurs, qu'à peine ont-ils dit au père de famille : *J'ai péché contre le ciel et devant vous* (1), qu'on peut les faire asseoir comme lui à la table sainte et les rétablir dans tous les droits dont ils étaient déchus par leurs crimes.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent des âmes sincèrement touchées et toutes résolues de renoncer à leurs passions et de servir Dieu, mais avec cela si faibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer pour ainsi dire leur légèreté par la grâce des saints mystères, si vous les laissez trop longtemps à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence, elles s'affaibliront par le dégoût, et la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se ralentira par leur propre inconstance. Je sais que les lois de l'Église sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit; qu'il faut souvent relâcher de ses règles pour mieux entrer dans ses intentions, et savoir être faible avec les faibles pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion, pour un grand pécheur, doit être

(1) Luc., xv, 18.

encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence ; qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes, et non pas succéder à ses crimes ; et qui peut en douter, s'il croit encore que nos mystères sont saints et terribles ? C'est la règle de l'Église, c'est la pratique de tous les siècles, c'est la doctrine des saints, et c'est ce que l'Apôtre voulait dire en recommandant aux fidèles de s'éprouver avant de venir manger de ce pain céleste.

Mais la loi de l'Église presse et ne laisse pas de lieu, dites-vous, au délai et aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne foi que l'Église regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal ? croyez-vous qu'on satisfasse à ses lois saintes par des sacrilèges ? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles, et que fouler aux pieds les mystères terribles soit lui donner une grande marque de respect et d'obéissance ? Vous évitez ses censures, parce quelle ne juge que de ce qui paraît, qu'elle ne punit que les désobéissances ouvertes et le mépris déclaré de ses lois, mais évitez-vous les anathèmes du ciel qui juge des profanations secrètes ? Eh ! qu'aurait-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur : vous présenter un remède ou un poison, un pain de vie ou une nourriture de mort, le gage de votre immortalité ou le sceau de votre réprobation, autoriser la témérité et les profanations des pécheurs ou récompenser les larmes des pénitents et soutenir l'innocence des fidèles ?

L'Église vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels, parce qu'elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure et des dispositions dignes de ce sacrement adorable, et n'a-t-elle pas raison de le supposer ? Hélas ! les premiers fidèles en approchaient tous les jours, ils venaient tous participer aux

choses saintes avec le prêtre qui les offrait, ils ne formaient avec lui qu'un même prêtre, pour ainsi dire, comme il ne formaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme; aussi chaque jour voyait croître leur foi et fortifier leur charité et leur courage. Et comment voulez-vous que l'Église, ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter, elle qui a vu la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfants, faire toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes ? pourrait-elle croire qu'une année entière de préparation ne suffirait pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste ? et quelle différence mettrait-elle donc entre ses enfants et les infidèles qui n'ont point de part à ses promesses, et qu'elle ne nourrit pas de sa foi, de ses sacrements et de ses mystères ? C'est déjà une nécessité bien triste pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un temps pour nous nourrir de Jésus-Christ ; hélas ! notre foi, notre piété, notre utilité toute seule aurait dû nous tenir lieu là-dessus de loi et de précepte.

Mais d'ailleurs l'Église qui vous ordonne d'approcher vous ordonne en même temps de différer si vous n'êtes pas en état, elle veut que ses ministres remettent pour vous la grâce de la résurrection, elle consent qu'ils vous marquent un autre temps que le sien et qu'ils prolongent le devoir pascal au delà des bornes qu'elle avait prescrites aux autres fidèles. Ah ! votre pâque véritable sera le jour où vous communierez dignement, le jour heureux où Jésus-Christ entrera dans votre cœur comme un libérateur et non pas comme un juge, pour achever de le purifier et non pas pour y être souillé lui-même ; votre pâque véritable sera ce grand jour, ce jour désirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions

déréglées, où vous deviendrez un azyme pur ; votre pâque véritable sera le jour fortuné où vous ressusciterez avec Jésus-Christ, et où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grâce. L'Église n'en connaît point d'autre, et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours et aux temps, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au livre des Nombres que certains Juifs ayant touché un corps mort au temps de la pâque, et par conséquent contracté une souillure qui demandait le remède des purifications, et qui par ordonnance de la loi leur interdisait la manducation de l'Agneau pascal (1), vinrent se plaindre à Moïse et à Aaron de la dureté de cette ordonnance qui les empêchait de célébrer la pâque avec leurs frères. — Pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la pâque (2) ? — Attendez, leur répondit Moïse, et je consulterai le Seigneur (3). — Dites aux enfants d'Israël, répondit le Seigneur : Tout homme qui se trouvera immonde au temps de la pâque, ne pourra la célébrer que le second mois. Voilà la réponse du Seigneur, voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solennité des souillures anciennes, dont la loi de Dieu vous ordonnait de vous purifier, durant ces jours de salut, par les larmes d'une véritable pénitence ; éprouvez-vous, purifiez-vous, et attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le second mois pour célébrer la pâque : Vous n'aurez pas, il est vrai, la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour solenniser avec eux le jour du Seigneur et vous nourrir de l'Agneau sans tache. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine et la confusion due à votre persévérance honteuse dans le crime, et que vous soyez privé d'une consolation qui est le prix des larmes ou de l'innocence.

(1) Num., IX, 6. — (2) Ibid., 7. — (3) Ibid., 10, 11.

Ah ! il aurait fallu, pendant cette sainte carrière, commencer une vie plus chrétienne, vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes et à la célébration de la pâque, entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction et de pénitence, ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroit, et non pas, ou vous en dispenser tout à fait, ou y mêler des adoucissements qui en ont anéanti tout le fruit et vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avait été l'intention de l'Église, en faisant précéder la solennité de la pâque par ces jours de douleur et de pénitence ; on vous avait averti à l'entrée de la carrière, et vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des règles saintes vous rejette aujourd'hui et vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement, et qui n'y portez pour toute disposition que vos crimes et la témérité d'oser en approcher.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Encore, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, et un désir ardent et sincère de vous nourrir de Jésus-Christ vous conduisait à l'autel, la vivacité de l'amour pourrait peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude; mais c'est ici la dernière épreuve et le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle viennent manger et boire leur condamnation : une épreuve de ferveur; car, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels ? est-ce un profond sentiment de votre faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier et une sainte faim de Jésus-Christ? hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte; les

mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Eglise, ces jours de joie et d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres et des jours de deuil et de malheur ; vous êtes tristes et inquiets à l'approche de la pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jésus-Christ avait ordonné de renoncer à tout et de le suivre ; cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs ; on voit ces âmes infidèles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue, balancer longtemps entre le devoir et les passions, reculer, différer, et enfin, après bien des agitations et des remises, adoucir par le choix d'un confesseur indulgent et peu habile l'amertume de cette démarche ; encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Eglise tonne, foudroie, et l'on n'est entré dans la salle du festin que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques, c'est-à-dire des plaisirs et des passions du monde, et les traîner malgré eux au festin du père de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des chrétiens des foudres et des anathèmes pour les conduire à nos autels ! que la corruption de nos siècles et l'affaiblissement de la foi aient contraint votre Eglise de leur ordonner, sous peine de mort, la participation à votre corps et à votre sang ! La ferveur des premiers temps aurait-elle pu comprendre que l'Eglise eût dû faire un jour cet usage de son autorité? et ses menaces étaient-elles destinées à mener par force ses enfants à l'autel ou à séparer de ses mystères ses ennemis et les indignes?

Mais la privation du corps de Jésus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Église puisse frapper ici-bas les fidèles? La vie serait-elle supportable à un chrétien sans la divine Eucharistie? Faudrait-il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce sacrement adorable? eh ! qu'a la religion de plus consolant et la vertu

de plus désirable et de plus utile? C'est le plus tendre adoucissement de nos peines, c'est la seule consolation de notre exil, c'est le remède journalier de nos faiblesses, c'est la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites pour en approcher! il est vrai, mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui, les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur : c'est en vous nourrissant de Jésus-Christ que vous apprendrez, comme il nous l'assure lui-même, à ne vivre plus que pour lui (1), à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui; c'est en approchant souvent de la table sainte que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne; c'est au pied de l'autel, et dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes. En un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement, et une communion qui doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous en éloignez, plus la tiédeur augmente, plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans votre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie; aussi les communions au temps pascal sont-elles inutiles à ces âmes mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, qui attendent la loi de l'Église pour s'y résoudre; et plût à Dieu que, n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation!

Hélas! nos pères s'éloignaient autrefois de leur patrie et de leurs enfants, nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du

(1) Joan., vi, 58.

signe sacré de la croix, s'arrachaient aux délices de leurs cours, et, poussés par la simplicité d'un saint zèle et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversaient les mers, ils allaient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de trente-huit ans, ici il ressuscitait Lazare, ici il marchait sur les ondes et commandait aux vents et à la mer, ici il reçut le baptême des mains du Précurseur et sanctifia les eaux du Jourdain, ici il parut transfiguré sur la montagne sainte, ici il réconcilia la pécheresse de la cité, ici il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah! il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostôme à son peuple; vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connaître, et dont nos pères allaient chercher si loin les précieux restes et adorer les prestiges sacrés ! Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, il l'a fait asseoir à sa table; ici il a guéri l'infirmité d'une hémoroïsse que toute la science humaine et toutes les ressources du monde n'avaient pu tirer de sa langueur; ici il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son âme; ici il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ces prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeraient pas vos désirs ? et vous ne lui diriez pas dans ce moment avec saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon âme pour en prendre possession, pour y régner seul, pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes faiblesses, pour y établir une paix solide ? car jusqu'ici le monde et les créatures l'ont essayé en vain, Ah ! peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas assez parée pour vous recevoir? mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement ; peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets et invisibles ? mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ? votre seule présence les dissipera, et tout sera en paix quand une fois vous en aurez pris possession ; peut-être a-t-elle encore des taches et des rides qui l'enlaidissent à vos yeux, car les anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous et dignes de soutenir votre présence ? mais votre sang adorable les effacera et vous renouvellerez sa jeunesse et sa beauté, comme celle de l'aigle ; venez, seulement, Seigneur, et ne tardez pas : on a tout quand on vous possède et, au milieu même des plaisirs et des prospérités humaines, on est vide et on n'a rien quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce là les saints empressements qui vous conduisent la plupart à la table du Seigneur ? C'est ici une faveur dont il faut être touché et vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible, c'est un festin de tendresse et de familiarité et vous en faites un devoir de pure bienséance, c'est la table des enfants et vous y venez comme un esclave. Ah ! si la loi de l'Église vous laissait libre, si elle se contentait de vous exhorter seulement par le motif de la solennité et de vos propres besoins à la participation des saints mystères, la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints et nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent, ce sont des esclaves qui craignent et qui

obéissent, et j'ai eu raison de dire que la fête de Pâques ne fait presque point de conversions, et que ces jours heureux voient plus de profanateurs et de Judas que de véritables disciples qui fassent leur pâque avec Jésus-Christ (1).

Aussi, si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événements malheureux n'étaient qu'une punition des communions indignes (2) ; s'il s'en plaignait dans un siècle où la divine Eucharistie faisait des martyrs et non pas des sacrilèges, s'il s'en plaignait à l'Église de Corinthe, toute composée presque de prophètes, de docteurs, de fidèles, qui avaient reçu les dons miraculeux, et qui abondaient en grâce et en vertu de l'Esprit saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes la source des calamités publiques qui affligeaient cette Église florissante ; grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites ; tant de ministres peut-être, ou mondains, ou corrompus qui viennent se présenter tous les jours à l'autel et y profaner votre chair adorable ! Ah ! vous nous frappez aussi depuis longtemps, grand Dieu ! vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur et de votre colère, nous voyons les rois armés contre les rois et les peuples contre les peuples, toute l'Europe inondée de sang et de carnage, la stérilité désoler nos campagnes, la mort cruelle moissonner à nos yeux nos citoyens et changer nos villes en déserts ; nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtés ; tant de morts imprévues, tant d'accidents funestes, tant de scandales qui affligent votre Église. Eh ! d'où pourraient partir, grand Dieu, ces fléaux si longs et si cruels ? où auraient pu se former ces nuées de fureur et de vengeance, qui

(1) Matth., xxvi, 18. — (2) I. Cor., ii, 30.

depuis si longtemps éclatent sur nos têtes si ce n'est peut-être sur vos autels mêmes, oui, sur ces autels d'où ne doivent couler que des sources de grâce sur les fidèles ? vous n'êtes peut-être armé que pour venger le sacrilège et la profanation des mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là les suites les plus terribles des communions indignes.

Comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange et qui boit indignement*, dit l'apôtre, *mange et boit sa propre condamnation* (1). On ne vous dit pas, il est condamné, mais, *il mange et boit sa propre condamnation* ; c'est-à-dire le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance, de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathème qui est devenu comme le fonds de son être, et une partie de lui-même ; c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour, c'est ce fond de l'abîme d'où l'on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. L'Église de Corinthe ne tarda pas à voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des fidèles qui ne discernaient plus le corps du Seigneur ; les autres Églises virent bientôt de ces ministres, dont parle un Apôtre, qui suivaient les routes de Balaam, qui corrompaient toutes leurs voies, qui déshonoraient l'Évangile par le scandale d'une vie dissolue et d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan et à celle du Seigneur ; l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, et où leur impiété se consomma ; les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des

(1) I. Cor., II, 29.

mystères profanés; il n'est plus rien de si noir qu'on ne doive attendre d'une âme familiarisée avec le sacrilège. Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi, voilà pourquoi les plaies du sanctuaire sont toujours les plus désespérées, voilà pourquoi le sacerdoce dans une âme souillée est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu ! suscitez donc à votre Église des ministres fidèles, secondez le zèle des pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint ministère, faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement et de discipline que vous avez ressuscité dans notre siècle, et sauvez votre peuple en lui donnant des ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, il y a une malédiction attachée au crime de la communion indigne, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme criminelle : c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette âme pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever, mais ces retours n'auront pas de suite et elle retombera ; elle sortira peut-être des dérèglements grossiers, mais sa pénitence sera défectueuse et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie ; ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais c'est qu'elles sont rarement accordées ; ce n'est pas que l'Église ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Évangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré ; ce disciple perfide se reconnaît, et il ne se repent pas; il crie, j'ai péché, et son péché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé ; Satan entre dans son corps en

même temps que la viande sainte, il prend possession de cet homme de perdition (1) ; et sa mort est la plus affreuse et la plus déplorable dont il soit parlé dans les Livres saints.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est d'autant plus terrible qu'il est plus secret ; il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'âme sacrilège, mais il la frappe d'un anathème invisible, et la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces âmes mondaines dont je parle, lesquelles, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur qu'une confession précipitée, tombent après la solennité dans des égarements encore plus déplorables que les passés ; leur dernier état devient pire que le premier, elles sentent leurs passions croître et prévaloir avec encore plus d'empire et de tyrannie qu'auparavant, moins de retenue dans le crime, moins de pudeur dans leur confusion. Il restait encore auparavant quelques désirs de conversion et de pénitence, réveillés et excités par l'approche et la sainte terreur de la solennité, mais le devoir pascal infidèlement accompli, mais la viande sainte reçue indignement, et leurs jours solennels finis, tout est assoupi ; la conscience se calme, les inquiétudes cessent, les remords sont apaisés ; c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce temps saint. On pensait à changer de vie aux approches de la pâque, les sacrements une fois reçus on n'y pense plus ; la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur, le pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde et de la terre, les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, c'est-à-dire que leur profanation a été

(1) Joan., VIII, 27.

suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Écoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solennités de Juda*, elles me sont insupportables ! voyez-vous tout ce peuple qui, en ces jours solennels, vient au pied de mon autel participer aux offrandes saintes ! vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom, que je me plais au milieu de leurs encensements et de leurs sacrifices, et que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez ; ah ! les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissements et de souillures (1), ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur et le saint (2), et, loin d'être glorifié, je suis souillé et déshonoré au milieu d'eux (3) ; les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paraissent avec confiance dans le lieu saint ; les mains que vous voyez levées vers moi sont encore pleines de sang et d'abomination, et leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent.

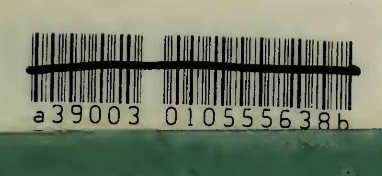
Évitez ce malheur, éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel, portez-y les sentiments de componction et d'amour qu'exige de vous le pain de vie, devenez-y des hommes nouveaux, que Jésus-Christ n'entre pas en vain dans votre âme, conservez ce trésor et défendez-le contre les ennemis de votre salut qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir, rendez-vous dignes de devenir les temples et la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous, et ne venez pas combler la mesure de vos crimes où vous auriez dû trouver la source des grâces et le gage de votre immortalité.

(1) Is., XXVIII, 8. — (2) Ezech., XXII, 26. — (3) Ibid.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME SEMAINE

PARIS. — IMP G. MAURIN, RUE DE RENNES, 71.


a39003 010555638b

